

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À CHICOUTIMI
COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES FRANÇAISES

PAR
COLOMBE BOUCHARD

L'ATELIER D'ART
OU
COMMENT DES ARTISTES,
ANIMÉS PAR DES MAÎTRES,
ONT RÉALISÉ LEUR THÉÂTRE.

DÉCEMBRE 1991



Mise en garde/Advice

Afin de rendre accessible au plus grand nombre le résultat des travaux de recherche menés par ses étudiants gradués et dans l'esprit des règles qui régissent le dépôt et la diffusion des mémoires et thèses produits dans cette Institution, **l'Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** est fière de rendre accessible une version complète et gratuite de cette œuvre.

Motivated by a desire to make the results of its graduate students' research accessible to all, and in accordance with the rules governing the acceptance and diffusion of dissertations and theses in this Institution, the **Université du Québec à Chicoutimi (UQAC)** is proud to make a complete version of this work available at no cost to the reader.

L'auteur conserve néanmoins la propriété du droit d'auteur qui protège ce mémoire ou cette thèse. Ni le mémoire ou la thèse ni des extraits substantiels de ceux-ci ne peuvent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

The author retains ownership of the copyright of this dissertation or thesis. Neither the dissertation or thesis, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

Ce mémoire a été réalisé
à l'Université du Québec à Chicoutimi
dans le cadre du programme
de maîtrise en études littéraires
de l'Université du Québec à Trois-Rivières
extensionné à l'Université du Québec à Chicoutimi

REMERCIEMENTS

Ils s'adressent particulièrement à Jean-Pierre Vidal
qui fut, depuis le début, plus qu'un conseiller,
qu'un soutien, qu'un critique: un ami.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE	5
CHAPITRE 1 Les artistes (JOURS 1 et 2 tous les artistes)	7
LUMINIS I (scène I et scène II)	53
CHAPITRE 2 L’atelier (JOUR 3 tous les artistes)	59
LUMINIS II (scène III et scène IV).....	74
CHAPITRE 3 La projection (JOUR 4 tous les artistes)	78
LUMINIS III (scène V)	87
CHAPITRE 4 « City light » (JOUR 5 tous les artistes).....	90
CHAPITRE 5 Le théâtre (JOUR 6 tous les artistes)	99
LUMINIS IV (scène VI)	106
CHAPITRE 6 Les journalistes (JOUR 7 tous les artistes)	112
LUMINIS V (scène VII)	122
CHAPITRE 7 Sorties (Épilogue)	127

PROLOGUE

Penchés au-dessus de la table lumineuse, les artistes, ébahis, regardent la carte. Sur le parchemin vieilli, les lettres usées semblent s'illuminer.

C'est en cherchant quelque chose, un pastel bleu de cobalt, je crois, ou bleu lavande, je ne sais plus, dans une grande armoire métallique dont on ne se servait plus depuis longtemps, que l'un d'eux a trouvé cette carte qui s'étale maintenant aux yeux de tous.

À première vue, c'est une carte ordinaire, blanche, grande comme la main et dont les angles, usés, présentent un contour dentelé. Sur un des côtés, des inscriptions en lettres capitales, brillent. Elles semblent tracer un chemin. Serait-ce une carte routière? Le plan d'accès à un trésor? Dès lors, de quel trésor s'agit-il?

Les artistes scrupotent attentivement le message, sans comprendre. Les uns disent que le papier montre une voie, les autres que le message codé est une invitation à laquelle il faut répondre.

Comment savoir?

Pour certains, le chemin tracé paraît très clair: ils y retrouvent une ville connue, des rues, des carrefours. D'autres disent que l'inscription ressemble à des caractères anciens déjà vus et que la carte est un message laissé par un Sage à l'humanité. D'autres encore sont certains, au contraire, que les caractères cachent une recette transmise aux artisans pour le mélange des couleurs.

Comment savoir quelle est la bonne interprétation?

Les mots s'étalent en majuscules, pareils au néon lumineux des grandes places.

Ils sont tous là, à lire ce papier comme s'ils s'attendaient à ce que celui-ci révèle son secret.

CHAPITRE 1

Les artistes

ARTÉMIS

JOUR 1

C'était la fin du jour. La maison était plus calme. Les ombres allongeaient le jardin et alourdissaient les parfums des rares fleurs d'été. Artémis sortit sur la terrasse, une tasse à la main, et s'avança jusqu' sous les arbres. Elle avait eu très chaud et, dès son retour de l'atelier, elle s'était laissée glisser dans un long bain tiède et parfumé, puis elle avait mangé. Peu. Seule. Sans entrain. Artémis se sentait très fatiguée; elle s'allongea sur la chaise longue de la terrasse. Elle voulait profiter de l'été finissant et des soirs doux pour rester dehors, sous les arbres, encore.

Elle songeait à la journée qu'elle venait de vivre: elle avait commencé par faire tous les grands magasins à la recherche d'une carafe en argent ou en cristal. Elle en avait vu des dizaines. Elle avait examiné des bouteilles, des flacons, des fioles, inspecté les anses, les bouchons; admiré la transparence du verre, soupesé l'épaisseur du métal de chacune d'elles, sans trouver ce qu'elle cherchait. Aucune n'avait toutes les caractéristiques qu'elle recherchait: ni trop lourde, ni trop grosse, ni trop fragile. Elle aurait voulu un objet d'art, une antiquité, une lampe merveilleuse. Elle s'était finalement contentée d'une bouteille à goulot d'argent tout incrustée de dessins moirés qui n'en altéraient pas la transparence. Puis, délicatement, elle y avait placé la reproduction qu'elle avait réalisée, la veille, de la carte énigmatique trouvée dans l'atelier et avait fait porter la bouteille, hermétiquement fermée, chez Raphaël, rue Arnault.

Cette idée lui était venue lors d'une discussion fort animée avec Raphaël, une semaine plus tôt. Ils avaient tous été impressionnés alors par la découverte d'une carte dans l'armoire de l'atelier. Plusieurs hypothèses avaient été émises. Pour sa part, Raphaël disait, mi-sérieux, que c'était la route tracée d'un trésor fabuleux. Artémis avait lancé, à la blague: « Comme une bouteille lancée à la mer, au temps des pirates! » Mais au fond d'elle-même, elle était intriguée.

Un chat miaula au loin. Artémis frissonna. « Je devrais prendre un châle. » pensa-t-elle, mais elle n'eut pas le courage de se lever.

Sa deuxième course de ce jour-là avait été pour le dîner. Elle avait rendez-vous avec son amie Diane, à la galerie d'art. Elles avaient convenu d'aller ensuite au restaurant Lagarde dont elles appréciaient le menu. Depuis que Diane travaillait rue Du Havre, elles se voyaient moins. Aussi se faisaient-elles une joie d'être ensemble.

Elles avaient marché côte à côte en riant: elles avaient la même démarche assurée et les mêmes gestes amples. Toutes deux s'accrochaient à d'immenses sacs à main qui leur battaient les reins. Sous son chapeau de paille, la grande Artémis au teint hâlé, ressemblait à une paysanne perdue en ville. Près d'elle, Diane semblait plus petite, plus blonde, plus menue.

Leur amitié remontait au temps où, étudiantes toutes deux aux beaux-arts, elles discutaient pendant des heures des mêmes questions théoriques sur la valeur et la place de l'art. Même si elles n'étaient pas souvent d'accord, elles partageaient, du moins, le même enthousiasme chacune pour son propre travail et pour celui de l'autre.

Ce midi-là, Artémis voulait parler à son amie de la carte découverte dans l'atelier et de la reproduction qu'elle en avait faite pour Raphaël. De fait, Artémis s'était mis en tête de trouver la signification des inscriptions de la carte et elle voulait que Diane l'aide.

– Reproduite? s'était exclamée Diane, tu as fait un faux?

– Un faux, un faux, c'est vite dit ... J'ai pensé que Raphaël serait content d'avoir cette carte qui nous a tous intrigués. Alors je la lui ai fait parvenir dans une bouteille, comme ces messages lancés à la mer.

– Mais c'est quand même un faux...

– On ne sait même pas si ce document est une œuvre d'art.

– Bien sûr que si.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça?

– C'est un document ancien, il a donc une certaine valeur.

Artémis était consciente que les connaissances de Diane en histoire de l'art et en archéologie dépassaient les siennes, c'était même pour ça qu'elle voulait lui demander de l'aide, mais, en même temps, elle trouvait que son amie exagérait. Après tout, on ne savait rien de cette carte: elle pouvait être bien autre chose qu'un document ancien.

– Depuis qu'on a trouvé cette carte à l'atelier la semaine dernière, l'atmosphère de travail est différente. C'est plus silencieux, plus mystérieux. On sent que chacun est préoccupé par quelque chose qui n'est plus le travail habituel. Tiens, prends Raphaël, par exemple: tu sais comment il était: affable, exubérant, aimable; eh bien, depuis à peu près sept jours, il est renfermé, ramolli, rancunier. Les autres aussi ont changé, d'ailleurs. Même le Maître a dû s'en rendre compte. Et puis, personne n'a rien produit de bon depuis une semaine.

Écoute, Diane. En t'invitant à dîner j'avais une idée derrière la tête. Je voulais te demander de faire des recherches sur les inscriptions de la carte: avec tes connaissances en histoire de l'art et en archéologie, ça ne devrait pas être trop difficile pour toi de m'aider.

Diane ne semblait pas partager les craintes de son amie. Elle lui avait rappelé l'habitude prise de ne pas confondre le travail et l'amitié; selon elle, Artémis devrait plutôt s'adresser à quelqu'un dont elle pourrait lui donner l'adresse. Enfin, elle s'était trouvée les meilleures raisons du monde pour ne pas l'aider.

Mais Artémis avait tellement insisté sur l'importance de ce travail et sur l'intérêt des découvertes qu'elles feraient ensemble, que Diane avait promis d'y réfléchir et de lui en reparler.

Artémis s'était installée confortablement au salon. Depuis que le soleil était couché, elle se sentait mieux, presque apaisée. Elle voulait réfléchir. Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à cette carte.

Elle prit un crayon et un bloc-notes. En haut, à droite, elle inscrivit: CARTE; puis, en-dessous: ATELIER. Elle se demandait quels liens pouvaient exister entre l'un et l'autre.

« Retrouver les signes connus sur la carte. »

Après avoir tracé ces lignes, elle les examina soigneusement. Elle avait reproduit pour Raphaël la carte entière. Mais ici, de mémoire, elle n'en avait refait qu'une esquisse. Elle voulait essayer de procéder par ordre, par élimination: d'abord une partie, puis l'ensemble.

« Le plus dur, pensa-t-elle, c'est de ne pas savoir par où commencer. »

En terminant son café, elle s'aperçut que la lumière, tamisée, était trop faible pour lui permettre de bien voir. En se levant pour allumer une autre lampe, elle vit la lune, bien ronde dans le ciel. Perdue dans ses pensées, elle oublia le fil électrique qui courait sur le plancher et trébucha, entraînant dans sa chute la lampe et son abat-jour, le cendrier et la table à café qui tombèrent sur elle dans un vacarme assourdissant de verre brisé. La lampe, cassée, s'était éteinte et, dans le noir, Artémis eut de la peine à retrouver son équilibre. Elle se redressa, tâtonnant à la recherche d'une autre lampe et crut sentir sur son visage comme un souffle, une haleine, une respiration. Ses mains se mirent à trembler, elle cherchait en vain un appui, les battements de son cœur s'amplifièrent. La lampe restait introuvable. Elle réussit à se calmer, avala sa salive; la gorge sèche, des gouttes de sueur perlant à son front, elle marchait à tâtons en avançant très lentement un pied devant l'autre.

Elle trouva enfin le commutateur. Quand la lumière revint, elle constata que le salon était sens dessus dessous. Sa jambe gauche lui faisait mal: elle avait heurté la table. Elle prit beaucoup de temps pour se calmer; elle ramassait les morceaux de verre, enlevait les taches de café et surtout elle essayait de retrouver l'origine du courant d'air. Puis elle remarqua que la feuille sur laquelle elle avait pris des notes, était méconnaissable: du café s'était répandu sur la page et l'encre noire avait coulé. De grandes taches sombres couvraient maintenant la feuille, donnant au papier un aspect macabre. Regardant de plus près, elle nota que les taches faisaient comme un dessin grossier représentant un visage tuméfié, sanglant, horrible. Elle poussa un cri, la feuille lui échappa des mains; elle regarda derrière elle: comme un pressentiment. Le café refroidi, un frisson glacé et la lune dans la nuit: elle eut peur.

Au même instant, la sonnerie du téléphone retentit: à nouveau elle sursauta.

C'était Diane qui, s'excusant, l'assurait de sa collaboration. Artémis soupira de soulagement. « Retour au point de départ, » pensa-t-elle.

Au lendemain de cette journée éprouvante, Artémis sentait le besoin de bouger. Cette carte devenait vraiment obsédante et elle voulait résoudre l'énigme.

Elle l'examina encore. Elle s'était permis de l'apporter chez elle quand les autres s'en étaient désintéressés. Les caractères semblaient vieux. La carte elle-même, quoique blanche, était jaunie par le temps; et les inscriptions usées à certains endroits. « C'est vraiment le premier indice: cette carte semble dater d'il y a longtemps. Mais encore? » Les caractères lui étaient inconnus. Elle devait donc commencer par trouver l'origine de la langue des inscriptions.

C'était une belle matinée ensoleillée, lumineuse. Sur son agenda, elle avait déjà inscrit des notes, des rendez-vous, des appels à faire. « Il faut que je fasse tout ça et en même temps que je déchiffre ces caractères. »

Il lui fallait, de plus, présenter sa maquette pour LUMINIS la ville-lumière-laser dont les plans s'échafaudaient sur sa table. Trois décors différents, sept changements de costumes pour les acteurs, tout l'appareillage technique commandé par des ordinateurs, des écrans géants sur la scène.

LUMINIS: le rêve fou auquel ils travaillaient tous les sept depuis si longtemps: ville fabuleuse sortie de leur imagination et qui deviendrait un spectacle grandiose.

Artémis en avait conçu tous les costumes: elle avait déniché les tissus, dessiné la plupart des meubles, des objets et des accessoires.

Ce projet était né du désir de chacun de réaliser une œuvre différente de sa production habituelle. Les débuts avaient été difficiles, ils étaient peu habitués à travailler ensemble. Dans l'atelier, les sept artistes réunis avaient d'abord mis au point le concept de base: ce serait un grand spectacle intégrant différentes techniques. L'idée qui les avait ralliés était celle de LUMINIS: une cité futuriste où les habitants roulent

dans le ciel et dansent sur les nuages. Ils y avaient trouvé le prétexte pour créer des décors et des costumes extravagants; pour composer une musique nouvelle, pour imaginer une scénographie unique. Les maîtres avaient écrit le canevas du scénario, les autres, rajoutant leurs idées, avaient élaboré autour du thème. Le plus dur restait à faire: la production, le montage, le verdict du public.

Le rôle principal d'Artémis consistait surtout dans la conception et la mise en forme de tous les costumes et des accessoires. Plus particulièrement, il s'agissait pour elle, de veiller à l'ensemble des détails: des bouts de ficelle aux éclairages, en passant par les néons et le laser. Parfois elle se sentait comme un dieu, ou une déesse, régnant sur un monde imaginaire et farfelu qui ne serait qu'illusion mais qui, en même temps, la ravissait, la comblait et lui faisait tourner la tête.

JOUR 2

Ce matin-là, Artémis devait d'abord passer chez Diane, rue de l'Arc, lui porter la carte. Ensuite, elle courut à l'atelier où les autres l'attendaient: tous les jours, ils devaient passer trois heures ensemble: « C'est pour l'harmonie. » disaient les maîtres.

Rapidement, elle enfila sa blouse de travail toute tachée. D'habitude, les vieilles taches lui rappelaient tous les projets auxquels elle avait participé mais elles lui remettaient surtout en mémoire, ce matin-là, les taches de café de la veille.

Ils avaient discuté longtemps autour des esquisses d'Artémis. Normalement, quand le canevas était approuvé, il n'y avait plus beaucoup de commentaires autour des personnages créés: seulement des remarques générales. Cette fois-ci, chacun avait eu un détail à rajouter, un accessoire à modifier, un avis à donner. Artémis se sentait nerveuse, elle acceptait mal les remarques, tout la bouleversait: elle croyait que ses collègues ne lui faisaient plus confiance.

Pourtant elle trouvait ses dessins assez réussis: elle en était assez fière. Les personnages prenaient forme, leurs déplacements se précisaient de plus en plus. Les textes définitifs n'étaient pas encore prêts, mais déjà elle prévoyait certains espaces, des regroupements de personnages; elle imaginait des dialogues entre les créatures imaginaires. Toute la ville de LUMINIS défilait devant ses yeux et elle pouvait prévoir comment les personnages évolueraient dans les décors.

Elle travailla, seule et silencieuse, pendant toute la matinée. Elle levait à peine les yeux de son travail: elle peaufinait les différents costumes du Roi Archéos, le Seigneur de LUMINIS.

Le sol de son palais de verre, d'améthyste et de marbre brille d'un éclat spécial: c'est la patine particulière à LUMINIS qui fait paraître les objets si étincelants. Ses habits sont cousus de fils d'argent auxquels s'ajoutent des milliers de miroirs minuscules qui captent la lumière. Quand il bouge, on dirait un arbre de Noël fait d'ampoules blanches, qui se déplace dans l'espace. (Toute la structure intérieure de sa somptueuse résidence devra donner aux spectateurs l'impression d'un univers de glace, de diamants, de brillants. Pour cela, elle devra s'entendre avec Raphaël sur les matériaux à utiliser.)

D'après le canevas établi, le Roi est un être humain mais dont l'espérance de vie dépasse les sept cents ans. Il règnerait ainsi jusqu'à sa mort. Il puiserait cette énergie de vie dans la lumière même de LUMINIS.

La fille d'Archéos, Arianne, se distingue, elle aussi, par sa longévité. C'est un personnage complexe: gardienne de la tradition écrite de LUMINIS, elle doit emmagasiner les données dans d'immenses ordinateurs qu'elle seule peut manipuler. Elle est aussi la dépositaire des arts et de la science et, à ce titre, préside aux destinées des Assemblées sur l'enseignement et la culture.

Ses costumes avaient demandé beaucoup de temps à Artémis. D'ailleurs, seuls les deux premiers étaient esquissés. Il s'agissait de lui faire porter des vêtements qui, tout en la distinguant des autres habitants de la ville, devaient être différents de ceux de son père et l'identifier à sa charge particulière.

Elle lui avait d'abord dessiné d'amples robes blanches et bleues qui la faisaient ressembler à une magicienne. C'était Tristan qui avait émis cette idée de magicienne; il aurait voulu doter Arianne de pouvoirs surnaturels, la faire voler dans les airs à l'aide d'un appareillage compliqué, lui faire lire l'avenir dans les étoiles; il avait même prévu un son particulier pour accompagner chacun de ses mouvements: un sol pour le vol, un do pour les sauts, un ré pour les apparitions etc.

Tous avaient trouvé l'idée des sons sensationnelle. Par contre, la magie avait été reçue un peu froidement. Il avait donc été convenu qu'Arianne serait seulement dans l'informatique mais que ses différentes actions seraient accompagnées d'une musique particulière.

Artémis avait donc repris ses dessins, modifiant l'allure générale du personnage d'Arianne, lui donnant une nouvelle dimension: celle d'une informaticienne affairée, portant des pantalons, des bottes souples, des chemises de soie. Seule une couronne de diamants, qu'elle porterait toujours sur ses cheveux courts, la distinguerait des autres et rappellerait son origine princière.

À midi, Artémis n'avait toujours pas terminé ses dessins. Elle aurait voulu que tout aille plus vite: ce serait elle la magicienne, elle jouerait avec le temps, l'étirant ou le condensant à son gré. Ainsi, elle aurait des journées plus ou moins longues, selon ses besoins.

Elle enleva sa blouse en soupirant. Elle avait mal à la tête, elle souhaitait se reposer. Raphaël l'aborda et lui proposa de manger avec lui. « Je te remercie pour la bouteille et la carte, dit-il en souriant, ça m'a fait vraiment plaisir. »

Au dîner, elle tenta d'exprimer à Raphaël son inquiétude face à la situation dans l'atelier.

– Ce n'est pas facile à expliquer, vois-tu. C'est comme un pressentiment, une intuition si tu veux. L'atmosphère est changée, ça c'est vrai, tu l'as constaté toi aussi, non?

– Hum...

Il ne veut pas se compromettre, pensa-t-elle, Il ne veut rien dire.

Raphaël semblait embêté par la question.

– Que veux-tu dire par « changée » ?

– Que, depuis une semaine, le travail va moins bien. Les gens sont moins attentifs, les discussions plus virulentes, le moindre détail est le prétexte à de longues interrogations. Pense à aujourd'hui: toute cette scène autour du costume de la princesse. Il me semble qu'il n'y a pas si longtemps, on aurait réglé ça plus facilement, plus calmement.

– Je ne sais pas. Plus le projet avance, plus il prend la forme d'un spectacle et plus nous sommes nerveux. Bientôt on devra monter sur la scène. Quand les couturières auront tes dessins, il sera trop tard pour faire des changements. Aussi bien faire la discussion maintenant.

– Oui, bien sûr, tu as raison. Cependant, il me semble que quelque chose ne va plus dans ce travail. Quelque chose qui n'est pas dit, qui reste en suspens.

Elle essayait de lire dans le regard de son collègue, pour y trouver comme une correspondance à ses propres appréhensions, à ses propres craintes. Elle n'y lisait rien. Rien qu'une vague hâte que tout soit terminé, que le projet se réalise. Mais de crainte aucune, de malaise non plus.

Artémis se sentait de plus en plus seule et mal à l'aise. Elle commençait à se demander si tout cela n'était pas le fruit de son imagination. Après le dîner, elle se sentit déprimée. Elle aurait souhaité que Raphaël lui donnât raison, qu'il soit solidaire et compréhensif. Au lieu de ça, elle se retrouvait plus seule qu'avant, avec tout le travail à faire, en plus!

Elle sortit dans la rue et respira profondément. Le soleil était chaud et un parfum de fleurs traînait vaguement dans l'air ensoleillé. Les passants flânaient devant les vitrines des grands magasins et elle eut la soudaine envie d'être en vacances, de se balader au hasard, de ne rien faire. Elle aurait voulu partir vers un ailleurs lointain, ne plus penser au travail à faire, ni au spectacle, ni à la carte. « Partir, songea-t-elle, n'importe où, le nez au vent, sans mémoire, sans maison. »

Pendant qu'elle rêvassait ainsi, elle se retrouva, sans y avoir pensé, devant la bibliothèque et y entra, poussée par une impulsion irrésistible.

À l'intérieur, elle ne sut plus quoi faire, où aller ni par où commencer. Elle demanda la salle des documents anciens et, avec un sourire moqueur, le préposé lui répondit: « Il y a beaucoup de documents anciens ici, lesquels voulez-vous? » Rouge de confusion, elle lui dit: « Les documents qui contiennent la liste des écritures anciennes. » L'homme, qui visiblement ne la prenait pas au sérieux, lui désigna un escalier: « Premier étage, troisième salle à droite. »

Elle tourna les talons, trop heureuse d'échapper au sourire moqueur du préposé. La salle où elle pénétra était très grande, très haute. Des dizaines d'étagères supportaient des milliers de livres. Des tables, au centre, permettaient aux chercheurs de s'installer confortablement.

Elle fouilla dans tous les dictionnaires, dans toutes les encyclopédies, dans tous les recueils et ne trouva rien. Elle consulta les almanachs, les répertoires et les manuels, sans succès. Elle avait mal aux yeux, elle trépignait de rage contenue. Elle abandonna.

Finalement, plus seule et plus fatiguée que jamais, elle rentra chez elle.

Elle aurait voulu se détendre, dormir, oublier mais elle devait refaire ses dessins conformément aux commentaires des autres.

Elles s'installa à sa table, avec un café. Se souvenant de la veille, elle plaça la tasse assez loin des dessins, et se remit donc à la tâche, puisqu'il lui fallait reprendre le temps perdu l'après-midi.

Elle travailla fort tard. Trop tard. Elle oublia l'heure et le repas. Quand enfin elle s'arrêta, de grandes feuilles blanches s'étaient étalées sur le sol, recouvertes des dessins des costumes, semblables à ces grands pétales un peu fanés qu'on oublie de ramasser. Les sept costumes d'Arianne étaient enfin dessinés. Elle alluma toutes les lampes, pour mieux voir. En pensée, elle voyait les tissus, les plis, les drapés. En examinant les dessins, Artémis essayait de s'imaginer Arianne dans ces vêtements-là. Elle se demandait comment la comédienne réussirait à bouger de façon naturelle avec la grande cape qu'elle devait porter, et comment elle se sentirait avec une couronne en permanence sur la tête. Artémis savait qu'elles devraient travailler ensemble, et particulièrement pour ces scènes où la comédienne devrait porter en même temps la couronne, la cape et les accessoires prévus.

RAPHAËL

JOUR 1

Raphaël prenait des photos. Des gens. Il photographiait les gens dans la rue tiède et lumineuse. N'importe qui: ce passant au col relevé ou cette femme grande, brune, et pas pressée. Pendant un moment, elle se laissa prendre, posa même, et sourit à la caméra et à Raphaël. La femme regardait, à travers les vitrines d'un magasin, de jeunes vendeurs construire un château hanté pour y placer des mannequins en costumes sombres. Raphaël cadrerait l'image afin d'avoir dans l'objectif, en même temps, la femme, la vitrine, le château, les vendeurs et les mannequins. « Zut, pensa-t-il, ça bouge trop! » Il aurait voulu leur demander de rester en place, de garder la pose, mais n'en eut pas le courage. « Il n'y a que du miroir, pensa-t-il, plus d'image. » Ces tableaux vivants, Raphaël essayait (parfois vainement) de les retenir. Il regarda ses mains: elles étaient rugueuses et sales: les doigts tachés de peinture. Des mains multicolores, comme un tableau de Cézanne.

En soupirant, il laissa la photo et entra en coup de vent dans l'atelier retrouver les autres. La porte claqua. Des relents de peinture, de décapant et de colle flottaient dans la pièce. Il replaça une mèche rebelle dans sa chevelure et respira profondément. Les odeurs fortes ne le gênaient pas. Ce qui l'avait gêné le plus, au début, c'était la présence remuante des autres. Habitué à peindre seul, il avait eu du mal à se concentrer sur son travail à travers le bruit et les mouvements. Chaque matin il avait répété les mêmes gestes, comme un rituel, un exorcisme: il ouvrait tous les tubes, étalait un peu de chaque couleur sur la palette et admirait l'effet. C'était, à chaque fois, comme un enchantement, comme un ravissement. Les couleurs semblaient vivre toutes seules. Puis, avec des spatules, des pinceaux, des bâtonnets, il les déployait à larges traits ou par petites taches, dans un vaste désordre organisé. Et les espaces devenaient autre chose. Des surfaces blanches naissaient les murs du somptueux palais d'Archéos.

Concepteur des plans d'ensemble des décors, il avait peint, à même d'immenses toiles tendues, les tableaux qui représentaient LUMINIS, cette Ville-lumière qu'ils s'acharnaient tous à faire naître. L'ensemble serait spectaculaire. Les murs du palais,

en blanc neige sur blanc pêche, donneraient l'illusion, sous les effets d'éclairage, que le palais était fait de milliers de petits brillants.

Raphaël n'avait pas participé à l'élaboration du scénario de base, mais il avait longtemps discuté des tableaux qu'il devait peindre pour donner à LUMINIS sa patine et son charme. Ses décors hyper-réalistes retiendraient l'attention des spectateurs et créeraient un effet saisissant. Parfois Artémis ou Thérèse venaient les admirer jusqu'à se coller le nez sur la toile. Raphaël souriait en voyant Thérèse se pâmer devant les tableaux, comme une enfant.

En mars, Artémis lui avait demandé de se joindre à l'équipe pour produire les tableaux. Il lui était devenu impossible de se souvenir de la date exacte, il ne gardait que la sensation de désordre s'installant dans sa vie. Insidieusement. La nuit, souvent, il pensait que c'était une erreur. Il doutait de son travail, de lui, de tout. C'était comme une torture qu'on lui aurait infligée: se battre contre son art, dans le noir. Dans l'atelier, cependant, il affichait toujours le plus grand calme, comme une façade.

Raphaël examinait le travail déjà fait. Il se passa la main dans les cheveux ramenant en arrière cette mèche rebelle qui lui tombait sur les yeux. Une manie. Un tic. Il était comme dans une mauvaise passe. Il était souvent brillant, triomphant, mais, cette fois-ci, le tableau vide l'impressionnait. Le travail n'avancait plus. Habituellement habiles, ses mains refusaient d'obéir. La panne. Sèche. Il prit une gorgée d'eau. Il ravala son angoisse du moment. Il ne comprenait pas pourquoi il se sentait devenir vide.

JOUR 2

Le lendemain il s'éveilla tôt. Un rayon de soleil, entré furtivement par une fente du rideau, lui piquait la joue. Il s'étira, se frotta les yeux et bâilla. Le jour venait à peine de commencer, qu'il était debout et se faisait un café.

Il devait arriver plus tôt que d'habitude à l'atelier afin d'étendre sur les toiles la mixture qu'il avait mise au point. Ce mélange, composé de fine poussière d'amiante et d'argent, devait adhérer aux surfaces et créer mille feux sous les éclairages ardents. L'idée de ce procédé lui était venue grâce à Artémis qui insistait pour faire briller le château d'Archéos.

Rue Auteuil, l'atelier était désert. Cela lui plut. Il y régnait une atmosphère trouble avec toutes ces maquettes blanches qui jonchaient le sol, ces faux murs de palais suspendus au plafond, ces silhouettes humaines où pendaient des ébauches de vêtement; les tables encombrées: un fatras de boîtes de pastels, de tubes, de crayons colorés. Les fenêtres avaient été aveuglées par d'immenses papiers blancs; fantômes frissonnants au moindre courant d'air.

Malgré lui, Raphaël tressaillit. Était-ce l'influence d'Artémis ou bien y avait-il vraiment comme une étrange ambiance de mauvais films d'épouvante? Il songea, un moment, à la bouteille qu'Artémis lui avait envoyée. Il l'avait reçue la veille et ne l'avait pas ouverte: il en connaissait le contenu et il ne voulait pas être distrait par cette histoire de carte.

Il alluma tous les néons et les ombres envahissantes se dispersèrent. Puis, pendant un long moment, il appliqua avec soin le mélange métallique en transparence sur les images du palais; en séchant, la colle disparaîtrait, ne laissant que les brillants.

Quand les autres arrivèrent, il était encore penché sur son travail. Artémis et Tristan l'aidèrent à replacer les toiles pour les faire sécher. Après avoir examiné les tableaux avec soin, Artémis parut enchantée.

– C'est tout à fait ce que je voulais. Raphaël, tu es un génie!

– Tu exagères, mais je te remercie.

Raphaël était lui-même assez content du résultat; cependant, il savait qu'il lui faudrait vérifier le séchage du produit plusieurs fois au cours de la journée s'il ne voulait rien laisser au hasard.

Ils travaillaient tous avec application car l'annonce du spectacle devait avoir lieu cinq jours plus tard et il fallait que tout soit prêt. Les maîtres avaient prévu une grande conférence de presse réunissant les critiques de théâtre, de musique et de variétés, pour annoncer le spectacle. À cette occasion, les journalistes et les critiques seraient invités à circuler dans les décors, à toucher les costumes, à assister à une répétition. Il fallait que tout soit terminé à temps.

Malgré l'animation qui régnait dans l'atelier, Raphaël constata qu'Artémis était songeuse et qu'elle levait souvent la tête de sa table. Le peintre rencontra plusieurs fois son regard et y surprit une sorte d'angoisse impuissante. Il se promit d'avoir une discussion avec elle. La découverte de la carte dans l'armoire aux couleurs, semblait avoir particulièrement affecté Artémis. Selon Raphaël, cette carte n'avait rien de spécial; bien sûr, il avait lancé, à la blague, que cela pouvait être une route vers un trésor; mais il ne le pensait pas vraiment. Il décida de l'inviter à dîner. Ce serait aussi une façon de la remercier pour la jolie bouteille moirée.

À midi, il attendit Artémis pour lui proposer de dîner avec lui. Ils se rendirent ensemble rue Rastadt. « Je connais un restaurant très sympathique, lui dit-il, et je voulais aussi te remercier pour la bouteille et la carte, ça m'a fait vraiment plaisir ». Ils s'installèrent près de la fenêtre, à l'écart, pour profiter du soleil de midi. Artémis semblait fatiguée. Raphaël trouvait qu'elle tenait des propos décousus: elle parlait d'atmosphère différente dans l'atelier, de tension entre les gens, de soupçon, de complot presque. Il ne se sentait pas très à l'aise dans ce genre de discussion et avait essayé de la calmer un peu. Il n'avait cependant pas réussi: de cela aussi il était conscient. Si l'atmosphère de travail était troublée, il ne s'en était tout simplement pas rendu compte mais il lui avait promis d'être vigilant.

Ils se séparèrent dans la rue: elle voulait prendre son temps pour rentrer et il courait déjà vers ses toiles.

Raphaël travailla sans lever les yeux. De temps en temps, il sentait que quelqu'un venait regarder l'état d'avancement du travail mais il ne s'en souciait guère.

Il n'aurait su dire qui c'était, tant son attention était fixée sur ce qu'il avait à faire. En fin de journée, quand tous furent partis, il reconnut le silence qu'il appréciait tant. Alors, il put s'éloigner de sa toile pour apprécier l'effet. C'était une partie de la salle du Grand Conseil des Anciens de LUMINIS.

C'est dans cette pièce que se tiennent toutes les réunions importantes qui concernent l'avenir de la Ville. À gauche, la toile représente une grande fenêtre par où on peut voir une partie de la ville: les grands édifices blancs dont toutes les faces sont constellées de fenêtres qui brillent au soleil; la route surélevée soutenue par des poutrelles d'acier luisant; et surtout cette impression de clarté immuable qui fait la réputation de LUMINIS. Près de la fenêtre, vers le milieu de la pièce, les murs de la salle sont ornés de tableaux représentant les différents âges de la Ville: sur le premier on reconnaît le Roi qui surveille la construction d'un édifice. Le second représente l'inauguration de la Ville: tout le monde est joyeux et festoie en habits de gala. Le troisième tableau illustre aussi un événement heureux: la naissance d'Arianne, fille d'Archéos et Princesse de LUMINIS, Grande Prêtresse de la mémoire et de la culture.

Raphaël était assez satisfait de l'ensemble. Le vernis étalé le matin résistait bien aux couleurs et donnait vraiment l'impression que les murs étaient faits de diamants. Il rangea ses tubes dans l'armoire, puis il nettoya ses pinceaux et les mit à sécher dans un grand bocal. Il se sentait fatigué et avait envie de rentrer chez lui au plus vite. Il éteignit toutes les lampes et sortit en prenant bien soin de verrouiller la porte derrière lui.

Le soleil disparaissait. Il décida de rentrer directement chez lui. Il y retrouva la tranquillité des choses qu'il aimait: les meubles, les bibelots, les livres.

Bien en vue sur la table, la bouteille donnée par Artémis lui rappela l'inquiétude de son amie. Le goulot en était assez large pour laisser passer la carte: il la prit délicatement. Quand on l'avait trouvée, dans l'armoire de l'atelier, il n'avait pas pensé sérieusement qu'elle puisse avoir un intérêt quelconque; pour lui, ce n'était qu'un papier de plus à mettre au rebut. C'est l'insistance d'Artémis qui créait maintenant son importance. Il savait que cette carte-ci n'était qu'une reproduction; il connaissait assez bien Artémis, par ailleurs, pour savoir qu'elle avait dû faire un travail de reproduction impeccable. Aussi se mit-il à l'examiner avec soin.

À première vue, elle ne se distinguait pas vraiment des cartes blanches ordinaires: un peu plus vieille, peut-être, mais pas plus. Les bords étaient usés et

dentelés, comme si on s'était acharné à les déchirer. Cela lui donna l'idée que cette carte pouvait être fabriquée de toutes pièces, peut-être même pour le groupe de l'atelier. Un canular. Il ne connaissait pas les hiéroglyphes qui y figuraient. Cela ressemblait à de grossiers dessins d'animaux, ou à des silhouettes esquissées par un enfant.

« Je suis trop fatigué pour ça, ce soir. » décida-t-il. Il laissa la carte sur la table de la cuisine. « J'y repenserai demain. »

THÉRÈSE

JOUR 1

Comme tous les matins, Thérèse s'éveilla de bonne heure pour prévoir le déjeuner de sa famille. Elle devait se hâter de tout préparer afin que ni les enfants ni Maurice n'aient à souffrir de son absence. Elle avait accepté cette place de scripte dans la production de LUMINIS parce qu'ainsi elle pouvait avoir plusieurs heures libres pour sa famille. L'arrangement lui convenait: elle travaillait le matin et elle avait l'après-midi pour elle. Habituellement elle était employée par des réalisateurs de films; LUMINIS, cette aventure un peu folle dont les critiques commençaient déjà à parler, lui avait semblé une bonne façon de changer sa routine. De plus, elle aimait se tenir avec les artistes dont les activités étaient si différentes des siennes.

Ce matin-là, elle devait arriver plus tôt au travail pour réviser les déplacements des acteurs, des décors, des machines, car tout devait être réglé pour la semaine suivante. Elle se hâta donc de faire sa toilette. Devant son miroir, elle coiffa ses longs cheveux noirs, en de multiples gestes adroits. Ensuite, elle souligna ses yeux d'un trait au crayon gras puis elle appliqua soigneusement un peu de fard sur ses joues trop blêmes et, enfin, ajouta une touche de rouge sur ses lèvres. Elle se vit alors comme les autres devaient la voir: une femme vieillissante, belle encore d'une beauté sans éclat. Seuls ses yeux très noirs laissaient filtrer un peu de ce mystère qui l'habitait. Elle avait voulu, dans un autre temps, celui de la jeunesse, consacrer sa vie au soulagement des misères humaines; elle eût été avocate, médecin, ou martyre. Elle s'était contentée du mariage avec Maurice. Elle n'était pas malheureuse, juste anonyme.

Quand les autres se levèrent, elle avait tout préparé et organisé pour leur journée. La sienne venait à peine de commencer.

L'atelier de la rue Auteuil avait été loué et transformé par les Maîtres pour cette seule production. C'était, à l'origine, un vaste entrepôt divisé, pour l'occasion, en plusieurs pièces où chaque groupe pouvait travailler à l'aise tout en étant en contact avec les autres, car les divisions avaient été faites de telle sorte que chaque pièce pouvait communiquer avec les voisines mais sans nuire à la concentration nécessaire au travail de chacun. Ainsi, l'atelier de couture donnait directement sur celui des

accessoires qui était relié au « grand atelier » où se fabriquaient les décors, par un étroit couloir qui servait aussi à la ventilation. Le « grand atelier », divisé lui-même en plusieurs espaces, se trouvait au centre de la place et communiquait avec tous les autres par différentes ouvertures; ainsi chacun pouvait y circuler librement. C'était, en fait, comme un grand huit couché dont l'intersection des boucles serait le « grand atelier ». La place préférée de Thérèse se trouvait juste à la jonction des ateliers de couture et de dessin. C'est là qu'elle avait installé son bureau. Elle avait ainsi une vue sur les costumes et sur les planches à dessins du « grand atelier » où se concevait toute la production. Elle pouvait admirer le travail de Raphaël ou celui d'Artémis sans en être vue. Comme elle avait besoin de peu d'espace, on l'avait laissée s'installer là sans rien dire. Elle dérangeait peu: sa place était bien rangée, son bureau en ordre, son téléphone ne sonnait pas trop souvent.

On discutait ferme à l'atelier, ce matin-là, quand Thérèse y arriva. Le ton baissa cependant à son approche. Elle avait déjà remarqué ce phénomène: les gens se sentaient obligés de chuchoter en sa présence. Elle les salua de son sourire timide et réservé, que certains qualifiaient d'hypocrite. Son travail la mettait en contact avec plusieurs personnes qui assumaient pour elle diverses tâches de recherche: aussi était-elle un peu enviée pour la confiance que les Maîtres lui témoignaient et pour l'ascendant qu'elle exerçait sur son entourage. Consciencieuse, elle ne laissait pas les bavardages des autres la distraire. Elle entendit malgré tout qu'on parlait de la carte trouvée dans l'armoire, la semaine précédente, et dont l'origine restait inconnue.

– Et vous, Thérèse, demanda Aurélie, une jeune couturière, avez-vous une idée sur l'origine de cette petite carte?

– Je n'en ai aucune, répliqua Thérèse d'un air détaché.

En fait, elle aussi avait, comme les autres, une idée: elle s'était dit, en se penchant avec les artistes sur la table lumineuse, que cette carte était un avertissement. Quelqu'un, quelque part, essayait de leur faire parvenir un message. Elle avait échafaudé plusieurs hypothèses: peut-être un critique qui aura eu vent de la production, voulait-il les prévenir de quelque chose avant la première; ou bien un des maîtres essayait-il de leur donner un avis; ou encore était-ce un message venu du fond des âges pour les aider dans leur tâche. Aurait-elle voulu décrypter ce texte obscur, encore qu'elle ne fût pas convaincue que ce soit un texte, qu'elle n'y serait pas parvenue. En effet, elle n'avait pu bien voir la carte, puisque celle-ci était disparue aussi vite qu'elle était apparue. Elle ne savait pas qui pouvait l'avoir conservée. Alors, ses suppositions

ne pouvaient pas être fondées sur du solide. Elle avait été certaine, cependant, que cette histoire de carte ferait du bruit; aussi ne fut-elle qu'à moitié étonnée quand Aurélie voulut connaître son point de vue. Par ailleurs, sa discrétion habituelle l'empêchait d'étaler ses doutes et de poser des questions comme le faisaient certaines ouvrières.

Elle s'installa donc à sa table sans plus attendre et entreprit de revoir tous les déplacements du spectacle, à partir des notes qu'elle avait prises. La grande scène du théâtre serait divisée en plusieurs espaces, afin de bien délimiter l'aire de jeu des acteurs, et ainsi rendre plus sensibles aux spectateurs les effets de grandiose et de splendeur du palais d'Archéos, Seigneur et Roi de LUMINIS.

D'abord, la grande salle de la vaste et somptueuse résidence du Roi: tout le peuple est là. C'est la veille de l'annonce de l'Assemblée des Sages et Conseillers. C'est une vieille coutume: la veille de l'Assemblée, le Roi invite tous ses sujets à un grand festin. C'est aussi l'occasion de faire la fête. Sibylle, la chorégraphe du spectacle, a déjà prévu les danses et mesuré l'espace de scène où les figurants devront s'exécuter.

Thérèse accrocha les plans des déplacements avec ceux des chorégraphies afin de ne rien laisser au hasard. Tous ses gestes étaient d'une précision et d'une minutie quasi maniaque: elle aimait que tout soit bien en ordre et voulait que ses collègues puissent dire qu'elle accomplissait sa tâche d'une façon tout à fait exemplaire. Ce travail était facile et plaisant pour elle. Elle découvrait, en même temps que les comédiens et les figurants, la grande fresque que serait LUMINIS, puisqu'elle recevait les chorégraphies et les enchaînements aussitôt qu'ils étaient prêts. Il ne lui restait qu'à tout bien consigner dans ses cahiers et ensuite à noter les déplacements pour chacun des figurants, des danseurs concernés. Elle s'était créé tout un système de fiches individuelles qui lui servait au repérage des actions. Chaque membre de l'équipe de scène, y compris les machinistes et les manœuvres, avait une fiche à son nom sur laquelle elle inscrivait ses déplacements, dans l'ordre, depuis le début de son apparition jusqu'à sa sortie. Il y avait autant de fiches que de personnes, bien sûr, mais aussi autant de fiches que de déplacements différents pour chacun des figurants ou des acteurs. Sur certaines de ces fiches, elle indiquait la fin de la réplique qui servait de repère au comédien; sur d'autres, elle ne mentionnait que les déplacements à partir d'endroits bien précis sur la scène et qui seraient marqués sur le plancher à l'aide de ruban adhésif de différentes couleurs.

C'était un système ingénieux mais assez complexe, que chacun devait bien maîtriser pour éviter les erreurs pendant le spectacle. Aussi avait-elle préparé, à

l'intention des artistes, un catalogue des principaux signes qu'elle utilisait dans son système. Ces signes pouvaient aussi bien être des figures géométriques, des traits, des courbes, des cercles, des triangles, que des symboles: des croix, des cœurs, des animaux ou des fleurs. Elle voulait ainsi faciliter l'apprentissage des déplacements par les figurants et ne réussissait, parfois, qu'à les embarrasser. Mais elle savait faire accepter ses idées, même les plus farfelues, grâce à ses sourires et sa gentillesse. Malgré les difficultés que son système n'avait pas manqué de soulever au début, tout le monde s'accordait pour dire, maintenant, qu'il était très efficace.

Thérèse passa donc la majeure partie de sa matinée à classer ses fiches et à les vérifier, une fois de plus. De temps en temps quelqu'un venait lui poser une question à laquelle elle répondait de bonne grâce, d'autant plus qu'elle connaissait la plupart des réponses par cœur. En effet, elle avait une excellente mémoire et se souvenait de chacune des scènes presque parfaitement. Cette qualité lui avait permis d'être embauchée bien plus souvent que ses compétences seules n'auraient pu le justifier: c'était bien utile une scripte qui savait tout par cœur. Elle travaillait dans le bourdonnement général des voix et des machines à coudre. C'était comme une musique de fond qu'elle oubliait d'écouter, à force de l'entendre. Le silence était à l'intérieur d'elle-même: elle réussissait si bien à se concentrer sur ce qu'elle faisait qu'elle n'avait que peu d'égarements et commettait peu d'erreurs.

Pour toute l'équipe, cependant, elle demeurait mystérieuse, secrète et difficile d'approche. D'ailleurs la plupart des collègues n'avaient avec elle que des rapports d'affaires: elle n'était pas de celles avec qui on se lie d'amitié spontanément et les rares fois où elle engageait une conversation, c'était surtout à propos de sa méthode. Sur ce sujet, elle était intarissable! Cependant, elle était efficace, et cette efficacité même était suspecte. Mais Thérèse ne semblait pas concernée par les rapports avec les autres, on eut dit qu'elle n'était pas dans le monde, ou si peu. Elle travaillait, solitaire et appliquée, et puis elle rentrait chez elle et retrouvait sa famille avec le même enthousiasme intérieur, la même sérénité. Pour elle le chemin semblait tracé à l'avance et elle le suivait, imperturbable. S'il lui arrivait de se poser des questions, c'était surtout sur la mort, sur l'au-delà, sur une possible vie après la mort. Mais ses questions pouvaient bien tourner dans sa tête, elle n'avait que peu de réponses. Par ailleurs, il lui semblait évident que le travail des artistes était comme voué à une sorte d'immortalité, en ce sens que les peintures, les sculptures, les vitraux des grandes églises, étaient des œuvres qui pouvaient défier le temps. Cette idée la rassurait et elle était contente de travailler à ce projet, encore qu'elle se demandât si cette œuvre pouvait durer au-delà du nombre de représentations prévues.

Quand arriva l'heure du dîner, elle rangea ses cahiers, classa ses fiches dans leur boîte, ramassa son sac à main et ses affaires en vitesse puis courut attraper le bus qui la ramènerait chez elle. Elle était essoufflée. Ses cheveux lui collaient au visage, elle avait les jambes molles. Elle s'engouffra dans l'autobus et s'assit en soufflant. « Je vieillis, pensa-t-elle, je n'ai plus de souffle. » Lentement elle reprenait sa respiration; mais elle était moite. La chaleur exceptionnelle de cette journée d'août la fatiguait et cette course folle sous le chaud soleil de midi n'arrangeait pas les choses. Elle ne voulait pas rentrer chez elle toute échevelée et essoufflée, aussi se permit-elle un détour avant de rentrer. Elle put ainsi se calmer et refaire sa coiffure, un peu. Ce détour, cependant, la mit en retard sur son horaire habituel. Puis elle se dit que, pour une fois, Maurice et les enfants pouvaient bien attendre leur dîner. D'ailleurs, il n'y avait personne dans la maison quand elle arriva.

Thérèse décida donc de bien prendre son temps pour préparer le dîner et de se rafraîchir un peu avant de tout commencer. La préparation des repas constituait toujours, pour elle, une corvée: à chaque jour il lui fallait recommencer et choisir des menus qui plaisent à tous.

Quand les autres rentrèrent, elle découpait des légumes pour la salade. Elle leur demanda de dresser la table et de se laver les mains. Cela aussi était un rituel: elle répétait les mêmes demandes à chacun des repas, comme si les enfants ne pouvaient pas se souvenir des tâches qu'on leur demandait. Elle accomplissait tous ses gestes de façon mécanique: couper les oignons, les radis, les tomates, les épinards; verser l'huile et le jus de citron, ajouter les herbes. Elle songeait, bien malgré elle, à la discussion qu'elle avait surprise dans l'atelier: cette histoire de carte faisait beaucoup jaser, malgré le fait qu'elle n'ait pas voulu répondre à Aurélie. « Il n'en faut vraiment pas beaucoup pour détourner l'attention de cette équipe de travail! pensait-elle; un simple bout de papier trouvé dans une armoire et tout le monde est en émoi! Décidément, ils sont comme mes enfants: tous les prétextes sont bons pour perdre du temps! » Elle savait très bien, au fond d'elle-même, qu'elle était injuste pour les ouvrières; que ces jeunes femmes faisaient très bien le travail qu'on leur demandait et dans un temps record, en plus. Seulement, elle se sentait un peu triste et elle s'en prenait aux autres.

Le repas fut expédié en un clin d'œil: Maurice mangea en silence, levant à peine les yeux de son assiette, les deux enfants parlaient sans cesse et oubliaient de manger, se querellant au passage sur quelque sujet insignifiant pour Thérèse. Celle-ci mangea peu et ne parla pas. Elle regardait sa famille: Maurice, cet homme grand, brun et dont les épaules commençaient à se voûter; cet homme silencieux tellement absorbé dans

ses pensées qu'il ne voyait pas ce qu'il mangeait; et puis les enfants, turbulents et querelleurs, dont elle ne connaissait pas les amis, les pensées ni les rêves. « Était-ce cette vie dont je rêvais étant jeune? » se demandait-elle. Puis elle secoua la tête comme pour chasser ses idées: « Décidément, pensa-t-elle, cette journée-là est placée sous le signe de la nostalgie. » Elle se leva et rangea toute la cuisine. Elle était dans sa maison comme à son travail: méticuleuse, rangée et ordonnée. Elle aimait que tout soit bien à sa place: la vaisselle, les ustensiles, les serviettes. Elle ne pouvait pas travailler dans le désordre et elle avait un sens de l'ordre assez particulier.

Quand chacun fut reparti vers ses activités, elle prit un livre et s'installa dans son fauteuil préféré. Elle s'endormit.

Thérèse marche dans une maison immense. Le hall d'entrée, recouvert d'un tapis moelleux qui assourdit les pas, s'ouvre sur une multitude de galeries par d'immenses portes-fenêtres. Elle va d'une porte à une autre sans les franchir. Elle voudrait bien savoir ce qu'il y a de l'autre côté mais elle ne peut pas aller au-delà. Elle revient dans le hall et constate qu'il a maintenant plusieurs grands escaliers qui montent vers un autre étage. Cette maison est si grande, les pièces semblent être si nombreuses, que Thérèse se dit qu'elle n'arrivera jamais à tout visiter. Elle emprunte pourtant un escalier et commence à monter. Elle monte et monte encore, mais elle a l'impression étrange que plus elle monte, plus il y a de marches à monter. Elle n'arrivera nulle part ainsi, l'escalier semble sans fin. Puis, elle rencontre des gens qui montent des escaliers parallèles. Elle ne les connaît pas, mais on dirait qu'ils sont, comme elle, condamnés à monter toujours. Elle essaie de les appeler mais aucun son ne sort de sa bouche. Et puis elle entre dans une pièce où les murs sont des miroirs de cellophane et les planchers en papier mâché. Elle avance lentement, avec précaution, car elle a peur que le plancher cède sous son poids. Les pièces, toutes semblables, s'enchaînent les unes derrière les autres et elle a du mal à s'y retrouver. Elle voit toujours son image déformée par les murs qui tremblent au vent. Et puis elle est dehors, au bord de la mer, les pieds dans le sable. En fait elle ne voit pas la mer, elle l'entend seulement. Elle croit qu'elle marche au bord de la mer, mais quand elle se tourne pour avancer vers ce qui devrait être la mer, elle se frappe le nez sur un mur. Et puis elle se réveille en sursaut, le cœur battant.

« Je rêvais, pensa-t-elle. Quel rêve étrange! Qu'est-ce que c'est que cette maison à plusieurs escaliers? Qu'est-ce que ça veut dire? Est-ce ma propre maison? » Les questions pouvaient bien se bousculer dans sa tête, elle n'avait aucune réponse et aucun moyen d'en obtenir. Aussi se leva-t-elle.

Elle s'activa jusqu'au soir. La nuit, couchée auprès de Maurice, elle lui raconta le rêve de la maison aux escaliers. Maurice avait encore bien moins d'explications qu'elle n'en avait elle-même. Il se contenta de la rassurer un peu et de lui dire qu'elle travaillait trop. Ce travail de scripte dans une production aussi immense, était une responsabilité trop grande pour elle: c'est cela qu'il pensait. Il l'encouragea à dormir et à tout oublier. Mais ce rêve lui avait laissé une impression étrange. Elle ne s'endormit qu'au petit matin.

JOUR 2

Thérèse s'éveilla tard, les yeux bouffis par le manque de sommeil, maussade. Aller au travail ne lui disait rien; elle eut envie de ne pas s'y rendre et de téléphoner pour s'excuser. Et puis elle se rappela qu'il ne restait plus que cinq jours avant la présentation publique et se leva.

Elle trouva le mot d'Édouard sur sa table de travail et grimaça. « Décidément, ça n'est pas ma journée, » pensa-t-elle. Elle savait qu'une matinée avec Édouard équivalait à toute une semaine avec Raphaël!

Elle alla se chercher un café et se dirigea, son fichier sous le bras, vers les « appartements d'Édouard ». C'était le nom que, spontanément, tout le monde avait donné aux pièces réservées pour le cinéaste. Elle s'arrêta devant les toiles de Raphaël, qu'il était en train de déplacer avec Artémis et Tristan. Elle admira, un instant, les effets de brillants sur les murs du château du Roi. « C'est magnifique », dit-elle, pâmée.

Édouard et Étienne l'attendaient dans la salle de montage. « Bonjour! » lança-t-elle à la ronde. Elle n'obtint aucune réponse. « Ça commence bien! » pensa-t-elle. Les deux hommes lui montrèrent l'état d'avancement de leurs travaux et ce qu'ils attendaient d'elle. À l'aide des fiches que Thérèse avait compilées, ils essayèrent de reconstituer le spectacle, en découpant les scènes en déplacements et les déplacements, eux-mêmes, en mouvements, pour les ajuster à l'éclairage, et aux films. Ils n'auraient plus qu'à ajouter la musique, plus tard. « Procédons par ordre, dit Thérèse. Si nous voulons être efficaces, il faut aussi que Charlie soit là; c'est lui qui doit programmer tout ça pour que ce soit synchronisé. Il faut aller le chercher. » Sans trop s'en rendre compte, elle avait pris la direction des opérations. Ils appelèrent donc Charlie qui arriva en se traînant les pieds. C'était un jeune homme brillant, qui avait commencé par trafiquer les appareils de ses parents avant d'étudier en électronique, puis en informatique. Il était devenu un informaticien très en demande, malgré son allure débraillée. Sa spécialité était la création de nouveaux programmes informatiques. Il en avait créé de toutes sortes, autant dans le domaine médical qu'en comptabilité.

Il entra dans le studio, les cheveux en broussaille et le pantalon défraîchi, comme à son habitude. Il mâchonnait un crayon dont la mine était tellement usée que

Thérèse lui prêta le sien, de peur qu'il ne puisse bien noter. Ils travaillèrent tous les quatre tout le reste de la matinée: Thérèse nommait les personnages et les déplacements, Édouard indiquait les films ou les photos à projeter, Étienne notait et Charlie aussi. Pour eux deux, le vrai travail commencerait plus tard, quand ils auraient à tout rentrer dans les ordinateurs.

Quand ils s'arrêtèrent, Thérèse se leva, engourdie d'être restée assise trop longtemps, comme hébétée. Un appel à Maurice, pour le rassurer et retrouver le monde; un repas pris en vitesse sur le coin de la table, à quatre, et ils se rebranchèrent tous sur les moniteurs télé.

À la fin, le soleil était chaud, la pièce enfumée et ils étaient tous fatigués. Édouard proposa d'organiser un visionnement des films à l'intention de toute l'équipe, pour le lendemain. « Ce serait l'occasion de tout vérifier, comme une avant-première, mais aussi, d'avoir le point de vue des autres sur notre montage. » Ils furent tous d'accord avec lui, mais Charlie voulut un jour de plus. Pour sa part, Thérèse aurait été d'accord avec n'importe quoi: le manque de sommeil et la fatigue l'empêchèrent de discuter.

Elle rentra chez elle, comme une automate. Elle prit un bain, des cachets et sombra dans un sommeil lourd.

ISIDORE

JOUR 1

La vie d'Isidore n'avait pas été facile. À peine sorti de l'École de théâtre, il avait dû trouver rapidement du travail car sa famille, trop pauvre pour l'aider dans ses études, ne pouvait pas non plus subvenir à ses besoins, une fois celles-ci terminées. Aussi, avait-il dû accepter toutes sortes de rôles: le clown dans les fêtes d'enfants aussi bien que les publicités tournées à la va-vite, dans des télévisions de province. À vingt ans, il avait rêvé d'être Roméo, à trente, Othello et maintenant il ne rêvait plus; il se contentait d'accepter le travail qu'on lui proposait.

C'est par Sibylle qu'il avait entendu parler de la production de LUMINIS. Ils avaient déjà travaillé ensemble dans « Le Marchand de Valise » quelques années auparavant. Sibylle avait fait les chorégraphies de deux scènes où les comédiens devaient courir avec des valises dans les mains. Isidore incarnait le Marchand, un avare que sa femme tentait d'empoisonner. Ils étaient restés en contact, se retrouvaient de temps en temps dans les studios de télévision où il cherchait des rôles dans les séries hebdomadaires. Un jour, elle l'avait appelé pour lui parler de LUMINIS. « Ce sera complètement fou, avait-elle dit, et ils cherchent un comédien. » Il s'était présenté et avait été charmé par le projet. Depuis lors, tous les jours, sauf le dimanche, il montait dans sa Chrysler noire, une lourde et bruyante bagnole qu'il avait achetée d'occasion, pour aller répéter et participer aux travaux de LUMINIS. Il devait jouer le rôle d'Archéos, le vieux Roi de LUMINIS, cette fabuleuse cité lumineuse, perdue quelque part dans le futur. C'était un rôle exigeant car il fallait chanter, et porter de lourdes perruques et des costumes très chauds. Chaque jour il travaillait sa voix et apprenait à chanter juste, sous les conseils judicieux de Tristan.

Il avait aussi appris à travailler avec les autres, à partager leurs angoisses et leurs espoirs et s'était mis à aimer ce personnage de Roi, bien plus qu'aucun autre qu'il avait joué.

Habituellement il s'installait dans le petit local qu'il avait baptisé « la chambre du Roi ». Cette pièce jouxtait le plateau de danse où travaillait Sibylle et le petit studio de son que Tristan avait aménagé. Avant de s'y installer, Isidore avait exploré toutes

les places possibles. Il avait choisi celle-là, à cause de l'acoustique, et aussi parce que c'était proche de Tristan et de Sibylle.

Le personnage d'Archéos le hantait. D'abord parce que c'était le personnage principal, avec celui d'Arianne, et que tout reposait sur son jeu; ensuite parce que la production était tellement grosse, qu'il y avait tellement d'effets techniques, que ça lui faisait peur; et enfin, et surtout, parce que c'était le plus grand rôle de sa carrière et qu'il avait le trac. Il travaillait beaucoup, longtemps, avec Sibylle pour les déplacements, avec Tristan pour les chansons et surtout avec Mélissa, la jeune comédienne qui jouait Arianne. Ils avaient développé un climat de confiance, une sorte d'entraide, de complicité, à quatre, dans laquelle ils se sentaient à l'aise, ce qui les aidait grandement à passer au travers. Car la tâche était immense: trois cents pages de texte, plus de trente-sept mélodies différentes, sans compter les divers déplacements à apprendre jusqu'à l'automatisme.

Ils avaient installé un grand babillard, comme une ardoise, à l'entrée du plateau de danse, sur lequel ils épinglaient des petits bouts de papier de toutes les couleurs: des messages, des notes, des articles de journaux, des cartes, que personne, jamais, n'enlevait ni n'effaçait, suivant la consigne. C'était leur agenda, leur aide-mémoire, leur pense-bête, leur boîte aux lettres. Ils y lisaient leur présent et leur avenir.

Isidore s'était inscrit dans un centre d'entraînement où, trois soirs par semaine, il faisait de la course à pied, de la gymnastique ou bien du tennis, quand il trouvait un partenaire. Ces exercices devaient l'aider à garder la forme; mais surtout, c'était comme une thérapie, une façon de s'extérioriser, de libérer ses tensions. Car, plus l'échéance approchait et plus il était tendu. Il avait peur de craquer.

Ses journées étaient longues, et les horaires de répétition très stricts. Les exercices de voix et de chant occupaient les matinées, alors que les après-midi étaient consacrés aux répétitions, aux essayages de costumes, ou à la manipulation des accessoires.

JOUR 2

Ce jour-là il avait appris qu'une grande conférence de presse avait été annoncée pour la semaine suivante. Cette nouvelle augmenta son angoisse. Les journalistes n'avaient jamais été tendres avec lui: au mieux, ils l'avaient ignoré. Dans le milieu du théâtre, la nouvelle de son engagement dans LUMINIS avait circulé assez rapidement et plusieurs en avaient profité pour ressortir de vieilles critiques afin de le railler. Son insécurité était doublée aussi par la rumeur qui courait dans l'atelier sur la carte trouvée la semaine d'avant. Isidore était superstitieux: cette carte ne lui disait rien qui vaille. Pour lui, c'était un mauvais présage, comme un chat noir dans son sillage.

Il travailla, comme à l'habitude, mais l'angoisse le tirailait. Son réchauffement comprenait un cérémonial basé sur des exercices de yoga et de tai'chi, qu'il exécutait pieds nus, sur le plateau de danse, en poussant de grands cris. C'était une vieille habitude gardée de ses années d'apprentissage. Parfois le rituel comprenait des sauts, des danses ou des roulades. Après trente minutes, il pouvait commencer ses exercices de voix.

La journée fut calme, malgré toute l'agitation qui régnait dans l'atelier: les couturières avaient reçu de nouveaux dessins de vêtements, et elles devaient en recevoir d'autres le lendemain, les ouvriers s'affairaient dans leur coin. Isidore se demandait parfois comment tout le monde pouvait arriver à travailler dans ce vacarme. Il avait hâte de voir le résultat final. Comme un musicien qui ne connaîtrait que sa partition, en ignorant l'œuvre d'ensemble.

Il quitta l'atelier assez tôt, son gros manuscrit sous le bras. Il laissa sur l'ardoise un laconique « Parti, quatre heures. I. » et grimpa dans sa grosse voiture noire, comme dans un paquebot. C'était son Titanic, son « bateau ivre », son « navire night ».

Le retour se fit lentement, dans le trafic de l'heure de pointe, bercé par le roulis caoutchouteux. Il songeait à la dernière scène de LUMINIS et se surprit à souhaiter qu'elle ne vint jamais.

Il retrouva son deux-pièces meublé, son chat, son poisson rouge à l'eau douteuse, ses revues d'art moderne et ses disques de chant sacré. La vue sur le parc municipal l'éblouissait encore, même aujourd'hui où les éboueurs venaient cueillir

leur puante récolte. Il attendit quand même que ceux-ci soient partis avant d'ouvrir la porte-fenêtre.

Il passa la soirée à relire son texte et s'endormit en appelant Arianne.

SIBYLLE

JOUR 1

Les pieds dans l'eau fraîche, Sibylle regardait les enfants jouer autour du gros château de sable, en hurlant. Depuis le début de l'été, elle venait se rafraîchir au « Lac des cygnes » comme elle appelait le lac Des Sardines devant sa maison. Ses parents, en mourant, lui avaient laissé ce chalet qu'elle jurait de vendre à chaque automne, parce qu'il lui coûtait trop cher d'entretien, mais qu'elle retrouvait avec plaisir tous les étés. Les enfants avaient construit un château de sable et dansaient autour en chantant.

Elle avait cessé de danser quelques années auparavant à cause d'une blessure au genou qui empirait. Un jour, par hasard, on lui avait demandé une chorégraphie, pour un spectacle de variétés que la chorégraphe attitrée, alitée, n'avait pu réaliser. L'expérience lui avait plu. Elle avait continué. Depuis, elle avait créé plusieurs œuvres dont « Les petits rats dans la bibliothèque » le célèbre ballet commandé par la municipalité et qui avait été à l'origine de sa renommée. Depuis ce temps, les commandes affluaient et elle pouvait se permettre de ne choisir que ce qui l'intéressait vraiment.

Elle entra dans l'eau et nagea longtemps, lentement; sirène silencieuse dans un ballet solo. C'était sa façon de se détendre. Quand elle sortit, elle était plus sereine, plus calme. Elle se sécha et s'assit sous la véranda avec une bière fraîche. Sabrina s'occupait des enfants. « Je suis contente de l'avoir engagée, je peux m'y fier » pensait-elle. Quand Sylvain l'avait quittée, trois ans plus tôt, lui laissant les deux enfants, cinq jours sur sept, elle avait cru mourir. Puis elle avait été prise par son travail et avait engagé Sabrina pour s'occuper des filles. L'été, elles venaient toutes les quatre au chalet et les enfants s'inventaient des princes charmants et des princesses prisonnières dans des châteaux éphémères que le chien, Socrate, piétinait.

Elle avait beaucoup hésité avant d'accepter d'être la chorégraphe de LUMINIS. Malgré son expérience, elle avait trouvé la tâche très lourde, surtout parce que, contrairement à ses créations habituelles, celle-ci ne serait pas exécutée par des danseurs professionnels. Puis elle avait lu le texte et avait été ravie. Mais, certains jours, elle regrettait sa décision. Tout allait mal: les figurants étaient empotés, les

costumes mal ajustés et la musique trop rythmée. Et puis elle s'était emportée à cause de cette histoire de carte dont tout le monde parlait depuis une semaine.

Elle avait longuement discuté de la musique, avec Tristan. Au début, il ne voulait pas entendre ses commentaires: c'était lui le musicien. Il avait fallu que Sibylle lui fasse comprendre que les figurants n'étaient pas les danseurs entraînés que sa musique supposait. En plus, le grand nombre de personnes présentes, en même temps, sur la scène, obligeait à des déplacements forcément plus lents. Tristan avait accepté de revoir ses musiques, à la condition que Sibylle travaille avec lui. Ils avaient passé de longues soirées à revoir toutes les musiques; elle dansait en rythmant les pas et il jouait sur ses claviers électroniques, en fredonnant. Ces tête-à-tête les avaient rapprochés.

Puis un matin, un dimanche, il était venu chez elle. Il ne voulait pas travailler, juste la voir. Elle l'avait regardé, lui avait souri. Ils avaient passé la journée à bavarder, à rire, à rien. Le soir, elle l'avait gardé.

Sibylle s'étira les muscles. Elle aimait bien cette heure-là de la soirée juste avant que le soleil soit complètement couché. Les filles rentrèrent en coup de vent, en riant: elles avaient trouvé un trésor.

JOUR 2

Le lendemain, malgré la chaleur, elle ouvrit toutes les fenêtres de son studio: l'odeur forte qui émanait de chez Raphaël était insupportable. Dans le couloir, elle croisa Thérèse, un café à la main, plus fantomatique que jamais. « Bonjour, Thérèse, lui dit-elle. Comment ça va? » « Très bien, merci » lui répondit celle-ci. Mais Sibylle savait que Thérèse n'allait pas très bien. « Elle couve quelque chose », pensa-t-elle. Elle la suivit du regard jusqu'aux appartements d'Édouard.

Tout l'atelier était en effervescence: les machines à coudre vibraient, et le sifflement strident des outils des techniciens accessoiristes était assourdissant. Elle trouva Tristan avec Raphaël et Artémis, devant les toiles du peintre. « Elles sont magnifiques, tes toiles, Raphaël. » dit Sibylle. Les trois se tournèrent vers elle. Cette grande fille élancée qui respirait la santé et la joie de vivre, leur redonnait de l'énergie. Ils lui sourirent. « Merci bien, lui répondit Raphaël, il faut encore attendre que ce soit bien sec. »

Elle retourna à sa place, préparer la répétition. Tristan la suivait.

– Tu sais la nouvelle? lui demanda-t-il.

– Non, c'est quoi?

– Il y aura une grande conférence de presse, dans cinq jours, pour annoncer le spectacle. Les journalistes pourront circuler dans l'atelier et tout voir.

– Ouille! s'exclama Sibylle. C'est trop tôt; je ne suis pas prête!

Sur le plateau de danse, les figurants et les comédiens s'échauffaient. Elle prit la répétition en main. « Attention, lanca-t-elle pour obtenir le silence. J'aimerais que vous passiez par l'atelier de Raphaël en sortant: vous verrez les toiles qui serviront de fond de scène. Cela vous donnera une idée des décors et de l'ambiance générale de LUMINIS. De plus, une conférence de presse doit avoir lieu dans cinq jours pour annoncer le spectacle. J'aimerais que tout soit prêt pour les journalistes qui viendront assister à une répétition. » Une rumeur monta de la salle. « Après le réchauffement, on reprend la promenade d'Arianne dans son jardin. » dit-elle. « Allez, tout le monde en place! »

La rumeur se tut. Ils prirent tous leur place.

La répétition dura longtemps. Ils reprirent les danses plusieurs fois; la sueur perlait sur les fronts et les dos. Vers trois heures, Sibylle leur donna congé.

– C’est bon. On reprendra demain, leur dit-elle.

Tout le monde fut soulagé de l’entendre dire ça. Car ils savaient d’expérience que, quand Sibylle disait « c’est bon » , c’était vraiment parfait.

Sibylle resta seule dans le studio qui sentait la laine et la sueur. Elle prit une douche puis retrouva Tristan avec qui elle devait revoir les musiques du grand festin d’Archéos. Ils écoutaient les airs du banquet, quand Édouard entra dans la salle.

– Il y aura une projection de tous les films après-demain, leur dit-il, je compte sur votre présence. Prévenez Isidore et les autres, surtout!

– Oui, d’accord, lui répondit Sibylle.

Édouard parti, ils travaillèrent encore un peu, mais la chaleur devenait intenable et ils quittèrent, ensemble, l’atelier.

TRISTAN

JOURS 1 ET 2

Assis dans la salle d'attente du dentiste, Tristan feuilletait des revues. Il avait pris rendez-vous très tôt ce matin-là, afin de ne pas perdre sa journée de travail. Des petits enfants couraient autour des chaises inoccupées. Il les regardait en souriant; ces enfants-là lui rappelaient sa propre enfance turbulente.

Tristan était né dans une famille nombreuse. Tous ses frères et sœurs avaient fait, comme lui, des études musicales. Plus jeunes, le dimanche, ils s'installaient tous au salon, chacun avec un instrument différent et ils jouaient n'importe quoi, en improvisant. Leur mère essayait bien de leur faire jouer des valse, ou des ballades romantiques, mais ils revenaient toujours à leurs improvisations. Puis, à quatre, avec ses deux sœurs et son frère aîné, il avait formé un groupe rock: « Les Samouraï ». C'était l'époque où tous les jeunes qui faisaient de la musique voulaient former un groupe, endisquer et devenir populaires. Le groupe ne dura pas longtemps; la famille se dispersa. Tristan avait continué ses études au Conservatoire et obtenu une bourse d'étude pour apprendre le piano, avec des maîtres réputés, pendant un an. C'est cette bourse qui lui avait permis aussi de suivre des cours de composition musicale et de devenir un professionnel.

À vingt-cinq ans, il habitait toujours chez ses parents qui ne rechignaient pas trop à garder ce grand enfant. Il avait aménagé, au sous-sol, une sorte de studio, avec ses claviers électroniques, son ordinateur, ses guitares et le système d'amplification. Sa mère lui avait offert le casque d'écoute individuelle, parce qu'elle voulait profiter du silence, de temps en temps.

Il n'avait pas beaucoup d'expérience d'écriture musicale quand il avait accepté, sept mois plus tôt, le contrat pour la musique de LUMINIS. Malgré cela, les arrangements qu'il avait présentés en démo avaient plu aux Maîtres qui avaient jugé que, pour une œuvre comme LUMINIS, nouvelle dans sa forme autant que dans son contenu, il fallait une musique complètement originale, qui ne ressemblait en rien à ce qui s'était déjà fait. Ils avaient donc choisi Tristan, autant pour son talent de musicien et compositeur que pour l'originalité de ses œuvres. Ils l'avaient aussi prévenu que

son manque d'expérience dans ce type de production risquait de lui nuire et qu'il avait intérêt à se fier aux autres.

En fait, Tristan avait été si impressionné d'être choisi, qu'il avait dit oui à tout ce qu'on lui demandait. Il était le plus jeune artiste du groupe des sept. Sa tâche consistait à écrire les quelque trente-sept mélodies du spectacle, faire les arrangements et monter toute la bande sonore avec Étienne et Charlie. En plus, il devait faire répéter les acteurs, surtout Isidore et Mélissa, afin qu'ils chantent juste. C'était un gros contrat, le plus gros qu'il ait eu, en fait, et il était nerveux. Il avait composé la phrase musicale de la valse principale, celle qu'on entend pendant qu'Arianne parle aux Conseillers, ainsi que la majeure partie des refrains du chant du peuple, chez lui, dans son sous-sol. Puis, il avait démenagé ses instruments à l'atelier où il pouvait profiter, en plus, d'un synthétiseur et d'un égalisateur de son. Il était donc l'utilisateur unique d'un studio de type professionnel et cela lui avait donné comme un sentiment de puissance nouvelle qu'il n'avait jamais connue. Peut-être cela lui monta-t-il à la tête; aussi, quand Sibylle lui avait demandé de refaire les rythmes des chansons, l'avait-il pris de haut.

Il avait dû se rendre à l'évidence, cependant, et avouer que Sibylle avait raison. Il lui demanda de l'aider, car elle avait une grande expérience en danse et en production de spectacles musicaux. Elle le fit, gentiment. Les mélodies devinrent plus faciles à chanter pour Isidore et Mélissa qui n'avaient pas de grandes voix.

Après le dentiste, il s'enferma dans son studio et réécouta toutes les mélodies. La veille, il avait enregistré Mélissa et Isidore afin de vérifier les voix amplifiées. Il était assez content du résultat. Ils avaient développé de solides liens d'amitié, tous les quatre: Sibylle, Mélissa, Isidore et lui. Ils travaillaient souvent en équipe, se conseillant, s'entraidant, s'encourageant.

Tristan appréciait particulièrement la présence de Sibylle, dont il ne tarda pas à tomber follement amoureux. Il alla la voir, un jour de congé, et elle l'accueillit en riant. Ils devinrent amants. Ils se voyaient tous les jours, mangeaient ensemble et rentraient souvent ensemble, dans la maison de campagne de Sibylle. Il avait appris à connaître les filles de Sibylle, Chantal et Evelyne, à jouer avec elles, à rire, à se détendre.

Plus le temps passait, plus la présentation publique était proche et plus il était tendu, comme une corde de violon.

Le lendemain, sa nervosité augmenta encore davantage quand il apprit que les journalistes étaient convoqués cinq jours plus tard, à l'atelier. On les laisserait circuler dans les décors, toucher les costumes, visionner les films, écouter la musique, comme une avant-première du spectacle. Tristan était très inquiet: il écoutait sans cesse, sur son baladeur, les chansons de LUMINIS. D'ailleurs, depuis cette annonce, tout l'atelier était en ébullition. Cette conférence de presse augmentait la pression sur les artistes qui ne se sentaient pas prêts pour ça. Tout le monde était sur les nerfs, prêt à craquer, comme avant un orage, les soirs d'été. Et puis, la chaleur étouffante de cet août finissant, n'arrangeait rien.

Il travailla toute la journée dans son petit studio, seul, pendant que Sibylle répétait les chorégraphies avec les autres. Il écoutait la mélodie d'Arianne, celle qu'on entend quand la Princesse bouge. Il voulait trouver des arrangements particuliers pour chaque type de mouvement. Ainsi, quand elle arpente son laboratoire en interrogeant ses ordinateurs, la musique devient plus angoissante. Différente, sans cesser d'être la même. C'était un travail complexe, puisqu'il devait sélectionner lui-même les scènes importantes pour lesquelles l'air d'Arianne serait modifié. Il décida qu'il en parlerait aux autres, surtout à Étienne et Édouard.

Vers quatre heures il entendit Sibylle qui l'appelait, de la porte. Elle avait terminé sa répétition et voulait réécouter la musique du festin, pour le lendemain. Tristan la trouva belle dans le cadre: quelques gouttes d'eau dégringolèrent de ses cheveux mouillés, qu'elle secouait, petits arcs-en-ciel libérés dans l'espace. Il lui sourit. « Tu es belle », lui dit-il. Mais elle était déjà dans l'autre pièce à chercher, sur le ruban enregistré, l'air qu'elle voulait.

Tristan avait chaud et il était fatigué. Il souhaitait s'en aller au lac, avec elle, et la regarder nager. À cet instant, Édouard entra, comme s'il avait entendu le vœu de Tristan. Une convocation, pour le surlendemain: toute l'équipe regarderait les films. « Enfin, se dit Tristan, on verra quelque chose de concret ». Il en profita pour suggérer à Sibylle de rentrer. « Il fait trop chaud, ici, lui dit-il. On reprendra demain. » Ils s'en allèrent donc, laissant les fenêtres grandes ouvertes.

ÉDOUARD

JOUR 1

Édouard était attablé dans son restaurant préféré et sirotait un martini. Il avait choisi une table près de la fenêtre et fumait lentement ses cigarettes françaises en rejetant la fumée en longs jets qui allaient se perdre dans l'air déjà enfumé. C'était un homme plutôt petit, dont les cheveux blonds bouclés retombaient sur les épaules. Il portait des lunettes métalliques rondes, derrière lesquelles ses yeux bleus très pâles, que la myopie obligeait parfois à se plisser, semblaient toujours fuyants. Il était habillé avec goût et ses habits, aux couleurs coordonnées, le faisaient paraître plus grand.

Le garçon s'approchait pour prendre la commande. Édouard le regarda comme s'il était un habitant de Mars.

« Plus tard, dit-il, je commanderai mon repas plus tard. »

La salle à manger était pleine, les dîneurs s'attardaient devant leur café et les nouveaux arrivés discutaient du menu. Tout cela formait un curieux vacarme de voix, de vaisselle, de musique.

Édouard réfléchissait à son travail. Bien qu'il passât souvent pour un écerelé aux yeux de ses ennemis, à cause surtout de ses airs distraits et distants, c'était un cinéaste très consciencieux. Il avait déjà réalisé plusieurs longs métrages dont quelques-uns s'étaient même rendus en finale à de prestigieux festivals. Il travaillait sur LUMINIS depuis les débuts de la production. Il avait tout de suite été emballé par le côté complètement fou de cette aventure. Il n'avait pas cru, au début, que cela fût possible: construire une ville du futur dans un théâtre! Il avait même suggéré de faire un film à la place. Mais les Maîtres avaient insisté pour que tout se passe, pour vrai, dans la salle, devant les spectateurs. Alors il s'était mis au travail. Il avait filmé, plusieurs fois et sous de multiples angles, toutes les maquettes de LUMINIS. Il avait pris des centaines de photos des décors et des costumes, et même aussi du ciel, des nuages, de certains paysages de forêt, de cascades ensoleillées; des rues de la ville et des immeubles. Et puis il avait tout refait au montage. Des heures et des heures de studio à reprendre les images, les unes après les autres, les découper, les coller, les

enregistrer et tout repasser. Il avait même monté deux pellicules, l'une en transparence avec l'autre, pour donner les effets de flou désirés. Cela avait été un travail colossal, Édouard en avait mal aux yeux. Le résultat était cependant assez spectaculaire! La veille, il s'était projeté, pour lui seul, tous les films et il était très content du résultat. Il savourait donc son martini sans se presser, comme un homme qui a réussi. Ses détracteurs pouvaient bien parler, il savait que ce qu'il avait fait était un chef-d'œuvre.

Il réfléchissait à la manière dont il faudrait monter les lasers et les hologrammes en parallèle avec les films et les vidéos. Le montage final devrait se faire sur ordinateur et pour cela, il devrait s'assurer de la participation du régisseur et des techniciens.

À l'extérieur le soleil était chaud et il n'avait pas le goût d'aller à l'atelier. Il appela le garçon et commanda son dîner. En attendant il se mit à dessiner sur le napperon de papier de longs traits en faisceau. Ses dessins ressemblaient à des machines de guerre qui auraient perdu leurs canons: des dizaines de projecteurs de diapositives synchronisés et placés selon des angles différents, reliés au tableau de commandes central, qui contrôle tous les effets spéciaux, projetaient leur rayon dans toutes les directions.

Le cinéaste partit du restaurant, le napperon en poche. En regardant s'éloigner ce client qui prenait trop de temps à l'apéritif et pas assez pour manger, le garçon hocha la tête.

Édouard monta dans sa voiture stationnée à l'arrière du restaurant et démarra le moteur. Une douce musique s'éleva aussitôt. Il aimait bien écouter de la musique pendant qu'il conduisait. Il retourna à l'atelier afin de discuter avec les autres des différentes manipulations des ordinateurs.

À l'angle de la rue Auteuil et Des Rosiers, il aperçut Artémis qui marchait, lentement, vers l'atelier. « On dirait bien qu'elle non plus n'a pas envie de travailler cet après-midi », pensa-t-il. « Allons-y quand même! » dit-il tout fort dans l'auto. Malgré tout, Édouard était tellement content de ses films, qu'il voulait faire partager son enthousiasme aux autres. Par miracle, il trouva un stationnement, assez près de la bâtisse et entra, presque sur les talons d'Artémis.

Les espaces de travail d'Édouard étaient séparés du reste de l'atelier. C'est lui qui avait insisté auprès des Maîtres pour bénéficier de ce privilège. Il l'avait obtenu de haute lutte. « D'abord, avait-il expliqué, la chambre noire et la salle de montage

doivent être absolument et parfaitement obscures; ensuite, les odeurs fortes m'incommodent. Il n'est pas question que je travaille là-dedans. » avait-il ajouté en pointant de l'index, le « grand atelier ». Son ton sans réplique en avait peut-être imposé, ou alors seulement l'évidence de l'aménagement particulier dont il avait besoin, toujours est-il qu'il avait obtenu ce qu'il souhaitait. Seulement, cet isolement ne le dispensait pas de l'obligation de travailler avec les autres et de participer aux réunions d'équipe.

Cet après-midi-là il voulait régler les détails de la synchronisation des carrousels de diapositives. Il alla donc chercher Étienne, le régisseur, et ils s'enfermèrent tous les deux dans la salle de projection.

Étienne était un homme d'une très grande expérience. Sa participation à LUMINIS n'était pas due au hasard. Il avait longtemps travaillé en tournée pour des chanteurs ou des groupes de musiciens, et puis il s'était marié. Comme sa femme, Eugénie, n'aimait pas le savoir toujours sur les routes, il s'était trouvé du travail dans des théâtres en ville. Il était très demandé car il avait appris le maniement des ordinateurs et certains fabricants lui demandaient même de tester leur produit.

Sa tâche, dans l'équipe, consistait à coordonner et à régir, à partir des tableaux de commandes électroniques, tout le programme scénique de LUMINIS: le son, les éclairages, les noirs. Il devait, avec Charles, dit Charlie, l'informaticien spécialiste des effets spéciaux, prévoir et ajuster toutes les séquences de projection du début à la fin. Étienne portait un grand bloc-notes spiralé, tout racorni à force de se faire trimbaler, sur lequel il inscrivait tout pêle-mêle, au petit bonheur, semblait-il. Thérèse lui avait déjà reproché son manque de méthode et il avait ri. En le regardant noter sur son carnet, Édouard se mit à espérer que Thérèse ait tort et qu'Étienne ne perde rien. Car tout reposait sur lui et sur l'ajustement parfait des appareils.

– Voici, expliquait Édouard: dans la première scène, les feux d'artifice éclatent. C'est le premier carrousel et le premier vidéo: ils sont numérotés sur le côté. Ensuite, c'est le déroulement continu, au-dessus de la Princesse, des images de la Ville. C'est le film dont on a terminé le montage hier et c'est le numéro deux.

Ils travaillèrent ainsi jusqu'à la fin de la journée, le petit homme blond et le grand costaud aux mains sales de poussière, côte à côte dans une complicité muette. De temps en temps, Étienne soulevait un problème technique; alors ils s'arrêtaient pour le régler. Il ne fallait rien laisser au hasard, tout devait être en parfaite

synchronisation. Charles se joignit à eux, à un certain moment, pour commencer la programmation des premières scènes sur le terminal de l'ordinateur principal.

Vers la fin de l'après-midi, Édouard tenta de rejoindre Thérèse. Il avait besoin d'elle pour vérifier les déplacements de certains personnages pendant le discours d'Ariane devant les Conseillers du Roi. Il traversa le « grand atelier », désert à cette heure-là. Thérèse n'était pas à son bureau. Il prit une des fiches blanches sur la table, lui écrivit une note lui donnant rendez-vous pour le lendemain matin: puis il la plaça bien en évidence et reprit le chemin de son laboratoire.

Toutes les couturières étaient parties, les machines s'étaient tues, créant un silence inhabituel dans l'atelier. Les tissus, les ciseaux, les patrons de papier gisaient, épars, sur les tables à découper. Les mannequins sans tête ni jambes, portaient, en lambeaux, les chemises de soie de la Princesse ou les habits colorés des Sages de LUMINIS. Édouard eut l'impression fugace d'un univers muet et étranger dont la véritable activité commençait quand les vivants l'avaient déserté.

Il passa devant les toiles de Raphaël et admira, un instant, l'ouvrage du peintre. Les tableaux inachevés représentaient le palais du Roi Archéos et la majeure partie des murs et des pièces où se déroulerait l'action. Édouard était fasciné par le réalisme des peintures: il recula pour mieux juger de l'effet d'ensemble. Tout le déroulement du spectacle passait devant ses yeux: le Roi, tellement vieux que plus personne ne sait son âge, tourne en rond dans son palais, entraînant sa longue tunique brillante dans son sillage. Le vieux Souverain songe à son Royaume menacé par quelque mystérieuse force.

Quelque temps auparavant, Édouard avait filmé Isidore, en Archéos, tournant sur lui-même pour qu'Artémis vérifie les effets des brillants du costume du Roi. Le cinéaste avait accumulé du matériel précieux pour ses montages. Cette séquence, montée en surimpression avec celles des décors, donnait l'illusion que les deux avaient été tournées en même temps. Édouard avait aussi monté ces plans avec ceux des paysages extérieurs. L'effet produisait une sorte de flottement; ainsi, le spectateur aura l'impression que le Roi flotte dans le ciel.

– Édouard où es-tu? criait Étienne, je suis fatigué, je rentre.

– Je suis là, devant les toiles de Raphaël, viens voir!

Étienne arriva et s'émerveilla à son tour. « C'est splendide!, splendide! » ne cessait-il de répéter. Ils restèrent un moment encore, en silence, chacun perdu dans ses pensées.

– Il ne reste personne ici, dit enfin Édouard, vaut mieux fermer et rentrer.

Ils éteignirent toutes les lumières et sortirent en verrouillant les portes avec soin.

JOUR 2

Le lendemain, Édouard était tout excité. Il arriva assez tôt à l'atelier. Il entra en fredonnant l'air qu'il avait entendu dans sa voiture. Raphaël était déjà là, perché sur un échafaudage, en train d'appliquer quelque chose sur ses toiles. L'odeur forte qui s'en dégageait était irrespirable, aussi ne s'attarda-t-il pas trop et entra-t-il dans le studio.

Son excitation venait du fait que cette journée était importante pour lui puisque les montages des films seraient probablement tous finis avant le soir, si tout allait bien. Il alluma une cigarette. Il se mit à fumer frénétiquement et à regarder l'heure. « Qu'est-ce qu'ils font? » se demandait-il, impatient.

Étienne arriva peu après, en salopette bleue. Édouard l'accueillit en lui rappelant l'heure. « Ne fais pas cette tête-là, lui conseilla Étienne, ça n'arrange rien. » Ils s'assirent derrière les claviers de commande et Édouard prit la première bobine.

Sur l'écran, les images lumineuses apparurent. Ce sont les milliers de feux d'artifice qui brillent. Édouard avait passé des heures à courir les fêtes populaires pour filmer les feux. Le montage donnait l'impression que c'était un seul événement qui se déroulait. C'est dans cette ambiance de fête que Thérèse entra. Édouard savait qu'elle n'était que rarement en retard, mais il était furieux que ce soit ce jour-là, justement.

Thérèse proposa de faire venir Charlie pour que la programmation se fasse en même temps que la synchronisation. Édouard approuva et appela Charlie. Quand ce dernier arriva, Édouard dit, avec humeur: « Tout le monde est là? On peut commencer? »

Étienne le regarda de travers et soupira en secouant la tête. Édouard sentit la réprobation des autres et s'excusa. « Je suis impatient de commencer », leur dit-il, comme si cela pouvait excuser sa mauvaise humeur. Mais personne ne parla et ils s'installèrent devant leurs claviers. La première bobine était presque finie et Thérèse demanda de la repasser afin qu'elle puisse minuter tous les plans. Cette fois Édouard ne répliqua pas et se contenta de rembobiner la cassette. Il connaissait très bien le minutage de son film; il savait aussi, par ailleurs, que même s'il l'avait donné à Thérèse, celle-ci aurait quand même voulu le vérifier. Il se dit qu'il ferait probablement

la même chose à sa place. Ils passèrent donc la cassette une autre fois, pour Thérèse et aussi pour Charlie, qui ne l'avait pas vue.

Les quatre professionnels travaillèrent ensemble, presque en silence. Édouard expliquait les plans, Thérèse notait sur ses fiches et minutait, le chronomètre à la main; Étienne et Charlie écrivaient, chacun à sa façon, les indications du cinéaste. Charlie pour sa programmation et Étienne pour sa régie. Il ne devait y avoir aucune erreur. Édouard, quant à lui, n'avait que le temps de dérouler les films et d'actionner les carrousels. Inlassablement, il répétait les mêmes gestes: il pesait sur les boutons qui s'allumaient au fur et à mesure: avance, recule, arrêt; recule, arrêt, avance; et ainsi de suite. Thérèse comptait les plans, nommait les personnages en scène, indiquait les déplacements, les costumes, les effets recherchés par la mise en scène.

Ils s'arrêtèrent à peine pour manger et recommencèrent jusqu'à la fin de l'après-midi. Ce fut un travail épuisant, qui demandait beaucoup de concentration. Il faisait chaud. Édouard était fatigué, les autres aussi. Cependant ils étaient contents, la Ville-lumière prenait vraiment forme, ici, dans ce studio sombre et surchauffé.

Quand tout fut bien noté et vérifié, ils se regardèrent. Un long cri s'éleva: « hourra! »

– Nous pourrions organiser une projection pour tout le monde, demain. Ainsi, nous aurions leur point de vue et cela ferait une sorte de première, dit Édouard.

– Laisse-moi le temps de monter tout ça sur mon ordinateur, lui répliqua Charlie, en lui montrant ses notes. Quand veux-tu que je fasse tout ça? Dans la nuit? Donne-moi une journée de plus.

– D'accord, Charlie, disons après-demain.

Ils se quittèrent sur cette promesse. Édouard alla prévenir les autres. Artémis n'était pas là. Comme pour Thérèse, la veille, il laissa un mot bien en vue, sur la table à dessin. Il trouva Raphaël devant ses tableaux. « Tu viendras dans la salle de projection, après-demain, pour le visionnement de films; lui dit-il, tout le monde sera là ». « Hum » ...fut la réponse qu'il entendit. « Je t'en reparlerai demain. »

Il traversa la salle de couture, bourdonnante d'activité, et répéta son invitation à la ronde. Il fit de même dans l'atelier d'accessoires où les techniciens fabriquaient

les masques, les perruques et les meubles de LUMINIS. Il trouva Sibylle et Tristan ensemble, sur le plateau de danse, qui discutaient en écoutant de la musique. Il leur fit part de son idée. « Transmettez le message à Isidore, surtout! » leur demanda-t-il, en quittant. « D'accord » entendit-il derrière lui. Et il sortit dans la rue ensoleillée, satisfait de lui-même.

LUMINIS I

SCÈNE I

Archéos se dirigerait vers le balcon. Ses longues manches flotteraient au vent. Tout le palais brillerait: le sol de marbre blanc, les murs tendus de pierreries et la robe du Roi. Les Luminois seraient émus: leur dieu s'adresserait à eux:

Peuple de Luminis, ce jour est bienheureux.
 Ma fille, la bien-aimée Princesse Arianne,
 Proclamera demain, pour la septième fois,
 L'Assemblée de tous les Sages et des poètes
 Des musiciens, des rêveurs et des artistes.
 Je désire que cette grande réunion
 Soit une belle fête et que chacun puisse,
 En sept jours et sept nuits, fêter et s'amuser.

À peine aurait-il achevé ces mots que mille feux d'artifice éclateraient dans le ciel. La foule serait en délire. La musique résonnerait. Archéos sourirait à son peuple, tenant sa fille par la main. Tout le monde chanterait. On entendrait, au loin, les rumeurs du tonnerre. À cet instant précis, Arianne lèverait la tête et verrait dans le ciel, malgré tous les feux de joie, un signe, comme un sceau, dans les nuages: une petite fumée noire y serait apparue. La Princesse s'éloignerait rapidement et retournerait à ses ordinateurs. Pendant que le peuple fêterait, Arianne interrogerait ses claviers. Elle chanterait:

Quel est donc ce signe au ciel de Luminis?
 Quel triste présage vient assombrir ce jour?
 La foule en liesse, les feux d'artifice,
 Ne pourraient pas ternir l'Assemblée des Sages
 Mais cette fumée noire sur la tête du Roi?
 De quel mauvais présage porte-t-elle le signe?
 Dites-le-moi, machines ordinatrices.
 Les leviers, les boutons, les écrans sont muets
 Et ma crainte est grande de devoir annoncer
 Au Roi Archéos, la triste réalité.

Arianne s'acharnerait sans relâche sur les multiples cadrans de son laboratoire. Le chant du peuple, au loin, se serait tu. On n'entendrait que le bourdonnement des

machines. Restée seule, la Princesse ferait dérouler sur les grands écrans les récits-symboles de la mémoire de Luminis.

Au-dessus d'elle, on verrait se profiler, sur d'immenses écrans de cinéma, les paysages et les saisons des vies antérieures de la Ville-lumière. Ariane serait à la recherche, dans le passé de Luminis, d'un événement semblable à celui qu'elle vient de vivre. Ses gestes seraient saccadés et elle courrait d'une machine à une autre, en secouant la tête.

SCÈNE II

Dans la grande salle du palais, dans cette pièce immense où se dérouleraient habituellement les séances du Grand Conseil des Anciens de Luminis, Archéos aurait réuni, sur l'insistance de sa fille, la Princesse Arianne, tous les Anciens, les Notables, les Sages. Bien que cette session soit exceptionnelle, puisque l'Assemblée ne devrait se tenir que le lendemain, le silence règnerait.

Arianne se tiendrait bien droite au milieu de la salle, la tête un peu penchée en avant à cause de la couronne. Elle porterait le grand manteau de velours blanc des cérémonies, constellé de paillettes rouges, jaunes et vertes, en forme d'animaux fabuleux dans une forêt luxuriante. Ses bras disparaîtraient sous cette cape, ce qui la ferait paraître plus grande. Son Père, le Roi Archéos, reconnu pour sa sagesse et sa grandeur, serait assis sur son trône de verre, au bout d'une longue table, autour de laquelle tous les Anciens seraient réunis. Chacun porterait l'habit de cérémonie qui le distingue des autres: les plus anciens auraient revêtu un veston blanc d'albâtre brodé de fils d'argent; les plus jeunes porteraient la veste de leur grade, dont la couleur va du bleu azur au jaune safran.

Tous les regards seraient tournés vers Arianne. La Princesse, pâle, chanterait:

C'est à vous Anciens, savants et fins conseillers
Que je dois, malgré moi, aujourd'hui annoncer
L'événement dont je suis le témoin exclusif:
Au-dessus du Roi, ce matin, s'est élevée
Une noire fumée pendant les festivités.

Tous reprendraient: « Une noire fumée pendant les festivités. »

Les ordinateurs muets ne répondent pas
Aux demandes répétées que je leur adresse
Je ne peux pas interpréter correctement
Ce que les dieux semblent nous dire instamment.

Tous reprendraient: « Ce que les dieux semblent nous dire instamment. »

De mémoire d'Anciens de LUMINIS, ce serait la première fois qu'une telle chose se produirait. Pourtant, ceux qui ont longtemps vécu sous le règne du bon Roi Archéos, ont eu à faire face à de nombreux dangers. Certains raconteraient encore la rébellion contre le Roi qu'il leur a fallu mâter alors que la Ville n'était pas encore bien implantée. En ce temps-là les richesses du Roi excitaient la convoitise de plusieurs, et bien des jeunes auraient voulu les posséder. Mais le Roi Archéos avait su les utiliser et les anciens rebelles avaient fini par siéger, eux aussi, au Grand Conseil.

La salle, tantôt silencieuse, se serait remplie de bruit et de voix, chacun voulant commenter le discours d'Arianne. La Princesse serait inquiète: elle ne comprendrait pas pourquoi les ordinateurs, qui ont toujours répondu à ses questions, s'obstineraient à rester muets, alors qu'elle aurait tant besoin d'une réponse.

Elle lèverait les bras pour obtenir le silence. Elle chanterait:

Je viens, auprès de vous, Conseillers du Royaume,
 Requérir un avis sur le sort de la ville:
 Les astres nous sont, depuis toujours, bienveillants;
 Nul n'est jamais venu troubler la quiétude
 Qui règne à Luminis. Cette noire fumée
 Bien au-dessus de la couronne royale
 Semble, pour moi, un funeste pressentiment.
 Faut-il prévenir le bon peuple Luminois
 Des possibles conséquences, pour notre paix,
 D'une si épouvantable découverte?

Les Conseillers auraient écouté attentivement le chant de la Princesse. Leurs regards se porteraient maintenant vers le ciel, comme s'ils pouvaient voir la nuée noire en question. Puis, en silence, la tête un peu penchée vers la poitrine, chacun méditerait. Arianne se tiendrait toujours bien droite parmi eux: elle attendrait leur décision. On entendrait, comme en sourdine, la musique de la fête qui se poursuivrait au-delà du palais d'Archéos. Puis, enfin, Abélard l'Ancien parlerait au nom des autres:

Archéos, lumineux Seigneur de Luminis,
 Princesse Arianne, bien-aimée souveraine,
 L'Assemblée est honorée de la confiance
 Que ses souverains lui témoignent
 En demandant son avis,

Et vous supplie de croire, en son grand dévouement.
 Il lui faudra cependant, avoir plus de temps
 Pour réfléchir, consulter et délibérer
 Sur une question d'une aussi grande importance
 Pour le bonheur et l'avenir de Luminis.

Le porte-parole regarderait les autres pour obtenir leur assentiment. D'un signe de tête, les conseillers l'inviteraient à continuer.

Le chant d'Abélard se continuerait:

Roi Archéos, l'Assemblée ici réunie
 Pour vous conseiller et veiller sur la Ville
 Sollicite la faveur d'un délai de plus
 Afin de bien décider quel parti prendre
 Et donner dans trois jours un conseil judicieux.

Ayant ainsi parlé, le conseiller reprendrait sa place. Il rabattrait sur sa poitrine sa longue tunique couleur de perle fine, et resterait silencieux, attendant la décision du Roi.

Archéos se lèverait et, debout parmi ses sujets les plus fidèles, chanterait:

Amis et conseillers fidèles, je ne suis,
 Vous le savez bien, jamais pris au dépourvu.
 J'avais prévu votre requête. Je comprends
 Votre besoin d'un délai et vous l'accorde
 Notre Assemblée se reverra d'ici trois jours
 Et rendra sa position. D'ici là, amis
 Et protecteurs de Luminis, je désire
 Que la fête se continue telle que prévue.
 Ainsi parle Archéos, Roi de Luminis.

Archéos sortirait de la grande salle par l'entrée principale suivi de près par Ariane. Les Conseillers, à leur tour quitteraient la place, en silence, les uns derrière les autres, dans une longue procession. Les regards et les têtes seraient baissés et les mines renfrognées. On entendrait toujours, comme en écho, la musique de la fête; puis, à mesure que les gens sortiraient, la musique deviendrait de plus en plus présente, jusqu'à remplir tout l'espace.

CHAPITRE 2

L'atelier

ARTÉMIS

JOUR 3

Artémis s'était couchée tard, aussi se leva-t-elle en retard le lendemain. Il pleuvait. Le temps gris, la pluie, la nuit trop courte, tout cela l'ennuyait et elle ne se sentait pas en forme. Encore une fois, elle aurait voulu faire autre chose, être ailleurs.

Le parcours vers l'atelier lui parut interminable. Elle songeait au travail qui restait encore à faire et se désolait. Cela n'allait pas assez vite. Il faudrait encore plus de temps.

Elle trouva sur sa table, sitôt arrivée, le message qu'Édouard y avait laissé. « C'est une bonne idée de visionner les films; cela nous donnera à tous une bonne occasion de se voir et de partager nos impressions sur le travail accompli. » pensa-t-elle. Cette pensée lui redonna un peu de courage.

Quand elle présenta ses dessins aux autres, à l'atelier, elle ne reçut pas les réactions enthousiastes qu'elle espérait. Malgré tout, personne ne remit ses choix en question. Raphaël, quant à lui, semblait satisfait, sans plus. Elle remit donc le tout aux couturières et tout le monde retourna à ses occupations. Prise au dépourvu par le peu de discussions autour de ses esquisses, Artémis resta inactive et inquiète pendant un moment. Elle frissonna. Elle s'était préparée des arguments pour justifier chaque détail, elle avait prévu la moindre objection et voilà que tout était réglé sans le plus petit accrochage. Elle restait un peu ébahie. Devant sa table vide, elle ne savait plus comment recommencer à travailler. Il était assez tôt et, pluvieuse et morne, la journée s'annonçait longue. Il lui restait plusieurs costumes à élaborer: ceux d'Archéos n'étaient pas tous achevés, ceux des grands prêtres non plus. Devant la feuille blanche, elle poireautait.

Peu avant midi, Thérèse vint la voir pour régler certains détails sur les déplacements. Comme Thérèse avait noté toutes les scènes, en nommant les personnages présents, énumérant leurs actions et leurs paroles, elle connaissait le spectacle mieux que quiconque. La veille, la scripte avait travaillé avec Édouard et

Étienne, le régisseur, à la synchronisation des films et voulait tout revoir avec Artémis. Celle-ci trouva un peu de courage pour s'asseoir avec Thérèse. Mais, bien vite, les pensées d'Artémis s'envolèrent vers Arianne. Thérèse dut la rappeler à l'ordre une fois ou deux.

À midi elle quitta l'atelier sans vraiment être contente de son travail de la matinée. Elle rentra dans un café et mangea un peu en feuilletant une revue de mode. L'après-midi, elle reprit sa tablette à dessin et imagina le grand festin chez Archéos, le Maître de LUMINIS.

La fête commencerait. Les hôtes du Roi, attablés devant un grand festin, chanteraient la gloire d'Archéos. Le palais du Souverain serait illuminé de partout: les éclairages viendraient du fond de la scène pour donner l'impression de l'immensité du palais. Comme si la lumière se prolongeait au-delà de la scène. Le fond lui-même serait peint en blanc et brillerait sous l'effet des puissants projecteurs. Le décor représenterait la grande salle du palais et tous les invités, en habit de gala, seraient joyeux et heureux.

Archéos présiderait le repas. Assise à sa droite, la princesse Arianne resterait digne malgré ses craintes. Elle devrait assister son père dans l'exercice de ses devoirs royaux.

Artémis leva les yeux de sa table à dessin. Aurélie, une des jeunes couturières de l'atelier était devant elle. « Je viens vous chercher, lui dit Aurélie. Sibylle veut que vous voyiez les costumes, pendant que les acteurs sont encore habillés. » Elle suivit Aurélie jusqu'au studio de danse. La chaleur humide et étouffante l'envahit dès qu'elle mit les pieds sur le plateau. Les comédiens étaient tous là, sous leur gros manteau. Ils avaient chaud. Artémis se rendit compte à quel point tout le monde travaillait dur dans cette production. Elle examina tous les costumes et les trouva beaux. Elle souligna, au passage, la ligne d'un drapé, la couleur d'une étoffe. Elle était contente. Elle demanda à Mélissa de s'avancer et de tourner sur elle-même. Il lui semblait que le manteau blanc de la Princesse n'avait pas assez de plis, dans le dos. Elle demanda donc aux couturières de revoir cela. « À part ce petit détail, je suis très contente, c'est très beau. » leur dit-elle.

Elle revint à sa place, rassurée. « C'est une bonne équipe. » songea-t-elle. « Tout le monde travaille bien. Je ne sais pas pourquoi je suis si inquiète. Il n'y a pas de raison. » Elle réussit à se convaincre, pour un temps, que ses inquiétudes étaient sans fondement. Puis, vers le soir, elle rentra chez elle, un peu plus sereine.

Elle passa la soirée à lire et s'endormit presque calmée.

RAPHAËL

JOUR 3

Le lendemain la carte n'était plus sur la table. Seule la bouteille, couchée, restait. Il chercha sous la table où elle aurait pu tomber; il regarda sur le comptoir, sous la lampe, dans le salon. « Décidément, songea-t-il, ça fait bizarre, cette histoire-là. J'ai dû la jeter avec les journaux, hier. » Même dans la poubelle, il ne trouva rien.

Il se rendit à l'atelier, quand même un peu troublé. Il ne voulait pas se l'avouer, mais cette affaire commençait à l'agacer. Il trouva Artémis devant sa table inclinée. Elle avait son visage fermé des mauvais jours. Il décida de ne pas lui parler de la disparition de la carte. « Cela ne servirait à rien, juste à l'ennuyer davantage. » Il se tut et reprit son matériel. Les toiles, en séchant, avaient pris de mauvais plis. Il appela deux ouvriers Ensemble, ils remontèrent les toiles et les tendirent sur des cadres de bois. Ce travail était difficile et délicat. Il ne fallait pas trop tendre, pour ne pas risquer d'écailler la peinture fraîche; et, en même temps, tenir fermement, bien étirer les bords, à partir des angles pour que la toile reprenne sa forme initiale. Ils recommencèrent pour toutes les toiles, les unes après les autres. Raphaël supervisait les travaux, vérifiait la tension, posait des agrafes, mesurait les rentrés pour égaliser.

Quand tout fut parfait, que les tableaux, à nouveau bien droits, eurent repris leur place, il retourna vers les autres. Le petit groupe discutait autour d'Artémis qui présentait ses dernières esquisses. Les costumes de la Princesse dansaient sur les grandes feuilles blanches et Raphaël admira, une fois de plus, le travail de son amie. Les lignes pures et simples des vêtements, contrasteraient avec l'abondance des techniques, des formes et des décors du reste de la production.

Quand il retourna à ses couleurs, il alluma des lampes supplémentaires. Un éclairage blafard, dû au temps gris, tombait sur les toiles et l'humidité nuisait au séchage des produits.

Raphaël reprit ses pinceaux. Il travailla au décor d'Arianne. Il s'agissait de peindre des tableaux plus opaques que ceux représentant les murs de la grande salle du Conseil, puisque la princesse doit évoluer dans une sorte de laboratoire qui abrite

ses ordinateurs, ses écrans et ses installations ultra sophistiquées. Dans ce contexte, les machines sont plus importantes que l'ambiance générale et l'atmosphère brillante du reste du palais.

Il retrouva Sibylle, Tristan et Isidore à l'heure du dîner. Il chercha Artémis du regard et ne la vit point. Ils mangèrent tous des pâtes, au restaurant en face de l'atelier. La discussion tourna rapidement autour de la conférence de presse. Isidore, inquiet, disait que c'était un folie, que personne n'était prêt et que les journalistes en profiteraient pour les descendre. Tristan était nerveux et pianotait sans arrêt sur la table. Sibylle, apparemment plus calme, suggérait de montrer les scènes les plus prêtes. « Par exemple, dit-elle, on n'a qu'à faire la scène deux, où la Princesse demande aux Conseillers leur avis sur le sort de la Ville. Comme il y a beaucoup de monde en même temps, les journalistes seront éblouis, les caméramen filmeront des plans d'ensemble et les costumes des Sages, tellement colorés, feront un fort bel effet sous les flashes. Ce sera un scoop formidable pour eux et nous aurons sauvé la face. » Tristan trouva que c'était une bonne idée. « C'est ça, répondit-il, organisons une mise en scène. On pourrait même en faire un vidéo: ça serait bon pour la publicité. »

Raphaël ne disait rien. Les journalistes n'étaient pas sa première préoccupation. Il songeait aux toiles encore à sécher et s'impatientait. Il s'inquiétait aussi pour Artémis qu'il n'avait pas vue avant de quitter. Il regardait tomber la pluie. « Je devrais aller prendre des photos des gens sous la pluie, pensa-t-il. Il y a toujours de bons sujets à faire, ces jours-là. » Mais quand les autres se levèrent, il les imita et rentra à l'atelier.

Il continua de travailler, seul, jusqu'à ce que la lumière devint trop mauvaise. Alors il ramassa ses tubes et lava ses pinceaux. Il était encore au lavabo quand Édouard vint lui rappeler la projection du lendemain. « Quelle projection? » demanda-t-il, étonné. « Tu sais, je t'en ai parlé hier, répliqua Édouard, on projettera tous les films et les vidéos. Ce sera comme une avant-première. J'aimerais que tu sois là; j'ai invité tout le monde. Demain matin, à dix heures. Allez, à demain! » Raphaël resta interdit, un instant. « Demain, pensa-t-il, je n'ai pas le temps. » Il était furieux contre lui-même de n'avoir pas réagi devant Édouard, et de ne pas lui avoir dit qu'il n'irait pas.

Il rentra chez-lui et chercha la carte de la bouteille, encore. Celle-ci restait introuvable, malgré toutes ses recherches. Il plaça la bouteille moirée sur le côté, comme on le fait pour celles qui contiennent des bateaux miniatures. Cette disparition l'intriguait. « Comment ai-je pu la perdre? » se demandait-il. Il répéta, dans la cuisine, les gestes de la veille. Inutilement.

Cette nuit-là, il rêva qu'il photographiait une carte représentant les étoiles et les planètes. Mais quand il voulait prendre les photos, celles-ci s'effaçaient dans ses mains. Il s'éveilla. « Drôle de rêve, » pensa-t-il. Il essayait de ne pas prendre cela au sérieux mais, malgré lui, il était troublé. Les avertissements d'Artémis lui revenaient en mémoire. « Demain, je serai plus attentif à ce qui se passe à l'atelier. » se promit-il.

THÉRÈSE

JOUR 3

Le lendemain, elle se sentait un peu reposée. Il pleuvait. Les enfants vinrent lui demander la permission d'aller chez un ami. « D'accord, leur répondit-elle, mais vous me laissez son numéro de téléphone. » Ils promirent et ne le firent pas. Elle les rattrapa dans la rue et leur arracha un nom, un numéro. Elle rentra, trempée. Le petit déjeuner fut plus calme qu'à l'habitude. Elle s'offrit même le temps d'un autre café.

Thérèse retrouva l'atmosphère affairée de l'atelier, les odeurs fortes en provenance de chez Raphaël, les ouvrières silencieuses devant leurs machines bruyantes. Elle se rendit chez Artémis. Elles devaient voir, ensemble, les derniers ajustements effectués la veille avec Édouard. Mais Artémis n'était pas encore là. Elle passa devant le studio de danse où Isidore, déjà, invoquait son dieu personnel, en dansant. Tristan et Sibylle arrivaient, bras dessus bras dessous. Thérèse comprit, en les voyant si complices, qu'un lien autre que l'amitié, s'était tissé entre eux. Elle en fut heureuse. Elle leur sourit. « Bonjour! » leur dit-elle. « Comment ça va? » « Bien, très bien » lui répondit Sibylle. « Les chorégraphies des derniers actes seront prêtes ce soir, on pourra regarder cela ensemble, si tu veux. » « D'accord, mais demain, si tu veux, aujourd'hui je rentre tôt. » « Bon, ça va. » Tristan n'était déjà plus là, il s'était installé devant ses claviers; n'écoutant que sa musique.

En revenant vers son bureau, Thérèse songeait à ce qui les rassemblait tous: cette passion, ce feu sacré, ce désir de réussite. De nouveau, elle se sentit chanceuse de travailler à ce projet et souhaita de toutes ses forces que ce spectacle soit un succès.

Elle s'installa à sa table avec ses fiches. Elle en recopia plusieurs, pour y ajouter les projections de films, de photos ou les effets spéciaux. Un peu avant midi, elle se rendit à nouveau voir Artémis. Elle la trouva un peu déprimée, fatiguée. Elles travaillèrent ensemble jusqu'à l'heure du dîner. « Viens manger chez moi », proposa Thérèse. « Merci bien, répondit Artémis, une autre fois ». Elles se séparèrent sur le perron de l'atelier, sous la pluie. Thérèse prit son bus et rentra chez elle.

ISIDORE

JOUR 3

La pluie du lendemain le déprima dès qu'il eut ouvert les yeux. Il avait beau se dire que c'était bon pour la terre, il n'arrivait pas à trouver ça drôle. Le chat, qui détestait la pluie, refusa de sortir. Isidore s'étira. Sa haute stature s'accommodait mal du lit trop court. Il descendit dans la rue, et trouva un café ouvert où il commanda un énorme petit déjeuner.

Son arrivée, rue Auteuil, provoqua un soupir de soulagement de la part d'Édouard. « Je ne voulais pas te manquer, lui dit celui-ci, il faut absolument que tu sois là, demain, pour les projections de films, que j'organise. Tu pourras ainsi voir toutes les scènes en avant-première. Tout le monde sera là. Préviens les autres. » Et il partit en coup de vent, vers ses appartements.

Isidore aimait bien Édouard, malgré ses grands airs. Il trouvait que cette projection était une bonne idée. Il avait hâte de tout voir sur l'écran et espérait que cela puisse le rassurer pour les journalistes. Il fit ses exercices, comme à l'accoutumée, et répéta ses chansons. À midi, il alla avec les autres au restaurant. Ils discutèrent de la conférence de presse et Isidore comprit qu'il n'était pas le seul à être anxieux. Raphaël ne disait rien et les autres parlaient trop. Lui-même parla beaucoup, raconta des anecdotes de sa vie, comme une sorte d'antidote à son angoisse. Sibylle suggéra de monter une mise en scène pour les journalistes. « Nous en parlerons aux autres, demain, quand tout le monde sera là pour la projection. » leur suggéra-t-il. « Bonne idée » répondit Sibylle.

Il travailla tard. Quand il n'entendit plus rien dans l'atelier, il ouvrit sa porte. Il répéta devant son miroir les attitudes du Roi.

SIBYLLE

JOUR 3

La pluie du lendemain était la bienvenue. De grosses gouttes tombaient bruyamment sur le toit du chalet. Une sorte de brouillard flottait sur le lac, comme un halo de mystère. Sibylle resta longtemps à regarder la pluie. « Enfin, pensa-t-elle, cette pluie va rafraîchir le temps » .

En arrivant à l'atelier avec Tristan, elle croisa Thérèse. Elles échangèrent quelques mots puis chacune retourna à son travail. Cette journée était particulièrement importante pour Sibylle car la répétition devait se tenir avec les costumes. D'un signe, elle salua Isidore, qui terminait ses exercices dans le studio.

– La répétition est à dix heures, en costume. J'aimerais que tu sois là, avec Mélissa. C'est important. C'est la première fois que les autres essaient leurs habits, lui dit-elle.

– D'accord, répondit-il.

Il sortit pendant que les autres entraient, pour le réchauffement. Sibylle leur avait imposé cet entraînement, comme à des professionnels, afin qu'ils soient plus à l'aise pendant les représentations.

La pluie entrait par les fenêtres ouvertes qu'elle dut fermer. La répétition se déroula comme prévu. Les figurants, qui trouvaient leurs costumes trop lourds, maugréaient.

Elle retrouva Tristan et Isidore pour le dîner. Ils croisèrent Raphaël qui se joignit à eux. Sibylle leur suggéra de montrer la scène deux aux journalistes, parce que c'était celle qui était la plus prête. Cette idée rallia tout le monde et les rassura. Ils se promirent d'en reparler le lendemain, quand ils seraient tous ensemble.

L'après-midi fut long pour les danseurs. Sibylle ne leur laissa pas de repos. Ils durent recommencer et recommencer encore. Autour du Roi Archéos, les Conseillers

et les Sages s'agitaient, la princesse Ariane était fatiguée. Seul le Roi semblait encore en forme, malgré son air préoccupé. De graves décisions devaient être prises pour le bien du Royaume. La charge était lourde pour le vieux Souverain.

Sibylle surveillait. Le moindre déplacement était noté et minuté. Ils devaient tous se conformer à ces notes. Le Roi s'avança. « Peuple de LUMINIS » recommença-t-il. Les couturières, dans l'encadrement de la porte, attendaient le verdict. Des réactions des acteurs et de de leurs commentaires dépendait le travail qu'elles auraient, ou non, à reprendre: un ourlet trop lâche, une tunique à raccourcir, un pli qui cède. Elles essayaient de lire les malaises dans les gestes de chacun, et dans le regard de la chorégraphe. Quand ils s'arrêtèrent, Sibylle leur demanda de rester en place et invita les couturières à entrer. Elle interrogea chacun sur ses réactions avec le costume. Puis elle demanda à Aurélie d'aller chercher Artémis. Elle voulait que la scénographe voie les personnages et juge de l'effet d'ensemble.

Mises à part des corrections mineures, Artémis se montra satisfaite des résultats. Elle ne fit que quelques remarques à l'intention des couturières; particulièrement sur le vêtement de la Princesse. La longue cape blanche n'avait pas assez d'ampleur. Puis tout le monde retourna à son travail. Sibylle les remercia et leur dit: « Rendez-vous demain matin, à dix heures dans la salle de projection d'Édouard, qui nous montrera tous les films. Nous reprendrons la répétition après. Au revoir, à demain. »

Quand tous furent partis, Sibylle s'allongea sur le sol, pour se détendre. Elle avait mal au dos et son genou enflait. Un courant d'air la fit se retourner: Tristan et Isidore entraient. « On s'en va? » leur demanda-t-elle. « Partez, dit Isidore, je reste un peu. » Elle se leva avec peine. « Tu as l'air épuisée », lui dit Tristan. « En effet, je le suis. La répétition a été difficile; j'ai toujours l'impression que je suis trop dure avec eux. » « Allez, viens. » Tristan l'entraîna dehors, doucement. « La journée sera longue demain. » dit-il, en quittant.

TRISTAN

JOUR 3

L'atelier, le lendemain, ressemblait à une ruche bourdonnante. Le plateau de danse était déjà pris par Isidore quand Tristan et Sibylle arrivèrent. Tristan s'enferma dans son studio, avec sa musique. Il voulait terminer les arrangements et demander à Charlie de programmer le tout pour la conférence de presse. Il lui restait beaucoup de travail à faire avant d'être prêt. La journée du lendemain lui paraissait importante aussi, parce qu'elle devait donner une idée plus précise de la production. Ce serait la première fois qu'ils verraient les films. L'occasion, aussi, de vérifier l'état d'avancement des travaux de chacun.

Le casque sur les oreilles, il n'entendit rien d'autre que sa musique pendant toute la matinée. Au restaurant, Sibylle suggéra une mise en scène pour la conférence de presse. Comme tous étaient anxieux à cause des journalistes, elle proposait de montrer la scène deux: celle que tout le monde savait par cœur. Il trouva que c'était une bonne idée. Ils se promirent d'en parler aux autres, le lendemain.

Dans l'après-midi il chercha Charlie et le trouva dans les appartements d'Édouard, devant ses écrans. Il travaillait à la programmation des films. Tristan lui demanda de programmer en même temps sa musique. « Une chose à la fois, répondit Charlie. Je comprends que vous me preniez tous pour un génie, mais je ne peux pas tout faire à la fois: les films, les carrousels et ta musique. Après le visionnement, demain, on s'en reparlera. Aujourd'hui, je n'ai pas le temps. » Tristan se le tint pour dit et s'en retourna à ses claviers. Il avait peur d'être en retard sur l'horaire. Il décida d'enregistrer toute la musique sur des bandes à part. Ainsi, la musique se déroulerait au fur et à mesure de l'action et il pourrait mettre l'enregistrement pendant la projection du lendemain.

Vers la fin de l'après-midi, Isidore entra pour vérifier un air. Tristan le lui fit écouter sur les bandes et chanta pour lui montrer. Les notes s'élevaient. Le Roi chantait les louanges de sa Ville et la grâce de sa fille.

Isidore le remercia pour son aide. Il semblait un peu rassuré. Ils entrèrent dans le studio de danse et trouvèrent Sibylle couchée par terre. Elle avait l'air épuisée. Tristan la raccompagna dehors, sous la pluie. « Demain sera une longue journée, lui dit-il. Je vais rentrer chez moi et dormir. » Il s'embrassèrent et se quittèrent sur le pas de la porte.

ÉDOUARD

JOUR 3

Édouard arriva tôt, le lendemain. Il était fébrile. Un café dans une main et une cigarette dans l'autre, il arpentait l'atelier d'un pas pressé. De temps en temps il s'arrêtait et regardait entrer les ouvriers, ou les figurants, et souriait. Il pensait à ses films. Pour lui, le travail n'était pas terminé. Il voulait donner de l'effet à ses projections et cherchait un moyen pour créer des personnages en trois dimensions sur l'écran. En passant devant le studio de danse, il vit Isidore qui entraît. « N'oublie pas de venir demain matin. La projection est à dix heures. » lui dit-il. « Tu pourras voir tous les films. Préviens les autres, c'est important. »

Il remarqua un bout de papier, sans doute tombé du babillard, et l'y épingla, sans le lire. Il éteignit sa cigarette, jeta son gobelet vide, replaça ses lunettes et entra dans son atelier.

La marche dans l'atelier lui avait fait penser à un film qu'il avait vu, étant jeune. C'était un dessin animé dont les personnages se construisaient au fur et à mesure que l'image avançait. C'était comme si les personnages n'existaient tout simplement pas avant le film. Cela lui donna l'idée de créer, en vidéo, une bande dessinée qui intégrerait les personnages de LUMINIS, mais en transparence. L'œuvre, faite d'eau et de fibres de verre, danserait devant les yeux des spectateurs. Montée en surimpression des films déjà réalisés, elle créerait l'illusion parfaite de la troisième dimension.

Il s'enferma. Le procédé s'avéra plus complexe en réalité que dans son imagination. Il décida donc de tracer directement sur la pellicule filmique les personnages du Roi et de la Princesse, à partir des photos qu'il avait prises. Il colla ces images par-dessus les autres films et il put ainsi obtenir l'effet désiré. Il était content de lui; il avait hâte de montrer cela à Charlie qui pourrait sûrement le programmer en même temps que les autres. On frappa à la porte. Il ouvrit à Étienne et en profita pour lui montrer ce qu'il venait de faire. « Tu imagines, dit-il surexcité, c'est le début d'une troisième dimension, au cinéma! »

Ils travaillèrent tous les deux ensemble au montage des deux pellicules. Finalement ils décidèrent de refilmer le montage, afin d'avoir une image parfaite. « On ajoutera le son plus tard, dit Étienne, quand Tristan aura fini ses enregistrements. »

Plus tard, ils allèrent trouver Charlie pour vérifier, avec lui, les possibilités de montage. Celui-ci était très occupé avec la programmation des films projetés la veille. Sur l'imprimante de son ordinateur, Édouard arracha une page remplie de signes incompréhensibles. « Qu'est ce que c'est? » demanda-t-il. « C'est la mémoire de ma programmation. Sans ces notes, je ne me souviendrais plus du procédé. C'est comme un livre de recettes, si tu veux. » lui expliqua Charlie.

– Est-ce que les films seront prêts pour demain? interrogea Édouard.

– Si les gens cessent de me déranger, je pourrai peut-être travailler et finir; lui répondit Charlie. Je te le dirai quand j'aurai fini, ne t'inquiète pas.

Édouard et Étienne le laissèrent. Ils retournèrent dans le studio de projection et continuèrent leurs expériences.

Le temps passa sans qu'Édouard s'en aperçoive. À la fin de la journée, il quitta son atelier comme à regret, endossa son imperméable doublé de tartan et sortit sous la pluie.

LUMINIS II

SCÈNE III

Dans son laboratoire où elle se serait rendue au sortir de la salle du Conseil, Arianne interrogerait à nouveau ses ordinateurs. Elle porterait encore son long manteau blanc de cérémonie qui flotterait autour d'elle dans ses déplacements. Elle serait revenue ici afin de se remettre au travail, car le délai demandé par les Conseillers du Roi lui permettrait de refaire ses calculs et de revoir ses formules.

Sur les écrans apparaîtraient des images floues de la Ville-lumière. D'abord les débuts, comme un balbutiement: la ville n'est pas construite, les habitants creusent et travaillent le sol pour ériger le grand Palais du Roi et leurs propres habitations. Seule existe l'immense cascade d'eau pure autour de laquelle toutes les résidences, y compris celle du Roi, seront bâties. Ensuite, l'image se préciserait et on verrait les habitants qui vivent dans leurs maisons, de verre elles aussi, et qui vaquent à leurs occupations: comme le travail n'existe pas sur LUMINIS, les Luminois effectuent diverses tâches qu'ils ne considèrent pas comme du travail.

Sur les murs du laboratoire d'Arianne, toute la vie antérieure de LUMINIS défilerait: la construction des grands aéronefs qui permettent de voyager à la vitesse de la lumière et même de se déplacer dans le temps; la mise en orbite des satellites de communications et de ravitaillement; l'installation des écrans de protection contre les rayons ultraviolets du soleil, pour lesquels il aura fallu aménager un système complexe de miroirs réfléchissants dont la brillance se projette vers l'extérieur; la mise en place du télescope géant qui permet de suivre les mouvements des planètes et l'activité solaire; l'érection de l'immense dôme de verre qui flotte au-dessus de la ville pour la protéger, et qu'on utilise aussi comme volière pour les multiples espèces d'oiseaux qui vivent à LUMINIS; la construction des grands jardins suspendus, à même les parois lumineuses des édifices publics, qui servent, telles d'immenses serres, à la culture des plantes, des herbes, des fruits et légumes nécessaires à l'alimentation des habitants; et enfin l'organisation et l'aménagement du labyrinthe optique qui transporte les gens dans l'illusion et le rêve. Toutes ces tâches herculéennes ont été menées à l'instigation d'Archéos ou d'Arianne qui en supervisait les travaux.

Arianne chanterait:

Je me souviens de l'époque des grands travaux
Surtout de l'érection du laboratoire;

De toutes les machines électroniques
 Et des écrans géants, qui sont la mémoire
 De ma chère ville.
 Si je dois parcourir toute la galaxie
 Afin d'avoir accès à la connaissance
 Des univers parallèles, et bien j'irai!
 Je découvrirai les moyens de protéger
 Le Roi, mon Père, et toute notre cité.

Arianne, malgré tout l'acharnement qu'elle mettrait à effectuer sa recherche, n'arriverait pas à percer le mystère de cette fumée noire dans le ciel de la Ville.

Elle sortirait sur le grand balcon de son laboratoire et regarderait le coucher de soleil sur LUMINIS la fabuleuse. On entendrait toujours la musique de la fête: ce serait une valse très lente et comme inachevée, dont l'écho se répercuterait par toute la Ville. La Princesse descendrait l'escalier qui mène à la grande cour, avancerait vers la fête et se mêlerait à la foule en liesse. Elle porterait encore son blanc manteau de cérémonie et sa couronne de diamants, symbole de son rang. Les habitants de la Ville seraient heureux de la voir et l'inviteraient à danser avec eux. Ariane se laisserait guider dans une ronde folle et chanterait avec les autres. Tournant sur elle-même, la jeune fille examinerait le ciel attentivement afin de capter le moindre signe de changement dans les airs. Mais elle ne verrait plus rien.

On verrait la Princesse danser avec le peuple de Luminis et la musique tantôt en sourdine serait à présent plus forte et plus rythmée. Puis, lentement et comme à regret, Arianne reviendrait vers son balcon et monterait les marches en fredonnant l'air de la danse.

SCÈNE IV

La grande salle du palais royal serait transformée en une immense salle à manger. C'est pour le festin qu'Archéos offre à ses loyaux sujets, comme c'est la tradition sur Luminis à la veille de l'Assemblée des Sages. Toutes les lumières du palais brilleraient. Les invités d'Archéos seraient tous en habit de gala: ce serait la grande fête pour tous. On entendrait, de loin en loin, les tonnerres des feux qui se poursuivraient encore, et la musique de la danse.

Les nobles invités du Roi chanteraient:

Bon Roi Archéos, ta grandeur est assurée
Nous formons ta famille et tes loyaux sujets
Nous serons toujours auprès de toi, Archéos,
Pour te conseiller, te divertir et t'aider
Dans toutes tes entreprises et tes projets.

Ayant ainsi chanté, les invités lèveraient leur verre à la santé du Roi. Le Roi est joyeux. Son peuple est bon et ses serviteurs fidèles. Puis, les uns après les autres, les invités quitteraient leur siège et se placeraient au centre de la salle pour danser. Ce serait une farandole joyeuse. Les musiciens de Luminis s'approcheraient et commenceraient à jouer. La danse des sujets d'Archéos serait pareille au vent qui se lève et couche les herbes hautes dans les prairies. La danse lente, tranquille et calme, raconte, en sept tableaux, l'histoire de Luminis, la cité fabuleuse et lumineuse. Les danseurs seraient agiles malgré leur lourd costume. Leurs pieds légers exécuteraient les pas savants avec souplesse. La danse durerait longtemps. Le vieux Roi Archéos et sa fille, la Princesse Ariane, Gardienne de la culture et de la mémoire de Luminis, regarderaient danser leurs sujets avec joie et bonheur. Ce serait le moment de détente de la fête; le temps où les Sujets s'abandonneraient à la danse rituelle de la Cité heureuse. Puis, les invités un à un se retireraient. Archéos et Ariane resteraient seuls dans la salle.

CHAPITRE 3

La projection

JOUR 4

Édouard avait préparé la salle de projection depuis longtemps quand les autres arrivèrent. Il s'était levé très tôt. La douche tiède l'avait rafraîchi. À l'extérieur la chaleur était suffocante, malgré les nuages. La cuisine laboratoire de son duplex ultra-moderne brillait d'acier inoxydable. La table en marbre blanc trônait au centre de la pièce. Il avait traîné avec son café, longtemps. L'appareil d'air climatisé ronronnait doucement, et sa robe de chambre en soie moirée était fraîche sur sa peau. Il souriait. Il était content de lui. Son travail était bien fait, et presque terminé. Bientôt il pourrait prendre des vacances et partir en voyage, comme sur les images des brochures qu'il avait demandées aux agences et qu'il feuilletait tranquillement, de temps en temps. Cela lui donnait le goût de terminer au plus tôt.

Il se rendit à l'atelier en écoutant Mozart sur les cassettes de sa voiture. Il dut utiliser ses clés personnelles pour ouvrir l'atelier encore verrouillé. Il s'installa dans la salle de projection dont il ferma les portes. Il avait préparé les séquences de projection, placé les bobines et les cassettes vidéo dans l'ordre de leur passage à l'écran. Il voulait impressionner les autres: aussi avait-il prévu que leur entrée dans la salle coïnciderait avec le début du spectacle quand Archéos s'adresse au peuple de la Ville. Avec la complicité d'Étienne, il avait organisé les carrousels et les films. Il était nerveux comme un enfant qui joue, devant ses parents, son premier air de piano. De plus, il avait emprunté les enregistrements de Tristan et les avait synchronisés, de façon manuelle, avec les films. C'était un jeu: il jouait à fabriquer le spectacle qu'ils avaient tous imaginé. Il ferma les lumières et les attendit, en fumant ses Gitanes, dans le noir.

Tristan aussi s'était éveillé tôt. La rumeur de la ville parvenait jusque dans son lit, déjà. Il resta un moment étendu, à rêvasser. Il pensait à Sibylle qu'il avait quittée fatiguée et déprimée, la veille. La musique d'Arianne flottait déjà dans sa tête. Il se leva et prit son baladeur. Il entendait cet air partout, tout le temps, comme une obsession. Ses parents dormaient encore. Il essaya de ne pas faire de bruit. « Si j'ai assez de succès avec ce spectacle et d'autres contrats, je déménagerai. Je louerai un immense loft bien à moi. » songea-t-il. Les rêves de la nuit n'étaient pas encore dissipés. Il avait chaud, à cause du temps lourd. En arrivant, la veille, il s'était mis à écrire une musique complètement farfelue, par séquence de trois temps. C'était un

refrain qui, à première vue, ressemblait à ceux qu'on entend partout, mais qui avait quelque chose de différent, comme une absence, comme un manque. Cette musique lui était venue toute seule; elle s'était imposée à lui. Il décida de prendre son petit déjeuner en chemin et partit vers l'atelier à pied, malgré sa hâte.

En passant devant un marchand de musique, il s'arrêta et demanda le prix d'un disque compact de Mozart. C'était trop cher pour lui. « Quand je serai célèbre, rêva-t-il, je pourrai m'acheter tous les disques du monde. » Il marcha lentement; comme pour un enterrement. Il aimait regarder la ville quand elle s'apprête à vivre sa journée. Le café qu'il prit au coin de la rue était fort, chaud et sucré. Cela le surprit: il aimait le café au lait sans sucre. Il le but quand même, sans amertume.

L'atelier était dans le noir quand il arriva. Pourtant, comme la porte n'était plus verrouillée, il présuma qu'il y avait quelqu'un. Il fit le tour des pièces et ne rencontra personne; seulement les mannequins fantômes de l'atelier de couture et les grandes feuilles à dessins d'Artémis. Il appela. Personne ne lui répondit. Il ouvrit toutes les lumières et s'aperçut que les fiches de Thérèse étaient toutes en désordre sur son bureau. « Qu'est ce que c'est que ça? » se demanda-t-il. Thérèse n'aurait jamais laissé ses fiches dans cet état. » Il n'osa pas y toucher. Il s'en alla bien vite vers son studio, inquiet. Il avait peur d'être soupçonné d'avoir renversé la boîte de fiches. Les fenêtres du plateau de danse étaient encore ouvertes. « Quelqu'un se sera introduit dans l'atelier, par là. » pensa-t-il. Mais comme ils étaient au deuxième étage, cette probabilité était bien mince. Il inspecta le coin, par prudence; mais ne vit rien de suspect. « Un coup de vent, peut-être, » pensa-t-il pour se rassurer. Il entra dans son studio et se mit au piano pour jouer cette mélodie écrite la veille, pour faire quelque chose, pour attendre l'heure.

Sibylle n'avait pas besoin de regarder l'heure pour savoir que c'était le temps de se lever. Ses filles étaient entrées en coup de vent dans sa chambre et avaient sauté sur son lit. « Laissez-moi dormir, » supplia-t-elle, les yeux encore fermés et la voix éraillée. Mais il n'y avait rien à faire; elle dut capituler devant ces furies et se lever. Elle s'étira longuement en frictionnant ses muscles. Pour elle la journée serait longue et difficile; elle voulait faire une répétition après la présentation des films. Elle prit un bain, malgré la chaleur, pour délier ses membres, puis elle releva ses cheveux châains en chignon. Au déjeuner, elle chanta avec les enfants et leur promit de rentrer tôt. Elle les laissa avec Sabrina qui se levait. « Bonne journée, » leur lança-t-elle, déjà dehors.

Sibylle monta dans sa voiture et démarra en faisant de grands signes de la main à l'intention des enfants. « Je suis tendue, pensait-elle, ça n'est pas normal. J'ai déjà fait des spectacles plus difficiles que celui-là, je n'ai pas de raisons de m'en faire autant. » Pourtant, elle n'était pas à l'aise, comme quelqu'un qui saurait un secret qui ne peut être dévoilé. La circulation, dense, la ralentissait. Elle devenait impatiente. « Patience, Sibylle, se dit-elle, tout cela sera bientôt fini. Tu retourneras à tes enfants et à ton jardin. »

Dans l'atelier, elle entendit tout de suite la musique de Tristan. Comme sa porte était fermée, elle n'osa pas le déranger et prépara du café pour tout le monde. Les comédiens et les danseurs arrivaient, en grappes.

Isidore ronflait encore quand le réveil avait sonné. Puis le téléphone. C'était Armand, son agent, qui l'informait d'une audition pour un téléfilm. Un rôle de clochard restait à distribuer. « Je suis un Roi, actuellement, je ne serai pas un clochard demain, » avait-il répondu, fier de sa repartie. « Mais, insistait Armand, le clochard est pris en charge par un type riche et il devient riche lui-même. C'est un rôle intéressant, je te jure. Écoute, je t'envoie le scénario, tu verras. » « Bon, envoie-le, ton texte » avait-il finalement répliqué. Après avoir raccroché, il passa sous la douche le temps qui lui restait. « Je serai en retard, si je ne me grouille pas. » pensa-t-il.

Il courut un peu, pas trop tout de même, car il ne voulait pas être essoufflé. Il était content. Il verrait enfin les résultats concrets du travail qu'ils faisaient tous depuis des mois et, en plus, son agent se souvenait de lui. « Le travail attire le travail » pensa-t-il. Avant LUMINIS il aurait fait des bassesses pour être clochard dans une série. Maintenant, il le prenait de haut et se permettait de rabrouer Armand.

À l'atelier, il se précipita sur le café que Sibylle venait de faire. « Merci beaucoup » lui dit-il, en lui offrant son plus beau sourire. « Tu as l'air en forme, toi, ce matin. » lui dit-elle. « J'espère que ça va durer; tu as encore du boulot, mon vieux. » Ils attendirent, ensuite, devant la porte de la salle de projection.

Thérèse avait demandé à Maurice de l'emmener au travail, dans son auto, ce matin-là. Cela lui évitait de prendre l'autobus et lui faisait économiser du temps. Elle

ne voulait pas être en retard. Les enfants avaient été particulièrement bruyants et elle avait déjà mal à la tête. Maurice l'avait donc déposée, rue Auteuil, devant la porte de l'atelier. Les autres étaient déjà là. Il faisait chaud et humide.

Elle se dirigea vers son bureau, pour y prendre son cahier. Elle vit tout de suite la boîte renversée, les fiches éparpillées. Elle lança un petit cri, à peine perceptible, un cri de souris, un cri de douleur étouffée. Puis elle hurla. Plusieurs accoururent. Ils comprirent très vite le drame. Elle entendit, comme dans un brouillard, quelqu'un s'offrir pour l'aider à tout replacer. « Non, non, ne touche à rien, hurla-t-elle, je le ferai moi-même. » Thérèse était désespérée. « Qui a bien pu toucher à cette boîte? Une personne qui voulait me jouer un mauvais tour? » Mais elle savait que n'importe qui pouvait avoir fait ça. Comme son bureau était dans le couloir, tout le monde devait, à un moment ou à un autre, passer par là. Alors, il était facile de renverser la boîte. « J'espère qu'il n'en manque pas, au moins. » se dit-elle. La rumeur s'était répandue dans l'atelier et elle entendait les autres qui discutaient de l'incident. Bravement, malgré son angoisse, elle laissa tout en désordre et alla rejoindre les autres, à la porte de la salle de projection.

Raphaël s'était levé de mauvaise humeur. Il faisait lourd et il n'avait pas bien dormi. Il passa la main dans ses cheveux, comme pour se débarrasser la tête des pensées tristes. Son appartement lui sembla trop petit, les couleurs criardes et les meubles laids. Il sortit bien vite dans la rue, son appareil photo en bandoulière. Il prit quelques clichés qui lui parurent intéressants, mais sans plus, le ciel gris jetait une mauvaise lumière sur les gens et les choses. La ville lui paraissait maussade, moche et banale.

Une agitation particulière régnait dans l'atelier quand il entra. Tout le monde était rassemblé en petits groupes serrés et discutait. Il chercha Artémis et ne la vit pas. Il demanda à Sibylle. « Je ne l'ai pas vue, » lui dit-elle. Il alla vérifier ses toiles. Le temps de séchage serait plus long, avec cette humidité. « Il faudrait peut-être songer à installer des ventilateurs, pensa-t-il. Je vais attendre jusqu'à demain. Pas plus. » Puis il se prit un café et rejoignit les autres, coincés devant la porte d'Édouard.

Artémis était debout depuis longtemps. La pluie n'avait pas débarrassé le temps de sa lourdeur. L'humidité, même si tôt dans la journée, était perceptible. Elle avait lu les journaux et n'avait trouvé aucun article ni entrefilet sur LUMINIS. « Et si les journalistes ne venaient pas? » songea-t-elle. Personne n'avait pensé à cette éventualité. L'inquiétude la gagna, à nouveau. La veille, elle avait rappelé Diane pour savoir si la carte mystérieuse, trouvée dans l'atelier, avait révélé ses secrets. Diane avait été brève sinon sèche: non, oui, elle ne savait pas. Artémis enrageait. Elle n'avait rien su. Elle ne pouvait même plus travailler sur la carte, puisqu'elle l'avait donnée à Diane. Elle s'était dit qu'elle pourrait aussi bien demander à Raphaël de lui rendre la copie qu'elle lui avait envoyée. Elle s'était couchée énervée et levée de même. Elle avait bu café sur café avant de se rendre à l'atelier. Finalement elle avait marché jusque-là, se disant que la marche la calmerait. Mais elle était arrivée en colère, parce que ses pieds étaient douloureux d'être coincés dans des chaussures trop étroites, parce qu'elle avait chaud et qu'elle était moite. Elle avait retrouvé les autres, apparemment aussi nerveux qu'elle, à la porte des appartements d'Édouard. Ce dernier les faisait patienter. Une sorte de mise en scène, encore. Puis, quand la porte s'était ouverte, elle s'était avancée mais n'avait rien vu, dans le noir. Elle avait marché à tâtons, ne connaissant pas bien les lieux. La salle était plus fraîche qu'elle ne l'aurait cru. Elle respira profondément. « On dirait un sous-marin » pensa-t-elle. Elle sentait la présence des autres, bien qu'anormalement silencieux. Elle se revit, enfant, entrer dans les églises, avec ses parents, pour les offices religieux. Puis ses yeux s'étaient habitués à l'ombre; elle distinguait les chaises et les tables dans la salle. Elle trouva une place et s'assit, encore mal à l'aise.

Les artistes étaient tous fébriles. Leur travail de toute une année se résumait ici, dans cette salle obscure, où Édouard, tel un officiant de messes noires, leur montrerait leur destin sur ses écrans transparents. Ils étaient tous là; les yeux brillants, fiévreux même à force de concentration, à force de patience, à force de tout. Leur travail avait été toute leur vie, ils n'avaient presque plus d'amis en dehors de l'atelier; ils attendaient la gloire comme d'autres le bus. Quand elle passerait, ils étaient bien décidés à tous y monter, même s'il fallait pousser un peu. Il n'y avait pas de bruit, malgré le nombre; chacun réfléchissait à ce qu'il allait voir.

Ils s'étaient tous trouvé une place, dans le noir. Tristan avait pris la main de Sibylle, en lui demandant dans l'oreille, comme un enfant: « Veux-tu du pop-corn? »

Elle avait souri en disant: « Tu n'es pas sérieux! » . Ils s'installèrent côte à côte. « J'ai hâte de voir ça. » avait-il dit.

On entendait la voix amplifiée d'Édouard. « Mesdames et messieurs, bonjour. annonça-t-il. Je veux vous présenter, ce matin, la plus grande réalisation du siècle. Il s'agit de LUMINIS, la Ville-lumière du futur dont nous sommes tous les créateurs. » Pendant qu'il parlait, Thérèse revoyait sa boîte renversée, vidée. Elle était triste, elle se disait que quelqu'un lui en voulait. Elle regarda les autres. Chacun avait l'air préoccupé. Elle avait envie de laisser la projection et d'aller reclasser ses fiches, mais ne le fit pas.

« Cette grande cité, continuait Édouard, est née il y a peu de temps, à partir des idées et de l'imagination de tous. Vous verrez sur l'écran, les films, les vidéos et les montages photos qu'on a réalisés pour permettre à LUMINIS de vivre. Souriez, mesdames et messieurs, le spectacle va commencer. » Des applaudissements retentirent dans la salle pour ponctuer cette dernière phrase.

L'écran, face à eux, devint transparent, lumineux puis d'un bleu profond, soutenu. Les premières images apparurent. C'était LUMINIS, la cité parfaite, celle de leurs rêves, lumineuse et blanche. Les édifices brillants, les jardins dorés, le ciel sans nuages, tout était là. Puis, au-dessus d'eux, un deuxième écran s'alluma. Le ciel de LUMINIS se prolongeait sur leurs têtes. Puis, ils virent les habitants, dans leurs machines volantes, s'élancer dans l'air pur. La musique arriva, par derrière, douce et tendre comme un printemps. Tristan fut étonné de l'entendre, mais il ne dit rien. Il était sous le charme. Lentement, comme si l'espace était immense, les images se déplaçaient et envahissaient toute la salle. LUMINIS était partout, tout autour d'eux. Les rayons rouges et bleus les envahissaient, bien calés qu'ils étaient dans leurs sièges. Le palais d'Archéos apparut enfin, brillant, lumineux et opaque à la fois. Raphaël eut du mal à reconnaître ses toiles: les murs et les tableaux peints lui apparaissaient plus flous. Il sourit. Sur l'écran d'en face, ils virent le vieil Archéos qui tournait en rond dans la grande salle de son palais. Isidore poussa un petit cri d'étonnement. Il ne s'attendait pas à se voir sur les images. Il eut envie de proclamer: « Peuple de LUMINIS, ce jour est bienheureux... » mais il se retint.

La musique maintenant devenait plus dramatique. Le Roi s'avavançait vers eux. D'instinct, ceux des premières rangées reculèrent. La Princesse Ariane apparut sur l'écran, mince et blanche; une couronne brillante posée sur ses cheveux courts. Puis ce fut un déroulement ininterrompu d'images de fête: les feux d'artifice éclataient de

partout. Le tonnerre devenait assourdissant, les couleurs les plus brillantes perçaient les écrans, les éblouissant. Le peuple, dont la rumeur assourdie leur parvenait à peine, chantait et festoyait. La Ville lumière éclatait. Autour d'eux c'était la fête, le mirage de la Ville animée.

Ils virent les grands travaux des Luminois: la construction du dôme aux oiseaux, les miroirs géants des écrans de protection, les jardins verdoyants, grimpant le long des parois de verre. Ils étaient tous étourdis, éblouis, ravis. Édouard exultait. Debout derrière la salle, il fumait nerveusement en faisant de grands signes à Étienne.

Longtemps après que les dernières images eurent disparu, les spectateurs, hébétés, restèrent figés sur leurs sièges. Abasourdis, sidérés, stupides, hagards. Puis un grand WOW! retentit. C'était Tristan, le jeune, qui se levait et applaudissait. Tous les autres l'imitèrent. La salle était enflammée! Chacun se tournait pour chercher Édouard, qui s'avança. « Bravo!, bravo! » criaient-ils tous. Édouard souriait. Il était heureux.

La projection était terminée, mais ils restaient tous là, à passer leurs commentaires, à se féliciter, à bavarder. Tristan voulait savoir comment Édouard avait eu sa musique, Isidore commentait le passage du Roi, Artémis était fière des costumes et de l'animation des films. Ils avaient tous quelque chose à dire; ils renaissaient. Sibylle n'avait plus mal au dos. Même Thérèse avait oublié ses fiches à reclasser.

Puis, lentement, le calme revint. Sibylle prit la parole et leur demanda de s'asseoir.

– Nous avons tous des félicitations à nous faire et à Édouard en particulier, dit-elle en lui souriant. J'aimerais quand même qu'on parle un peu de la conférence de presse qui aura lieu dans trois jours.

Un murmure de désapprobation accueillit ses paroles. Sibylle continua:

– Hier, quelques uns d'entre nous en avons discuté. Il nous apparaissait logique de présenter à la presse la scène qui est la plus prête, c'est-à-dire, la scène deux, celle où Ariane consulte les Sages du Royaume. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

– C’est une bonne idée, dit Tristan, cela nous permettra de montrer quelque chose dont nous sommes sûrs.

Artémis, qui n’avait rien dit, se leva:

– Effectivement, c’est une bonne idée: les costumes des Sages sont prêts, et cela fera un bel effet, tout le monde ensemble. Est-ce que les Maîtres sont au courant? Sont-ils d’accord? Il faudrait savoir.

Tout le monde parla en même temps. Raphaël ne voulait pas que les journalistes voient tout à la fois:

– Si on leur montre toute la scène, ils risquent de ne pas revenir à la première. Ce serait catastrophique. En tout cas, il ne faudrait pas qu’ils voient tous les films qu’on vient de projeter.

– Je suis d’accord, renchérit Édouard, les films doivent être gardés pour les représentations.

Thérèse se proposa pour parler aux Maîtres.

– Je leur prouverai que c’est la meilleure solution. Ils accepteront.

Finalement, la décision fut prise, dans l’euphorie de la découverte des films. Les artistes étaient heureux. Le travail d’Édouard leur avait rendu la foi. Ils étaient désormais capables d’affronter n’importe quoi, n’importe qui, même les critiques les plus sévères.

Ils laissèrent tous l’atelier pour le restaurant d’en face. Thérèse décida d’attendre pour ranger ses fiches; Sibylle annula la répétition; Raphaël oublia ses toiles et Tristan sa musique. Isidore ne marchait plus, il flottait. Artémis n’avait plus de malaises ni de craintes. Quant à Édouard, il jubilait. Il entraîna Mélissa dans une danse folle, en riant. Ils finirent la journée ensemble, heureux, décontractés, souriants. Ils burent du vin qui les rendit encore plus euphoriques et il se quittèrent en s’embrassant.

LUMINIS III

SCÈNE V

Dans le laboratoire d'Arianne. Elle aurait remis ses habits de tous les jours, mais elle aurait gardé sa couronne de diamants qui la désigne comme Princesse de Luminis et gardienne des secrets de la Ville. Elle interrogerait encore ses ordinateurs. Elle serait revenue dans cette pièce pour être calme et pour dissiper ses craintes. Devant ses claviers compliqués elle travaillerait. On entendrait la musique d'Arianne.

Abélard, l'Ancien, le Conseiller le plus âgé et le plus sage de la cour d'Archéos, entrerait et s'inclinerait.

Il chanterait:

Vous avez demandé à votre serviteur
De venir en ce lieu. J'obéis, je suis là.
Ordonnez, ma Princesse, et vous serez servie.

Arianne, plus pâle encore qu'avant, chanterait:

J'ai besoin d'un conseil, ô sage Abélard
Car les machines, les ordinateurs sont muets.
Le mauvais présage, dont je suis le seul témoin
Hante mes jours et mes nuits. Réponds-moi vite
Et rassure ta Souveraine. Que faire avec ce drame?

Le vieux conseiller serait embêté. Il ne saurait que répondre.

Laissez parler votre cœur, ô ma Souveraine,
Écoutez les élans de votre jeunesse
Et vous saurez bientôt quel est ce mystère.

La princesse le remercierait et le vieux conseiller la quitterait. Restée seule, Arianne chanterait le conseil d'Abélard: « Laisser parler mon cœur, écouter les élans de ma jeunesse » La fille d'Archéos se dirigerait vers une machine à laquelle elle n'aurait pas encore touché. Elle tirerait de la machine quatre longs fils, comme des cordons. Elle en brancherait deux sur chacune de ses tempes, un autre sur son poignet gauche et le dernier sur son cœur. Ce serait comme un stéthoscope géant qui reproduirait les battements de son cœur et les pensées de son cerveau.

La lumière, dans le laboratoire, deviendrait plus faible, tamisée. La musique, peu à peu, s'accorderait au rythme cardiaque d'Arianne. L'air de la Princesse deviendrait la mélodie du cœur. Puis, lentement, l'écran bleu au-dessus des têtes des spectateurs changerait de couleur. Il serait blanc, puis rose et enfin écarlate. Les images représenteraient les souvenirs de la Princesse: la brune enfant insouciante et rieuse qui aurait couru dans les forêts et les jardins de Luminis. Puis, la jeune femme studieuse qui aurait été initiée, par une grande prêtresse, à l'art difficile et légendaire du maniement des ordinateurs.

Les battements du cœur d'Arianne continueraient à reproduire ses pensées. On verrait les images du Roi Archéos, le père de la Princesse, qui embrasserait sa fille et la conduirait à travers la volière. On verrait comment la jeune femme avait appris à piloter les aéronefs pour voyager dans le temps, à l'aide des puissants ordinateurs. Sur les écrans défileraient les actions plus récentes: la princesse lèverait les yeux et verrait la fumée noire au-dessus de la tête du Roi. Arianne chanterait devant les Conseillers pour leur demander leur avis éclairé. La musique, rythmée par le pouls de la Princesse, deviendrait plus rapide: le cœur d'Arianne battrait plus vite.

Les pensées de la jeune femme vogueraient maintenant vers des régions inconnues: elles se précipiteraient dans le futur. Les images seraient plus floues: la Princesse accueillerait un étranger au visage blafard. Elle lui ferait voir Luminis la merveilleuse et lui expliquerait le fonctionnement des machines ordinatrices de son laboratoire. Le bel étranger promènerait partout son regard bleuté, et sourirait. Il remettrait à la princesse des cartes perforées qu'elle devrait insérer dans les cerveaux mécaniques.

Le pouls de la Princesse battrait de plus en plus vite. Le chant de son cœur se répercuterait de plus en plus fort dans la salle. Les images des écrans se bousculeraient et se perdraient dans le flou du temps. Puis Arianne, gardienne de la mémoire de Luminis et grande prêtresse de la culture et de la science, s'évanouirait. On n'entendrait qu'un simple sifflement, comme un courant d'air. La musique se tairait. Seul resterait, amplifié, le son en deux temps du cœur de la jeune Princesse.

CHAPITRE 4

« City Light »

JOUR 5

La séance de projection les avait ragaillardis, apaisés. Même s'il y avait encore du travail à faire, et ils le savaient, l'œil de l'ouragan était passé. Inexplicablement, ils se sentaient, en même temps, un peu tristes: une page de leur vie était lue. Ils avaient été éblouis par les montages d'Édouard, par la musique de Tristan, par la magie de LUMINIS. Tout les avait étonnés: le palais d'Archéos, les feux d'artifice, les grands travaux de construction de la Ville-lumière. Ce matin-là ils étaient tous à l'heure à l'atelier et parlaient encore de la veille. Ils se rappelaient un détail, un vêtement, une couleur, la lumière. L'ensemble était surprenant et ils ne cessaient de s'émerveiller.

Artémis rassembla, dans l'atelier de couture, les couturières, les ouvriers, les accessoiristes et les techniciens pour les féliciter du travail accompli et leur demander un dernier effort.

– Le jour n'est plus loin où nous devons affronter le verdict du public. Mais d'abord il faut faire face aux journalistes, c'est une étape nécessaire; c'est pourquoi je compte sur vous pour continuer à bien travailler.

Quand ils lui eurent tous promis leur soutien, elle se réinstalla devant sa table pour les quelques détails avant la remise des derniers costumes du Roi et des grands prêtres de LUMINIS.

Raphaël regardait Artémis. Il était heureux de la voir de si belle humeur. Elle ne semblait plus ressentir ses terribles appréhensions et elle souriait à nouveau. Il était content. Quant à lui, ses tableaux séchaient bien: l'humidité ne causait pas trop de dégât. Le temps était moins lourd bien qu'encore nuageux. Il reprit ses pinceaux dans leur bocal, se gratta la tête: il réfléchissait. Les films d'Édouard l'avaient impressionné, bien qu'il se refusât à l'admettre. Il avait aimé la beauté floue du palais du Roi comme une impression de rêve; ainsi que la légèreté des mélodies de Tristan. L'air d'Arianne surtout lui semblait réussi. La veille il avait félicité ses collègues pour leur travail. Il était sincèrement heureux. « Finalement, se dit-il, ce projet va bien finir; nous serons prêts pour les journalistes. »

Thérèse était arrivée de bonne heure: elle voulait avoir le temps de reclasser ses fiches et bien vérifier qu'il n'en manquait pas. Elle était assise à son bureau, déjà,

quand Artémis passa, sa blouse blanche sur le bras; en provenance des ateliers de couture. « Bonjour Thérèse, comment ça va? » lui avait-elle demandé. « Mieux, merci. Je vais tout replacer, c'est tout. » Le succès remporté la veille auprès de ses collègues lui prouvait bien qu'elle avait eu raison de tenir à son système de fiches: quand tous les appareils étaient bien synchronisés, c'était plus facile. Elle convenait bien volontiers qu'Étienne et Charlie avaient fait du bon travail. Édouard aussi l'avait impressionnée et elle s'était empressée de le lui dire. Cette projection l'avait remise en forme, malgré le désagrément du classement à reprendre.

Isidore ne tarissait pas d'éloges à propos des films. Il était entré dans l'atelier en chantant, les bras chargés de fleurs multicolores à déposer dans un vase, bien en vue, pour que tout le monde en profitât. Il avait écrit une carte à l'intention de ses amis et l'avait épinglée sur le tableau. Son angoisse était calmée, pour un temps. Il arriva sur le plateau de danse et commença ses étirements. Mais le Roi Archéos, ce vieux fantôme bien connu, le hantait toujours. Il s'aperçut que tous les coins du vaste atelier étaient occupés; il ne restait plus d'espace. Le lendemain ils devraient déménager pour répéter dans le théâtre. Un nouvel espace à apprivoiser. Il sentit son cœur se serrer. « Ne pense pas à ça, Isidore, se dit-il, concentre-toi sur tes exercices. » Il prit de longues inspirations, lentement.

Sibylle entra dans le studio en même temps que se terminaient les exercices d'Isidore.

– Bonjour, Isidore, c'est toi qui as apporté ces fleurs magnifiques? C'est très gentil de ta part.

– Bonjour, Sibylle. Comment vas-tu? C'est bien demain qu'on s'en va répéter au théâtre, n'est-ce-pas?

– Oui, demain. Les acteurs, les figurants et les danseurs: tout le monde se transportera là-bas. J'y suis passée, ce matin, justement. Les travaux d'aménagement ne sont pas tous terminés, mais on pourra répéter dans les espaces réels. Ça nous donnera une idée plus juste des déplacements et des effets. On commençait à être à l'étroit, ici. Dès qu'elle aura terminé ses derniers croquis, Artémis s'y rendra, dès aujourd'hui, je pense.

Isidore se dirigea vers la sortie.

– Tu peux rester ici, si tu veux, je vais travailler avec Thérèse et lui donner les dernières chorégraphies. Je n’aurai pas besoin du studio avant une heure.

Elle partit en emportant un grand cartable noir. Isidore resta seul et se demanda comment serait sa journée du lendemain. Puis Mélissa arriva et ils répétèrent ensemble leurs chansons.

Tristan s’était précipité chez Édouard dès son arrivée à l’atelier. Il voulait entendre sa musique et revoir les films. Il avait hurlé: « Édouard! es-tu là? HOU! HOU! » C’était Charlie qui avait répondu: « Qui crie ainsi? » « Ah! bonjour, Charlie. Édouard est-il arrivé? Non? Ça ne fait rien, on peut commencer sans lui. » Il parlait sans arrêt, excité.

– Commencer quoi? demandait Charlie.

– Écoute, il faut synchroniser les films et la musique. Hier c’était bien beau, mais il faut tout rentrer dans les ordinateurs. Je vais t’aider.

– Non, non, non. Toi, écoute. TU composes ta musique et JE la programme sur les ordinateurs. Si tu veux aider, cesse de parler tout le temps.

Quand Édouard arriva, ils étaient encore dans la porte, à discuter. Le petit homme blond entra, précédé par l’odeur particulière du tabac.

– Que se passe-t-il, ici? demanda-t-il.

– Écoute, commença Tristan, il faut programmer la musique sur les carrousels et les films; je vais vous aider. Et puis, on reprendra tout et...

Édouard ne le laissa pas finir.

– Tristan, si tu veux nous aider, ne parle pas tout le temps.

– C’est ce que je lui dis depuis tout à l’heure, s’empressa de dire Charlie.

– Bon, du calme, reprit Édouard. D’abord, on va aller chercher du café, ensuite on va s’asseoir et le déguster. Après, seulement, on parlera du travail.

Les trois hommes sortirent l'un derrière l'autre, vers le café.

« Curieuse procession », pensa Sibylle qui les croisa.

Finalement, ils se mirent d'accord sur les séquences de travail et, ensemble, puis avec Étienne, qui avait ressorti son carnet tordu, ils reprirent tout le déroulement des films et toutes les bandes son. À la fin de la journée, une grande partie du travail était faite.

Ils quittèrent l'atelier ensemble, serrés les uns contre les autres. Le soleil était couché depuis longtemps. Ils avaient abattu un travail énorme, comme une corvée. Édouard avait mal aux yeux et Sibylle au genou. Raphaël frottait ses mains rugueuses puis les passait dans ses cheveux. Artémis était revenue depuis peu du théâtre et toussait, à cause de la poussière. Thérèse avait recompté cent fois ses fiches et avait verrouillé le fichier dans son tiroir de bureau. Seul Tristan paraissait encore en forme, et sifflotait un air connu. Isidore et Mélissa fermaient la marche, comme deux vieux qui auraient perdu leurs illusions.

Ils s'en allèrent tous au bar, près de la gare. Au début de LUMINIS, ils allaient souvent dans cet endroit. C'était un café-bar comme les autres: peut-être un peu moins crasseux. Ce qui les avait séduits, c'était la proximité du bar et de la gare: les clients étaient, en général, des voyageurs qui arrivaient ou qui attendaient un train. Ils avaient vu des scènes pathétiques, dans ce café: les adieux déchirants d'amoureux en larmes; les au revoirs des mères à leurs enfants qu'elles quittaient; ou les nouveaux mariés s'embarquant pour leur premier voyage. Raphaël prenait parfois des photos, à l'insu des sujets.

Ils avaient fait de ce café leur quartier général, leur chef-lieu, leur centre névralgique. Ils aimaient les grandes tables foncées, presque noires, les chaises de bois qui crissaient sur le parquet verni, les chopes de bière qu'ils buvaient en riant.

Sans trop qu'ils s'en rendent compte, leurs pas les avaient conduits au bar du commencement, au sortir de l'atelier. Ils avaient repris le chemin emprunté tant de fois et répété les gestes d'alors.

Attablés devant leurs verres, ils discutaient, encore, de LUMINIS. Certains d'entre eux, le lendemain, laisseraient l'atelier pour le théâtre, où les répétitions devaient commencer. C'était comme une déchirure, la fin d'un monde et le début d'un autre. Pour Isidore, particulièrement, c'était comme la traversée du miroir, la sortie du cocon.

Artémis leur raconta le théâtre, qu'elle avait vu l'après-midi.

– Les trois plateaux sont en place, leur expliqua-t-elle, ainsi que les plaques tournantes des planchers. Étienne a déjà fait transporter une partie du matériel d'éclairage, le reste arrivera demain, dans les camions de location. Les toiles ne sont pas installées; on attendra en dernier: elles seront accrochées chacune sur une des perches mobiles du plafond; ainsi, elles pourront être remontées sans qu'il soit nécessaire de les rouler. Au changement de décor, elles redescendront lentement et surtout silencieusement, pour meubler le fond de scène. Le mécanisme est déjà là. Sur chacun des plateaux, quelques éléments du décor sont en place. Pour le laboratoire d'Arianne, les ordinateurs sont prêts. Je pense que ça pourra aller.

Elle se tourna vers la scripte:

– Connais-tu le déroulement de la conférence de presse, Thérèse?

– Dans les grandes lignes, oui. Les journalistes seront pilotés d'abord vers l'atelier. Ils pourront faire le tour des costumes, des accessoires, des décors qui seront là. Ils seront ensuite invités à vous poser des questions. Puis, ils iront au théâtre, où ils pourront assister à la répétition. Nous leur montrerons la scène deux: les Maîtres ont accepté notre idée. Ça devrait durer deux heures, tout au plus.

– Deux heures! s'exclama Isidore, je ne tiendrai pas aussi longtemps!

Thérèse essaya de le rassurer:

– Bien sûr que si, tu tiendras. Nous tiendrons tous. Et nous aurons un succès tel que nous ferons le tour du monde avec notre production. Nous jouerons pendant deux ans. LUMINIS sera traduit dans toutes les langues. En anglais, ça s'appellera: « City light » !

Chacun leva son verre au succès de « City light ». Ils riaient, ils étaient nerveux. LUMINIS déciderait de l'avenir de certains d'entre eux.

Quand elle rentra chez elle, Artémis se sentait mieux: l'enthousiasme des autres l'avait contaminée, elle était plus calme. En arrivant, elle reconnut tout de suite, garée devant sa maison, la petite voiture blanche de Diane. « Enfin, se dit-elle, je vais avoir des renseignements sur cette carte! » .

Diane était assise au salon, un verre de Campari à la main. « Bonsoir Diane! » « Bonsoir, Artémis! Je me suis servie de la clé que tu m'as donnée et, comme tu vois, je me suis installée! » « Tu as bien fait, excuse-moi une minute, je vais me changer et je reviens » Artémis passa dans sa chambre. « Comment vont les répétitions? » cria Diane du salon. « Bien, bien, ça avance. Demain, quelques uns iront travailler dans le théâtre. » Quand elle revint au salon, Artémis avait passé une robe d'intérieur, plus fraîche et plus confortable. « Je me sens mieux!, dit-elle à sa compagne. À l'atelier aussi, je me sens mieux: l'enthousiasme du début est un peu revenu. Les gens travaillent mieux. Édouard nous a projeté les films et c'est fabuleux! C'est magnifique! Ça nous a tous encouragés. Et toi, que fais-tu? » « Oh! moi, j'ai une existence plus routinière et monotone, je ne fréquente pas les Villes-lumière! J'ai travaillé sur ta carte et je voulais te montrer les résultats, bien que ça ne soit pas complet. Regarde. » Diane déposa devant son amie la carte blanche trouvée dans l'atelier. Elle lui montrait du doigt les inscriptions. « Ici, tu vois, lui dit-elle, ces signes sont d'anciennes façons de transcrire l'alphabet. En fait ce sont des lettres de l'alphabet: voici le A, le R, le E. On ne les reconnaît pas beaucoup, mais ce sont bien des lettres. »

– Des lettres, répéta Artémis comme pour elle-même. Des lettres anciennes. Et quoi d'autre?

– Et bien, je ne sais pas trop. La carte semble vieille, c'est vrai. Mais, en même temps, le papier n'est pas très vieux.

– Qu'est-ce que ça veut dire? C'est vieux ou pas?

– Calme-toi, Artémis, ce n'est pas une question de vie ou de mort. Ce que je veux dire c'est que le papier dont est faite la carte ne date pas de très longtemps. C'est du papier d'aujourd'hui, si tu veux.

– Comment expliques-tu qu’il ait l’air vieux?

– Je ne sais pas, peut-être l’a-t-on vieilli prématurément, ou bien est-ce du papier recyclé auquel on aura ajouté des fibres de vieux papier qui lui auront donné cette couleur jaunie.

– Que veux-tu dire par « vieilli prématurément » ?

– Tu sais, il existe des procédés pour vieillir le papier, ou le bois. Peut-être ta carte est-elle le résultat d’un tel vieillissement?

– Tu veux dire que quelqu’un voudrait faire croire que cette carte est vieille alors qu’elle ne l’est pas?

Artémis était abasourdie. Elle n’avait jamais imaginé que la carte trouvée dans l’atelier n’était pas ce qu’elle paraissait être. Cette possibilité ne l’avait jamais effleurée, mais maintenant qu’elle y réfléchissait, elle se trouvait idiote de l’avoir ignorée.

– Laisse-moi réfléchir à tout ça, dit-elle à la fin. J’ai besoin de voir clair. On s’en reparlera.

– Oui, bien sûr. Écoute, je repasserai demain en fin de journée, j’attends des réponses à certaines questions que j’ai posées concernant les autres inscriptions de la carte. Je les aurai probablement à ce moment-là. Je te laisse te reposer. Bonsoir, Artémis.

– Bonsoir, Diane. Je te remercie de tout ce que tu fais pour moi, c’est vraiment gentil. Bonne nuit.

Elles se quittèrent sur le pas de la porte. Artémis verrouilla derrière Diane et retourna au salon. Elle réfléchissait aux conséquences de cette découverte: la carte n’était pas vieille.

« Cela veut dire que QUELQU’UN a fabriqué cette carte expressément pour le groupe de l’atelier, pensait-elle. Si c’est le cas, il faut savoir QUI et surtout POURQUOI? Est-ce que ça compromet la réussite de LUMINIS? J’en parlerai à Raphaël, demain; il a peut-être trouvé quelque chose de son côté. »

Elle essayait de se rassurer, mais trop de questions sans réponse se bousculaient dans sa tête. Elle se coucha en réfléchissant au fait que quelqu'un voulait la faire marcher.

CHAPITRE 5

Le théâtre

JOUR 6

L'atelier, ce matin-là, était sens dessus dessous: des ouvriers et des déménageurs se bousculaient dans les escaliers en transportant dans les camions tous les meubles et les accessoires qui étaient prêts. L'atelier ne servirait plus que pour les couturières qui avaient encore des costumes à terminer et pour Édouard qui, jusqu'à la dernière minute, travaillerait au montage des hologrammes.

Sibylle ramassait ses chaussures, ses feuilles de chorégraphies, ses notes. Elle allait répéter sur les plateaux du théâtre, avec Isidore, Mélissa et les autres. C'était une nouvelle étape dans la production. Isidore était particulièrement nerveux: les changements lui donnaient le trac, et le trac l'angoissait. Il regardait le tableau de bord qu'ils avaient constitué depuis qu'ils travaillaient là. Chaque papier lui rappelait un détail, une blague, un fou rire. Certains commençaient même à s'effacer. C'était peut-être un signe qu'il fallait passer à autre chose.

Artémis faisait, avec Thérèse qui lui avait offert son aide, l'inventaire des meubles et accessoires qu'il fallait transporter. Elle supervisait l'emballage et le transport des caisses, car certains objets étaient très fragiles.

– Nous n'aurons jamais fini à temps, dit-elle à Thérèse. Si tu veux rester ici et superviser l'emballage de ce qui reste, j'irai au théâtre pour vérifier l'arrivée et faire placer les choses tout de suite au bon endroit.

– D'accord, répondit Thérèse. Ne t'inquiète pas, tout sera terminé pour demain. De toute façon, les techniciens devront ajuster les éclairages et ça, c'est long! S'il le faut, nous ne préparerons que la scène deux, quitte à reprendre après la conférence de presse. Les journalistes comprendront que tout n'est pas tout à fait prêt, quand même!

– Espérons-le!

C'est dans cette ambiance de déménagement que Raphaël entra.

– Bonjour, Raphaël. As-tu des toiles à faire transporter au théâtre? lui demanda Artémis.

– Non, pas tout de suite. J’attendrai que ça soit plus calme et je superviserai moi-même le transport. Il faut d’abord que j’aille vérifier là-bas comment se fera l’accrochage.

– Bon, j’y vais. Accompagne-moi, si tu veux.

Ils partirent tous les deux, vers le théâtre, laissant à Thérèse le soin de contrôler le matériel.

En route, Artémis expliqua à Raphaël les découvertes que Diane lui avait communiquées, la veille.

– Je me doutais bien de quelque chose comme ça, répondit Raphaël. Cette carte trouvée juste au bon moment, c’était trop louche! Est-ce que Diane a mentionné autre chose à propos des inscriptions?

– Non. À vrai dire, je ne lui ai pas laissé beaucoup de temps pour le faire. J’étais si étonnée de ce qu’elle venait de me dire que je n’ai pas voulu en entendre plus. Elle revient chez moi ce soir, veux-tu te joindre à nous?

– Peut-être, je verrai.

Ils arrivaient au théâtre. Le débarcadère était encombré de caisses de toutes sortes et les techniciens s’affairaient avec de gros rouleaux de fils électriques qu’il fallait démêler et transporter jusque sous la scène. Artémis se rendit directement dans l’arrière-scène où elle s’occupa de placer les décors, les accessoires et les costumes qui étaient arrivés. Raphaël, quant à lui, discuta longtemps avec les techniciens afin de comprendre les mécanismes qui devaient supporter et actionner ses toiles.

Sibylle était déjà là et dirigeait les figurants, perdus dans leur nouvel espace. Chacun essayait de rester calme, mais la tension était grande et presque palpable. Dans ces conditions le risque d’erreurs était multiplié et Sibylle le savait. Elle était donc plus indulgente qu’à l’habitude avec eux. Le théâtre était très bruyant: les ouvriers s’affairaient à transporter les caisses et à les déballer, il fallait enjamber tout le matériel afin de se frayer un passage.

La journée fut longue pour les artistes: les bruits assourdissants les empêchaient de bien se comprendre; souvent, il leur fallait crier. La poussière soulevée par les nombreux déplacements de tout l’équipement rendait l’air irrespirable. Ils toussaient.

Les comédiens durent patienter longtemps, en costume de scène, pendant que les techniciens ajustaient les projecteurs nécessaires à la scène deux. À la fin, Mélissa n'avait plus de voix, elle mimait ses répliques.

Raphaël avait vérifié les passerelles qui supportaient les mécanismes et les leviers où ses toiles devaient s'accrocher: il était satisfait de l'ensemble; il lui faudrait quand même en vérifier l'installation, car il ne voulait pas courir le risque que les toiles ne soient pas bien tendues.

Thérèse arriva en même temps que le dernier camion de transport. Elle entreprit de tracer sur la scène, à l'aide du ruban entoilé qu'elle avait apporté, les signes permettant aux comédiens de trouver leur place et de reconnaître leurs déplacements. Seul le plateau principal était prêt; les deux autres le seraient après la conférence de presse du lendemain. Le principal était que la répétition de la scène deux puisse se tenir. Le reste pouvait attendre. Elle mesura l'espace plusieurs fois, vérifia que tout était en place. Puis Artémis et elle placèrent, au centre du plateau, la longue table du Conseil des Anciens de LUMINIS, les sièges tout autour et les meubles disponibles. Elles s'assirent dans la salle, ensuite, pour juger de l'effet. Il manquait la toile de Raphaël et les films d'Édouard, mais déjà la scène prenait forme.

– Ce sera parfait pour la répétition, dit Artémis à Thérèse. Il ne faut quand même pas tout montrer d'un coup!

– Tu as raison. On recommencera les autres scènes après la répétition de demain. Pour ce soir, je crois que tout le monde en a assez.

Elles renvoyèrent tous les figurants et les comédiens, leur demandèrent de se reposer pour la journée du lendemain. Artémis insista surtout auprès de Mélissa, pour que celle-ci se repose. Isidore, très pâle, les salua et s'en alla. Il était harassé, épuisé, à bout de nerfs.

Les techniciens terminèrent les derniers ajustements et s'en allèrent, eux aussi. Artémis quitta le théâtre très tard, et rentra directement chez elle.

Artémis se laissa couler dans son bain lavande, en soupirant. La journée avait été longue et celle du lendemain serait pire. Elle avait besoin de se reposer. Puis elle songea que Diane devait venir lui dévoiler les mystères de la carte. Elle ferma les yeux.

Elle entendit la sonnette de la porte d'entrée, puis une clé dans la serrure.

– Artémis, es-tu là? demanda Diane depuis le seuil.

– Dans la salle de bain. Je viens. Installe-toi, en attendant; répondit Artémis.

Les deux amies se retrouvèrent avec plaisir. Artémis mangea un sandwich sur le coin de la table.

– J'ai invité Raphaël à se joindre à nous, ce soir. Il viendra peut-être. Cependant, avec la journée que nous avons eue, il se pourrait bien qu'il décide de ne pas venir.

À peine avait-elle terminé, qu'Artémis entendit quelqu'un arriver.

– C'est sûrement lui, dit-elle à Diane.

Raphaël entra, l'air fatigué.

– Bonsoir, leur dit-il. Je suis venu quelques minutes, seulement, je dois rentrer tôt; mais je veux quand même en savoir plus sur cette carte.

– Installe-toi, Raphaël, lui dit Artémis, je suis contente que tu sois venu. Veux-tu quelque chose à boire?

Elle servit des limonades à ses amis et ils discutèrent un instant, de LUMINIS.

La chaleur du jour se calmait un peu: un petit vent rafraîchissant s'était levé, qui rendait l'atmosphère moins étouffante et la maison d'Artémis confortable.

Puis Diane sortit la carte de son sac et la plaça au centre de la table de la cuisine. Elle expliqua de nouveau, pour Raphaël, que certains signes étaient la transcription de l'ancien alphabet. Elle leur montra un A, un E, deux T, deux S, un I, et un R.

– Ça ne ressemble plus beaucoup à notre alphabet moderne, leur-dit-elle, mais c'est quand même des lettres qu'il y a ici. Quant au papier, je suis perplexe. J'ai dit hier, à Artémis, qu'il n'était pas très vieux, malgré son apparence. J'ai fait faire des analyses au Centre de conservation des documents. Les résultats sont difficiles à analyser. D'abord, le papier de la carte n'est ni vieux, ni récent: il n'existe pas.

Si Diane avait voulu provoquer un effet, elle avait réussi! Raphaël s'étouffa dans sa limonade, et Artémis cria comme si elle avait vu un monstre. « QUOI? »

– Du calme, reprit Diane, attendez la suite. Donc, ce genre de papier-là est inconnu des analystes de laboratoire. Par contre, le procédé qui a servi à vieillir la carte est connu. Il s'agit d'exposer le papier à une source de chaleur intense, le feu, par exemple, mais sans le faire brûler tout à fait. Puis, on le nettoie et il garde un contour dentelé, usé, comme vous voyez ici. Sa couleur jaunie, peut avoir été provoquée par une exposition prolongée à un spectre lumineux intense. Ainsi, le papier sera vieilli prématurément. Voilà. C'est simple.

– Tu es en train de nous dire que le papier de cette carte est inconnu, et tu trouves que cela est simple? rétorqua Raphaël, eh bien! que te faut-il pour que ça soit compliqué?

– Ça n'est pas tout: cette partie-ci des inscriptions, répliqua Diane en leur montrant quelques signes de la carte, là où certains artistes avaient reconnu des carrefours, des rues, un plan de ville, et bien, c'est une constellation de l'hémisphère austral: la constellation de la colombe. C'est un groupe de sept étoiles.

– Les étoiles; dit Raphaël, songeur. Ça me fait penser à quelque chose.

– À quoi? demanda Artémis.

– À LUMINIS.

Ils restèrent tous silencieux pendant un bon moment. Chacun réfléchissait aux conséquences de cette découverte. Ils ne comprenaient pas tout, et n'étaient pas prêts à tout admettre: par exemple le fait que le papier était inconnu. Comment cela se pouvait-il? Et quel rapport avec eux?

– Diane, dit Artémis. Qu'as-tu dit tout à l'heure sur les lettres?

– De quoi veux-tu parler?

– Quelles lettres y a-t-il sur la carte?

– Il y a deux T, un R, un I, un E, un A, deux S.

– Est-ce que ce sont les seules lettres qu’il y a?

– Autant que je puisse voir, oui. Pourquoi?

– Quels mots ces lettres peuvent-elles former?

Ils cherchèrent, en combinant les lettres de multiples façons, les mots qui pouvaient ainsi être créés. Il y en avait très peu. Puis Artémis cria: « Je l’ai! » « Quoi? » demandèrent-ils. « C’était trop simple! Comment n’y ai-je pas pensé avant? » répliqua Artémis.

Raphaël et Diane enrageaient.

– Qu’est-ce que c’est? demandèrent-ils.

– Réfléchissez un peu. On a dit que la carte avait été fabriquée pour le groupe de l’atelier, qu’elle avait même pu être vieillie exprès pour ça.

– Et alors?

– Les lettres du vieil alphabet NOUS désignent. Elles forment le mot: ARTISTES.

– Bien sûr!, s’exclama Diane. Je n’y avais pas pensé, mais c’est ça, certainement! C’est vrai que c’était trop simple!

Raphaël souriait: « Bravo, Artémis, tu es géniale! »

Artémis exultait.

– Finalement, c’était facile, dit-elle.

Ils étaient contents et Raphaël, soulagé, se leva pour prendre congé. Artémis l’accompagna à la porte: « Bonne nuit, dit-elle, à demain. » « À demain! » Restées seules, Diane et elle discutèrent encore un moment. Puis, fatiguées, elles se quittèrent. Calmées.

LUMINIS IV

SCÈNE VI

Le laboratoire d'Arianne. Dans l'angle opposé à l'ordinateur du cœur. La jeune Princesse serait couchée sur son lit blanc. Son père, le Roi Archéos, Seigneur de Luminis serait à son chevet, il lui tiendrait la main et fredonnerait l'air d'Arianne. La jeune femme ouvrirait les yeux. Archéos appellerait tous les médecins du Royaume.

Il chanterait:

Enfin! Jolie Princesse, vous revenez à vous!
 Allez, médecins de Luminis, secourez-la!
 Dites-moi, ma fille bien-aimée, qu'avez-vous fait?
 Pourquoi êtes-vous glacée? Mon cœur de père
 A frémi en vous voyant, ici allongée.
 Le vôtre bat si vite, ô joie de ma vie,
 Que lui est-il arrivé? Dites-moi vite.

Arianne reviendrait lentement à elle. Elle regarderait son père et les médecins du Royaume. Elle se lèverait de sa couche, aidée par son Père. Elle chanterait, doucement d'abord, puis plus fort:

Je vais mieux, très cher Père, un étourdissement,
 Qui m'aura chaviré le cœur. Ai-je rêvé?
 J'ai vu un bel Étranger me tenir la main
 Pour me guider dans les jardins de Luminis
 Et admirer les grands travaux de la Cité.

Il m'a appelée par mon nom et m'a souri.
 J'ai entendu battre son cœur à l'unisson.
 C'était comme dans les histoires des temps anciens
 Que je n'ai pas connus, quand vous me racontiez,
 Petite, les princes et les châteaux, pour m'endormir.

Il a laissé sa carte de visite, je crois,
 Il faut la retrouver. Je pourrai donc savoir

Dans quel pays fabuleux est son château
Et pourquoi il est arrivé à Luminis.

Le bon Roi Archéos ne comprendrait pas ce que raconte sa fille. Les médecins se regarderaient en hochant la tête en signe d'impuissance. Peut-être croiraient-ils que la Princesse délire.

Arianne aurait marché dans la pièce en cherchant la carte de l'Étranger. Et puis elle en aurait trouvé plusieurs, éparpillées sur le sol de marbre de son laboratoire. Ces cartes seraient comme des fiches d'ordinateurs, qu'elle ne connaîtrait pas. Ce serait la première fois qu'elle les verrait. Elle demanderait aux médecins de la laisser. Tous les médecins sortiraient. Elle resterait seule avec son Père.

Arianne chanterait:

Ô mon Père bien-aimé, l'Étranger a laissé
Ces cartons blancs perforés pour nous dévoiler
Les mystères et les secrets de son univers.

Examinons bien vite ces merveilles inconnues.

En chantant, elle se serait dirigée vers une grande machine dans laquelle elle aurait inséré une carte. Elle tiendrait les autres dans sa main.

Sur les écrans du laboratoire d'Arianne, Gardienne de la culture et de la science de Luminis, apparaîtraient les images du pays de l'Étranger.

La salle deviendrait plus sombre, la musique d'Arianne flotterait dans l'air comme un parfum subtil et charmeur. Le grand écran s'allumerait en bleu. Puis le bleu deviendrait ocre, puis ambré et enfin doré. Il brillerait de mille feux. Un deuxième écran s'ouvrirait au-dessus des spectateurs: c'est le ciel de l'étoile de l'Étranger qui s'allumerait ainsi, piqué de multiples taches brillantes: des milliers et des milliers de constellations multicolores.

Arianne serait émerveillée; Archéos, quant à lui, se serait assis sur le sol, pour mieux voir. Et puis, sur les écrans, apparaîtrait la demeure de l'Étranger: c'est d'abord comme un lac immense et transparent, une mer en mouvement et pourtant fixe, car on verrait le fond. La ville étrangère serait bâtie à même l'eau; au bord, au fond, autour.

Les milliers de constellations formeraient autant de soleils qui se reflèteraient dans l'eau dorée de la cité. Elle s'appellerait la Ville-qui-vague; comme un immense navire toujours amarré ou toujours parti, selon que l'on habite le bord ou le fond. Les habitants seraient des créatures amphibies, des poissons, des humains ou des sirènes, selon le lieu de leur naissance. Mais tous pourraient nager sous l'eau sans avoir besoin d'air. Ce serait une ville riche et prospère où tous les habitants seraient heureux. L'Étranger serait le Prince de la ville flottante. Il habiterait le château d'eau dont la tour domine le paysage. Sa vaste demeure serait à la fois dans l'eau et hors de l'eau.

Pendant le déroulement des images étrangères, la musique serait devenue autre: nébuleuse, aquatique et aérienne à la fois. Puis les écrans se seraient éteints, comme épuisés de tant de merveilles. Arianne, la Princesse de la Ville lumière, serait éblouie. Son cœur battrait de ravissement. Archéos, serait aussi abasourdi. Il se tiendrait debout dans le laboratoire aux écrans et chanterait la mélodie de la Ville-qui-vague.

Arianne retirerait la carte de la machine et en placerait une autre. Les écrans, à nouveau, s'allumeraient. La ville d'eau réapparaîtrait, dorée sous les étoiles. Puis les images circulaires montreraient les habitants en proie à une grande angoisse. Leur Prince serait triste. La tristesse du Prince accablerait tous les habitants de la Ville: ceux du fond de la mer qui vivent avec les coquillages et les oursins, les baleines blanches et les poissons bleus; ceux qui vivent sur le promontoire qui domine la mer, avec les oiseaux aquatiques, les nuages blancs et les étoiles dorées; ceux qui vivent sur le bord, dans le sable blond, avec les mirages de vent et de brume.

Arianne verrait l'Étranger de son rêve tourner en rond dans son château. Ses beaux yeux bleus seraient tristes et pleins de larmes. Le Prince serait à la recherche d'une Princesse pour l'épouser. Mais dans la Ville-qui-vague, il n'y aurait pas de Princesse. Alors le Prince serait triste; d'une tristesse désolante, venue du fond des âges de la Vie.

Puis, sur l'écran doré des images venues d'ailleurs, Arianne et Archéos verraient le Prince discuter avec un Grand Prêtre de sa cité. Ce dernier lui présenterait des cartes blanches qui seraient la mémoire de la Ville et qu'il devrait offrir à une Princesse. Puis d'autres cartes encore, qui seraient comme un itinéraire dans le ciel. Le Prince s'habillerait d'un long turban écarlate et d'un manteau couleur de nuit et partirait dans la machine du temps et de l'espace à la recherche de la Princesse.

Arianne comprendrait alors que l'Étranger serait venu sur Luminis pour la trouver. Elle aurait le cœur battant et regarderait son Père, émue. Les images de la Ville-qui-vague se seraient éteintes. Arianne n'aurait plus qu'une carte à insérer dans la machine: c'est la carte de visite du Prince. Aucune image ne défilerait sur les écrans lumineux quand Arianne pousserait la carte dans la fente de l'ordinateur. Il n'y aurait qu'une esquisse floue, représentant un groupe de sept étoiles: c'est la constellation de la colombe. La Princesse comprendrait que c'est là qu'habite le Prince; cette constellation abrite la Ville-qui-vague.

Pendant tout ce temps, on entendrait la musique et les chants de la Ville étrangère.

La Princesse chanterait:

Ô mon Père, que de merveilles et que de beautés!
 Il existe des mondes si beaux hors de Luminis?
 La tristesse d'un Prince a donc tant d'importance
 Qu'il lui faille s'exiler pour trouver le bonheur?
 Je ne suis jamais allée si loin dans le temps
 Pour découvrir la Ville-qui-vague, au bord de l'eau.
 Les marins et explorateurs de Luminis
 N'ont jamais parlé d'une véritable Ville liquide
 Qui existerait aux confins du monde connu.

Comment croire qu'une telle splendeur existe vraiment
 Et qu'un beau Prince malheureux et triste me cherche?

Le bon Roi Archéos serait tout retourné. Il chanterait, avec un trémolo dans la voix:

Princesse, ma bien-aimée fille, je reste sans voix.
 Je sais, depuis longtemps, que tu me quitteras
 Qu'un prince venu d'ici ou d'ailleurs viendra
 Et t'emmènera très loin de notre maison.

Ce jour est déjà là. Je pleure de te perdre,
 Mais je sais que ton destin t'attend quelque part,

Si ce n'est sur Luminis, où tu es Princesse,
Ce sera dans la Ville-qui-vague, pour être Reine.

Archéos parlerait à sa fille d'une ville lointaine qui flotte sur les eaux; d'un Prince malheureux à force d'être seul et aussi de la douceur des couchers de soleil sur Luminis.

La lumière, doucement, s'éteindrait, au son de la mélodie de la Ville-qui-vague et de la complainte d'Ariane. Les écrans seraient redevenus bleus et le laboratoire de la Princesse serait dans le noir.

CHAPITRE 6

Les journalistes

JOUR 7

Les journalistes entraient dans l'atelier. Ils se déplaçaient en bande, comme les poissons. Ils avaient tous quelque chose à la main: un carnet, un crayon ou un appareil d'enregistrement. Les caméramen suivaient juste derrière, avec les photographes. La rumeur montait en même temps qu'eux. À l'intérieur, les artistes, impressionnés, ne disaient rien. Ils avaient un peu le sentiment étrange que toute leur vie dépendait de cette journée; que si les journalistes ne faisaient pas un bon papier sur la production, leur carrière s'arrêterait là. Ils étaient nerveux, anxieux, angoissés. C'était comme à l'école, quand l'inspecteur venait les interroger: il fallait à tout prix donner la bonne réponse mais les mots, dans ces cas-là, refusaient toujours de sortir.

Les journalistes marchaient dans l'atelier. Leurs pas résonnaient lourdement sur le parquet. Ils avançaient à tâtons, en zigzag, avec précaution, comme s'ils avaient peur de se perdre. Leurs voix s'étaient faites plus chuchotantes, doucereuses. Les artistes essayaient de lire dans leurs regards les réactions qu'ils avaient. Deux groupes se regardaient: l'un inquiet, l'autre blasé, indifférent, insensible. La guerre des nerfs, à armes inégales.

Les artistes restaient immobiles, figés, pâles: statues de marbre dont les voix étaient mortes, prises dans quelque labyrinthe de leurs gorges ou de leurs cerveaux. L'angoisse avait fixé leurs pieds dans le sol, leurs bras pendaient, inutiles, le long de leurs corps. Ils occupaient l'espace et le défendaient presque, tandis que les critiques notaient des remarques dans leurs cahiers noirs.

Les journalistes arpentaient l'atelier de costumes et touchaient les tissus soyeux des chemises d'Arianne et les manteaux colorés des Sages de LUMINIS. Les masques blancs percés d'yeux sans regard semblaient les narguer sur les tables encombrées d'accessoires. Ils ne disaient rien: la visite d'un atelier de travail n'était pas fréquente dans leur métier, ils ne savaient trop comment se comporter et ne faisaient rien d'autre que marcher, pour ne pas risquer une gaffe.

Les nuages au dehors annonçaient une pluie qui ne venait pas, alourdissant le temps et jetant une lumière blafarde dans l'atelier. Quelqu'un parla enfin, pour rompre le silence lourd et le malaise grandissant: c'était Isidore qui présentait les artistes selon leur spécialité. Il essayait d'être calme mais sa voix tremblait de trac.

– Bonjour, mesdames et messieurs. Mon nom est Isidore. Nous sommes heureux de vous accueillir dans notre atelier. Comme vous le constatez, la production n'est pas encore prête pour les représentations, mais vous pourrez avoir une bonne idée de ce que ce sera, puisque la plus grande partie du spectacle est terminée. Je vous présente Artémis, la scénographe. Elle a conçu tous les costumes, les accessoires, une partie des décors. Voici Raphaël, le peintre bien connu. Il a peint les toiles des décors de toutes les scènes et tous les tableaux. Thérèse, la scripte, l'indispensable. Sibylle, la chorégraphe qui a imaginé toutes les danses et tous les déplacements; Tristan qui a composé la musique et fait tous les arrangements. Et puis, voici Édouard, que vous connaissez, qui a réalisé tous les films, les montages vidéo et les effets spéciaux. Je vous présente Mélissa, la Princesse Arianne. Quant à moi, je joue le Roi de LUMINIS, Archéos.

Ayant ainsi parlé, Isidore se tut, comme épuisé par sa parole. Il avait débité, tel un automate, son discours improvisé et il ne savait plus comment finir. Il avait pris l'initiative de présenter les artistes, parce que garder le silence lui était encore plus angoissant que de parler. Cela avait été un réflexe de défense, une façon pour lui de ne pas mourir. Les autres lui souriaient, pour le remercier. Même les journalistes semblaient plus à l'aise, maintenant que le contact était établi. Les voix revenaient, de très loin.

Quelques uns posèrent même des questions: « Combien de temps LUMINIS sera-t-il joué? Combien a coûté la production? Est-ce que le théâtre sera prêt à temps pour la première? » L'action débutait dans l'atelier. Les protagonistes étaient en place. Après un départ un peu lent, les hostilités semblaient se déclarer. Chacun était retombé sur ses pieds et leur vraie nature se montrait. Les journalistes devaient faire leur travail: informer, rapporter, critiquer. C'était le branle-bas de combat. Les journalistes bombardaient les autres de questions. Celles-ci portaient sur tous les sujets à la fois. Les artistes n'avaient pas le temps de répondre à chacune d'elles; leurs voix s'entrecroisaient et se mêlaient en un chassé-croisé incessant. Les assauts se répercutaient dans tout l'atelier, en vagues. Les positions étaient bien défendues, la ligne de feu bien nette. Puis les voix s'apaisèrent, les combattants se turent, l'armistice était proche. Il n'y avait ni gagnant, ni perdant, que des respirations haletantes, des doigts crispés sur les crayons, des yeux hagards.

Puis, plus calme, plus douce, la voix d'Isidore s'éleva de nouveau:

– Y a t-il d'autres questions? demanda-t-il aux journalistes. Quelqu'un veut-il ajouter autre chose? dit-il en se tournant vers ses amis.

Mais personne n'ajouta rien: ils étaient tous épuisés. Les critiques avaient fait le tour, vu toutes les pièces, touché tous les costumes et s'étaient même aventurés dans les appartements d'Édouard. Puis, Isidore, qui s'était attribué le rôle de maître de cérémonie, les invita à se déplacer vers le théâtre.

– Dans quelques instants, vous pourrez assister à la répétition de la scène deux de LUMINIS. Je vous demanderai d'être patients, nous commencerons aussitôt que possible. En attendant, vous êtes priés de vous diriger vers le théâtre où des rafraîchissements vous attendent.

Le silence se transforma en une sorte de brouhaha. Les journalistes se dirigèrent vers la sortie, comme happés par la porte.

Immédiatement après leur départ de l'atelier, Isidore et Mélissa se précipitèrent et coururent dans l'escalier de secours, par derrière, où la guimbarde d'Isidore les attendait, pour arriver à temps au théâtre.

Les autres artistes restèrent un moment immobiles, indécis, puis Édouard se secoua, entraînant les autres à sa suite. Ils sortirent tous en même temps, leurs notes sous le bras. Le ciel était bas et lourd, comme dans un poème de Baudelaire. Ils s'entassèrent tous dans les voitures d'Édouard et de Sibylle. Ils ne parlaient pas, les mots étaient toujours prisonniers dans leur poitrine.

Le théâtre était secoué d'une agitation fébrile et désordonnée. Plusieurs couraient en donnant des ordres, d'autres se hâtaient pour placer les accessoires; les techniciens rangeaient leurs échafaudages, leurs passerelles, pour laisser la place à la répétition. Artémis et Thérèse prirent le contrôle de l'opération. Leur plan était déjà prêt depuis longtemps. Elles réunirent les comédiens, les figurants et les danseurs sur le plateau. Thérèse leur rappela leurs déplacements et leur apprit à reconnaître les signes dessinés sur le plancher, à grands coups de ruban adhésif.

Debout sous les néons du foyer, les journalistes attendaient que la répétition commence. Ils grignotaient des canapés, drapés dans leur dignité et leur importance, bien conscients de leur influence. LUMINIS était une grosse production dont on parlerait longtemps, et, malgré leurs grands airs, ils ne voulaient pas rater son lancement. Ce serait l'événement de la saison artistique et, dans ce milieu-là, il était hors de question de laisser passer ça. Cependant leur attitude blasée cachait leur crainte de l'heure de tombée autant que leur hâte de voir enfin ce spectacle.

Dans les coulisses, l'effervescence avait fait place à la gravité et au recueillement. Chacun se concentrait sur la performance à faire. Même si ce n'était qu'une répétition, en apparence comme les autres, ils savaient tous qu'elle serait déterminante pour l'avenir de LUMINIS, à cause du public particulier qui y assistait. La lumière s'éteignit. Quelqu'un demanda et obtint le silence. Ils entendaient, dans le noir, les spectateurs arriver, les sièges craquer.

Les figurants, en habits de Conseillers de LUMINIS, entrèrent sur la scène fermée de rouge, par le rideau. Quand celui-ci se leva et que la lumière revint, ils étaient tous silencieux, assis autour de la longue table, dans la Grande Salle du Palais. Arianne et Archéos se tenaient au milieu d'eux dans leurs habits de lumière, toreros lumineux dans une arène muette.

Quand le rideau retomba sur eux, la salle, d'un seul élan, se leva. Les applaudissements fusèrent de partout à la fois, sans retenue. Les journalistes, eux-mêmes étonnés de leur enthousiasme, étaient debout, oubliant leur personnage et ne pensant qu'au plaisir du spectacle.

Les comédiens, un peu raides, revinrent saluer puis quittèrent le plateau pour se réfugier dans l'arrière-scène où ils se sentaient plus à l'aise. Ils entendaient encore les bravos, de l'autre côté, mais leur tâche était terminée et ils étaient las.

Artémis n'avait pas eu le temps de penser aux découvertes de la veille. Elle avait eu trop de travail et la tension avait été trop grande. Quand les journalistes s'en allèrent, elle renvoya tout le monde et resta seule avec Thérèse et Sibylle dont l'aide lui était précieuse. Elles rangèrent, dans les coulisses, les accessoires et les costumes de LUMINIS. La Ville-lumière attendrait au lendemain pour revivre. Artémis se réjouissait du succès obtenu: la réaction des critiques était enthousiaste, c'était important pour le spectacle. Thérèse ne disait rien, mais Artémis voyait bien qu'elle aussi était contente.

Quand elles eurent tout rangé, Artémis leur proposa de se retrouver tous ensemble au Café de la Gare. « J'ai des révélations à vous faire! Prévenez les autres! » leur dit-elle, en partant.

Isidore se démaquillait dans sa loge. L'épreuve des journalistes était passée. Il respirait mieux. Mais dans le miroir, son reflet, pâle et émacié, le regardait avec des yeux cernés par l'angoisse. Il se reconnaissait à peine. À l'aide de tampons, il enleva le maquillage qui le transformait en Archéos, Seigneur de LUMINIS. La réaction des critiques l'avait réjoui autant qu'étonné. La fatigue ralentissait ses mouvements. Il avait envie d'un grand verre d'eau fraîche et se leva pour aller à la fontaine. C'est ainsi qu'Artémis le vit passer: spectre blanc en robe de chambre.

– Comment va le Roi? lui demanda-t-elle en souriant.

– Mieux. Bien mieux.

– Tu as été formidable! L'idée de présenter tout le monde à l'atelier était parfaite! Personne ne savait quoi faire et toi, tu as trouvé! Je te remercie, Isidore, tu nous as tous sauvés!

Sous les restes de fard, les joues d'Isidore rosirent.

– Merci bien. J'avais tellement le trac, pourtant!

– C'est ça le génie, mon cher! Nous, on n'a pas su dépasser notre peur, mais toi, si.

– Merci, Artémis; je suis content que cette présentation se soit bien passée.

– Oui, moi aussi. On se retrouve tous au Café de la Gare, tout à l'heure. Il faut absolument que tu y sois: c'est toi le héros! Et puis, j'ai des révélations à vous faire! À tantôt!

Quand ils se laissèrent, Isidore était plus calme. La reconnaissance de ses collègues était importante pour lui. Il se hâta de finir sa toilette pour aller les retrouver.

Le bar, désert à cette heure-là, semblait les attendre. La pluie ne tombait toujours pas, bien que de gros nuages noirs menaçassent à l'horizon. Ils avaient marché vite, car ils avaient faim: une fois la tension disparue, les appétits s'étaient ouverts et les langues déliées. Ils parlaient tous en même temps: ils passaient leurs

commentaires sur les journalistes, ils se félicitaient de leur performance, ils étaient contents des applaudissements. LUMINIS semblait vraiment promis au brillant avenir qu'ils lui avaient préparé.

Édouard était très content, bien plus qu'il ne le laissait paraître. Ses films étaient bons, il le savait, les montages étaient tous terminés, et les résultats plus que satisfaisants. Il savourait, en silence, une bière blonde et mousseuse. L'exubérance des autres lui plaisait: il se réjouissait du succès obtenu, mais il ne disait rien.

Puis Artémis demanda le silence: « Vous vous souvenez, il y a deux semaines, de la carte qu'on avait découverte dans l'atelier? » leur demanda-t-elle. Certains répondirent un oui timide; Isidore pâlit, et Thérèse retint son souffle. Raphaël souriait en songeant qu'Artémis avait bien gagné ce moment de gloire.

– J'avais demandé à une amie de faire des recherches sur les inscriptions de la carte. Hier soir, elle m'en a apporté les résultats.

– Et bien, qu'est-ce que c'est? demanda Sybille.

– D'abord le papier n'est pas si vieux qu'il y paraît.

Elle leur donna, de façon sommaire, les explications de Diane sur le vieillissement du papier. Puis elle se lança dans des suppositions compliquées sur les techniques utilisées et sur l'origine du carton. Les autres écoutaient attentivement; ils avaient tous été intrigués par cette carte et ils étaient bien heureux d'en entendre parler. Thérèse demanda à la voir. « Le jour de sa découverte, je ne l'ai aperçue qu'à peine, j'aimerais bien l'examiner plus longuement ». dit-elle. Mais Artémis n'avait pas la carte sur elle. Elle promit de l'apporter. Elle prit un crayon et traça sur un bout de papier les signes de la carte. « Disséminés un peu partout sur la surface, il y a des signes qui ressemblent à ça, dit-elle en leur montrant son dessin. Cette partie est recouverte d'hiéroglyphes pour lesquels on n'a pas encore de significations. Par ailleurs, de ce côté, Diane a reconnu une constellation: celle de la colombe; un groupe de sept étoiles. »

Des exclamations de surprise s'élevèrent du groupe.

– Ce n'est pas tout, continua Artémis. Ces signes dont je viens de vous parler, sont une ancienne façon d'écrire l'alphabet. Ce sont donc des lettres. Elles forment le mot ARTISTES.

Elle se tut un instant pour bien mesurer l'effet que ses paroles avaient produit. Les autres la regardaient avec de grands yeux incrédules. Puis, comme mû par un ressort invisible, chacun s'empressa de donner son avis, faire un commentaire, ou passer une réflexion sur ce qu'Artémis venait de dire. La discussion dura longtemps et tourna autour de deux choses: d'abord, la carte avait été fabriquée expressément pour le groupe de l'atelier: ils en avaient la preuve puisque les lettres de l'ancien alphabet les nommaient et que le papier avait été vieilli artificiellement. Ensuite, la carte leur montrait une constellation: les sept étoiles qui les représentaient encore, tous les sept. Thérèse s'intéressa particulièrement à cette constellation. « Laissez-moi réfléchir, leur dit-elle. Il me semble qu'il y a des liens à faire avec ça. » « Oui, mais lesquels? » demanda Raphaël. « Il faudrait que je voie la carte. » « C'est facile, répliqua Artémis, je vais demander à Diane de nous l'apporter, à l'atelier. »

La pluie s'était enfin mise à tomber. Ils s'entassèrent dans les voitures et retournèrent rue Auteuil. L'après-midi était entamé. Ils n'avaient plus de goût pour le travail, mais ils ne voulaient pas non plus se séparer; trop d'émotions les avaient envahis depuis le matin pour qu'ils puissent calmement rentrer chez eux. Ils se retrouvèrent autour de la table lumineuse, penchés sur la carte de l'armoire, que Diane avait rapportée, excitée. Thérèse avait particulièrement examiné le carton blanc. On aurait dit qu'elle retrouvait quelque chose de connu. Puis, sans rien dire, elle s'était dirigée vers son bureau, dans le couloir au courant d'air. Elle fouillait dans son fichier de métal, à la recherche d'un indice, d'une trace. Les autres l'avaient laissé faire, sachant bien qu'elle ne parlerait que quand elle serait prête.

Le petit groupe se reforma autour d'Artémis et les discussions sur la carte reprurent bien vite. Comme des enfants stimulés par une intrigue, ils faisaient mille suppositions, rêvaient de mille trésors. C'est ainsi, par de folles élucubrations, que la tension, créée par la production et par la visite des journalistes, retombait.

Thérèse fouillait dans ses fiches, à la recherche d'une indication. Elle se souvenait de la configuration particulière d'une fiche individuelle et elle essayait de la retrouver. Sa mémoire, habituellement si fidèle, semblait la laisser tomber. Elle fit le tour du fichier plusieurs fois, mais sans succès.

Puis soudain, comme une révélation, elle s'écria: « Oui, bien sûr! » . Elle se précipita sur les autres. « J'ai trouvé! » s'exclama-t-elle. Ils s'attendaient à ce qu'elle leur montre une fiche. Au lieu de cela, elle leur expliqua: « Vous vous souvenez, le jour où j'ai trouvé mon fichier renversé? Je n'y ai pas pensé tout de suite, mais maintenant,

je sais qu'il manque une fiche. » « Ah oui? laquelle? » demanda Artémis. Une de celles que j'ai faites il y a très longtemps. Je n'y avais plus touché, car, depuis, j'en avais fait une autre. Vous savez, ajouta-t-elle en voyant que les autres ne comprenaient pas, au début, j'ai fait des fiches-brouillon car je ne savais pas encore comment tout cela allait se dérouler. Puis je jetais les brouillons au fur et à mesure que les fiches définitives s'élaboraient. Celle dont je parle est une des premières que j'ai faites. Je me souvenais de quelques signes; mais je ne savais pas que c'était de l'ancien alphabet. Et puis, je n'avais certainement pas tracé tous ces signes-là; dit-elle en montrant du doigt les hiéroglyphes de la carte. »

– Résumons-nous, reprit Artémis. Nous avons une carte fabriquée expressément pour nous, à partir d'une des fiches de Thérèse. Quelqu'un a ajouté des hiéroglyphes et peut-être aussi d'autres signes. De plus, la carte a été vieillie prématurément. Quoi d'autre? »

– Il faut continuer à faire des recherches sur les hiéroglyphes.

Diane les rassura en leur disant qu'elle continuerait et qu'elle finirait par trouver. Puis elle partit.

Les artistes restèrent encore, sous la lumière crue, à examiner la carte. Ils avaient été étonnés d'apprendre que c'était une carte fabriquée pour eux, une sorte de blague. Ils se demandaient qui avait bien pu leur faire ça. Les Maîtres peut-être? Mais alors, dans quel but? Un des leurs? Pourquoi? Plusieurs questions restaient sans réponses.

Puis Thérèse, silencieuse depuis quelque temps, demanda à Édouard de lui montrer la photo dont il s'était servi pour représenter le ciel de la Ville-qui-vague. « Pourquoi? » demanda-t-il. « Il me semble qu'il y a un lien entre cette constellation de sept étoiles et cette photo-là. Si je me souviens bien, ça se ressemble beaucoup. »

Édouard alla fouiller dans ses appartements pour trouver la photo dont Thérèse parlait. Les autres restèrent figés et réfléchissaient à ce que Thérèse avait dit.

– J'avais déjà pensé qu'il pouvait y avoir un lien entre la carte et LUMINIS, à cause des étoiles, dit Raphaël, mais, même en supposant que cette représentation de la constellation soit la même, qu'est ce que ça veut dire?

– Peut-être tout simplement que la carte trouvée dans l'armoire reproduit la fiche de l'ordinateur d'Arianne.

Ils voulurent tous parler en même temps: ce que disait Thérèse était trop extraordinaire pour qu'ils puissent y croire. Comment croire, en effet, que les fiches de l'ordinateur d'Arianne pouvaient se retrouver dans l'atelier? Il y eut des murmures autour de Thérèse. Plusieurs pensaient qu'elle déraisonnait.

Quand Édouard revint avec la photo, ils purent tous vérifier que la constellation de la colombe, dans l'hémisphère austral, qui comptait sept étoiles dont une était le lieu d'origine supposé de la Ville-qui-vague, coïncidait avec celle de la carte

– Il fallait s'y attendre, dit Thérèse. Les signes déchiffrés jusqu'à maintenant sur la carte de l'atelier nous désignent tous les sept, de plusieurs façons. Comment ne pas penser qu'ils concernent aussi notre travail, c'est-à-dire LUMINIS?

– Mais qu'est ce que cela veut dire? demanda Tristan.

– Pour l'instant, nous n'en savons rien, dit Artémis, et ça n'a rien de rassurant.

– Que veux-tu dire par là? Y a t-il un danger?

– Je ne sais pas.

– Il faudra bien savoir, à la fin, qu'est ce que tout cela signifie.

– Je ne pense pas que ce soit bien inquiétant, dit Édouard. Quelqu'un veut nous faire une bonne blague, c'est tout, Vaut mieux en rire et cesser de nous tracasser pour cela.

Plusieurs, cependant, dont Isidore le superstitieux, croyaient que cette histoire était plus qu'une blague: comme un nuage noir dans leur horizon. Ils se turent pour ne pas s'effrayer davantage.

Ils quittèrent tous l'atelier, en commentant les derniers événements. Le soleil était couché, l'excitation de la conférence de presse retombée, la réalité reprenait ses droits.

LUMINIS V

SCÈNE VII

La lumière reviendrait sur la scène, lentement. Le palais du Roi brillerait de tous ses feux: le sol de marbre blanc, les murs aux brillants et le manteau du Vieux Souverain. Archéos serait au centre de la pièce. Il marcherait autour de son trône, comme un animal dans sa cage. Il songerait à son Royaume menacé par le départ de sa fille bien-aimée, la Princesse Ariane.

Les Conseillers entreraient dans le palais. Les uns à la suite des autres, ils viendraient saluer leur Roi. En silence, ils s'assoieraient autour de la table du Conseil. Leur regard serait grave, leurs pensées sérieuses. Les Sages de Luminis sauraient qu'ils auraient à prendre de graves décisions, quant à l'avenir de leur Ville.

Archéos chanterait:

Sages et Savants Conseillers,
Fidèles serviteurs du Royaume
Luminis a besoin de vous. Ma fille et moi
Avons vu les images de la Ville-qui-vague.
Le Prince Étranger recherche une Princesse
Pour qu'elle devienne une Reine et comble sa vie.
Nous devons prendre une grande décision
Pour l'avenir de notre peuple: doit-on laisser
La Princesse Ariane quitter Luminis
Et perdre ainsi la Grande Prêtresse de la Mémoire?
Ou bien lui interdire de suivre l'Étranger
Au risque de déplaire au Prince de la Ville-qui-vague
Qui, fâché contre Luminis, deviendrait un ennemi.

Les Conseillers seraient perplexes. Ils hocheraient la tête en signe d'incertitude. Ils ne voudraient pas déplaire au Prince Étranger, mais ils ne sauraient pas comment dénouer les fils de cet écheveau. Ils se sentiraient perdus dans cette décision. Ils se regarderaient et s'interrogeraient. Ils attendraient que l'un d'eux parle.

Abélard l'Ancien prendrait la parole:

Roi Archéos, Bien-aimé Souverain
 Cette révélation nous laisse sans voix.
 La décision que vous exigez est grave,
 La Ville est menacée, quel que soit notre conseil.
 Donnez-nous encore quelque temps pour décider.
 L'Étranger peut attendre une ou deux journées
 Le temps, pour nous, de délibérer.

Le Roi Archéos, de mauvaise grâce, consentirait à cette demande. Alors, les Conseillers se retireraient, en silence.

Puis la Princesse entrerait dans la grande salle brillante. On entendrait la musique d'Arianne qui jouerait pendant que celle-ci marcherait. Arianne semblerait triste et sa couronne de diamants paraîtrait bien lourde. La fille du Roi tout-puissant, la Grande Prêtresse de la Mémoire et des Arts serait inquiète: son avenir se jouerait sur un coup de hasard, et le sort de la Ville-lumière serait lié à son propre destin. Arianne voudrait bien retrouver l'Étranger au regard bleu qui règne sur la Ville-qui-vague; elle voudrait aussi assurer la paix et la quiétude à Luminis.

Elle chanterait:

Père bien-aimé, mon cœur est triste
 Et ma crainte est grande. Un sort cruel s'acharne
 Sur mon destin. J'aime Luminis, notre Cité
 Ici sont ma maison, mon cœur et ma joie.
 Mais le regard de l'Étranger m'a troublée
 Et les images de la Ville-qui-vague me hantent.
 Mon âme est déchirée.
 Je ne sais quelle décision prendre.

Le Roi Archéos prendrait sa fille dans ses bras et pleurerait. Il chanterait:

Ma chère enfant, Lumière de ma vie
 J'avais gardé pour toi le trône de Luminis.
 Gardienne de la Ville, tu ne peux la quitter,
 Elle s'éteindrait. Et mon cœur serait déchiré.
 Mais l'Étranger qui te trouble est un noble Prince
 Et sa Ville-qui-vague, un bien précieux.

Nous devons trouver, ensemble, une solution;
Pour les deux Villes et pour toi.

Ayant ainsi chanté, Archéos s'éloignerait de sa fille. La Princesse, émue par le discours de son père, pleurerait. La musique de la Princesse deviendrait une mélodie triste et grave. Lentement, à l'air d'Arianne viendrait se joindre la musique de la Ville-qui-vague. Les écrans bleus au-dessus de sa tête resteraient sans image; on n'y verrait que le reflet de la silhouette de la Princesse, figée dans une attitude recueillie, statue brillante au centre de la lumière.

Puis, séchant ses larmes, Arianne retournerait à ses ordinateurs.

Elle chanterait:

Machines ordinatrices, consolez-moi;
Cessez de vous taire et donnez-moi un conseil,
Parlez-moi de la Ville-qui-vague et de son Prince
Si triste qu'il traverse le temps et l'espace
A ma recherche. Mais Luminis ne pourra survivre
Si la Gardienne de sa Mémoire la fuit.

Arianne se déplacerait dans son laboratoire. Sa couronne de diamants, symbole de son rang, brillerait. Joué sur une seule guitare, l'air d'Arianne deviendrait plus triste, plus lent.

Puis, lentement, la scène deviendrait plus sombre, jusqu'à n'éclairer que le visage de la Princesse. Celle-ci, branchée sur l'ordinateur du cœur, chanterait la gloire de Luminis et le bonheur de vivre dans la Ville-lumière.

Sa chanson serait triste. Son cœur serait lourd. Ses gestes lents.

La lumière reviendrait lentement. Arianne chanterait maintenant la chanson de la Ville-qui-vague. Ce serait comme une mélodie d'un autre âge, d'une autre époque.

Elle chanterait:

Si tu as pu, Prince Étranger, traverser le temps
Et venir jusqu'à moi, je peux bien, moi aussi,

Avec les machines de Luminis, refaire le chemin
De ta Ville jusqu'ici. Ainsi, je pourrai être
Ta Reine et rester Princesse de la Ville-Lumière.

Arianne chercherait son Père. Elle lui expliquerait que la solution à son dilemme se trouve dans le partage du temps entre les deux Villes. Archéos comprendrait, lui aussi, que ce serait la meilleure solution. Les Diplomates de Luminis seraient chargés de régler les détails avec ceux de La Ville-qui-vague.

Sur les écrans du laboratoire, on verrait se profiler les dessins de la Ville-qui-vague et le sourire du Prince au regard bleu. Les habitants de la Cité flottante seraient heureux puisque leur Prince sourirait. Ils voudraient célébrer le mariage de la Princesse Arianne avec leur Prince.

CHAPITRE 7

Sorties

C'était le dernier jour de travail; en soirée aurait lieu la première de LUMINIS. L'atelier se disloquait, comme une machine inutile. Les toiles de Raphaël avaient disparu, ainsi que les grands cartons à dessins d'Artémis. Le bureau de Thérèse avait été déplacé pour laisser le passage libre aux déménageurs. Les machines à coudre s'étaient tues et les couturières envolées: leur travail était terminé. Déjà, il régnait un calme anormal dans l'atelier.

Les artistes ramassaient leurs effets personnels: un cadre, une photo, une cassette. Thérèse et Étienne traînaient au centre de la place: tout leur matériel avait été transporté mais ils restaient encore, par habitude. Leur soirée s'annonçait chargée: la travail de régie ne faisait que commencer.

Ceux qui partaient: Artémis, Raphaël, Tristan, Sibylle et Édouard, avaient le cœur serré. Contrairement à Isidore ou Mélissa dont la prestation commençait avec les représentations publiques, pour eux tout s'arrêtait là. Ils iraient, bien sûr, au spectacle, mais leur travail de fond était terminé.

Isidore avait enlevé les messages du babillard, il en conserverait quelques uns, en souvenir. Pour lui, le vrai travail commençait, mais c'était ailleurs: devant le public. L'intimité de l'atelier lui manquerait. La publicité provoquée par la conférence de presse avait fait vendre les billets, au moins pour les premiers soirs. Il avait reçu des appels de journalistes qui ne s'étaient pas déplacés et qui le regrettaient. Ils voulaient une entrevue, une photo, une déclaration. La chasse aux nouvelles exclusives était ouverte. Il n'y aurait plus de répit; jusqu'à ce qu'une prochaine affaire les accapare. Alors, LUMINIS tomberait dans l'oubli.

Il était encore tôt mais personne n'avait vraiment le goût de travailler. Ils se sentaient un peu perdus. L'espace de l'atelier leur semblait trop grand, tout d'un coup. Quelqu'un proposa de se retrouver au Bar de la Gare, pour un dernier repas. Les autres acquiescèrent. Ils quittèrent donc l'atelier, les uns derrière les autres, à regret.

Ce matin-là, Artémis se sentait bien. L'automne rougissait les feuilles des arbres et le vent se levait parfois violemment, mais elle était contente que la tension des derniers mois s'estompe enfin. LUMINIS avait demandé beaucoup d'énergie à ses créateurs; elle-même avait eu sa part d'inquiétude et de soucis. La première du

spectacle aurait lieu le soir même et elle souriait en ramassant ses affaires personnelles dans l'atelier qui se vidait.

Elle avait prévu des activités très reposantes pour cette dernière journée: une longue séance chez le coiffeur, un massage et un long bain parfumé. Puis elle enfilerait sa plus belle robe pour la soirée. Elle était certaine du succès de LUMINIS, surtout depuis les réactions enthousiastes des journalistes.

À l'atelier, l'agitation coutumière avait fait place à une sorte de gravité silencieuse. Les gens étaient calmes, ils rangeaient dans des cartons ouverts devant eux, les quelques trésors personnels qu'ils gardaient. La tension créée autour de la découverte de la carte s'estompait: bientôt, elle ne serait qu'un souvenir. Le soleil était encore haut dans le ciel mais ils décidèrent d'aller au Bar de la Gare, pour un dernier café ensemble, avant le sprint final de la soirée.

Ils sortirent de l'atelier. Sur le perron, ils affrontèrent les journalistes. « Encore! songea-t-elle; ils ne nous laisseront donc jamais tranquilles! » Quelqu'un lui mit un micro sous le nez: « Qui a eu l'idée de LUMINIS? » « Je ne sais plus, balbutia-t-elle. Tous. » Elle n'était pas à l'aise devant les caméras. Isidore vint à son aide et répondit aux questions. Elle lui adressa un petit sourire de remerciement.

Elle remarqua Raphaël qui s'éloignait à grands pas. Elle courut derrière lui.

– Pourquoi partais-tu vite? demanda-t-elle.

– Je rentrais chez-moi, lui dit-il. Je n'ai pas envie d'aller avec les autres.

– On pourrait manger ensemble...commença-t-elle.

– Non, merci.

Elle le laissa s'en aller, car elle savait bien qu'il était inutile d'insister.

Les journalistes prenaient des photos. De Raphaël. Dans la rue. Ahuri, il souriait derrière ses lunettes noires. Il posa un moment sous les flashes, l'air désabusé malgré le trac. Un coup de vent le décoiffa. D'un geste, il lissa ses cheveux. Puis il fit

quelques pas sur le perron, lentement, jusqu'au haut des marches. Il se sentait comme sur une scène où les journalistes auraient formé le public.

La porte claqua derrière lui: les autres sortaient de l'atelier en courant.

Les caméras cliquetèrent de plus belle. Les artistes étaient intimidés. Le travail leur avait demandé beaucoup de temps et d'efforts; isolés du monde pendant ces semaines, ils ne savaient pas comment réagir sous le regard et les questions persistantes des journalistes. Ils balbutiaient.

– Qui a eu l'idée de LUMINIS? demanda quelqu'un.

– Je ne sais plus. Tous. répondit Artémis.

– Combien de représentations donnerez-vous?

– Une quarantaine environ, s'empressa de répondre Isidore. Nous jouerons jusqu'au printemps et puis nous partirons en tournée.

Raphaël jouait des coudes et des mains pour se frayer un passage. Il voulait retourner chez lui, retrouver son appartement, ses habitudes, sa tranquillité. Ces gens qui se pressaient autour de lui lui donnaient le cafard. Ils photographiaient les artisans du spectacle et ne viendraient peut-être même pas voir le produit fini.

Il remonta le col de son blouson; le vent devenait froid. Les mains dans les poches, il tourna à l'angle de la rue. Artémis le rattrapa, essoufflée.

« Pourquoi t'en allais-tu si vite? » lui demanda-t-elle. « Je n'avais pas envie de me retrouver avec tous ces gens. Je rentrais me reposer » . « On pourrait manger ensemble, avant le spectacle, si tu veux » . « Non, merci; je rentre. »

Raphaël la laissa s'en aller seule et continua son chemin. Il avait conscience de ne pas avoir été très aimable mais il était las et voulait être seul.

Les odeurs de cuisine, progressivement, se répandirent chez lui. Préparer le repas lui procurait toujours beaucoup de plaisir. Il aimait tailler les légumes, brasser

les sauces, surveiller la cuisson des viandes et faire mousser la crème. Il retrouvait aussi son intimité, le calme de son appartement aux murs coquelicot et safran. Il aimait surtout cette pièce au plancher de bois verni, dont les divans ocre garnis de coussins multicolores évoquaient les mille et une nuits.

La cuisine était en désordre: tous les ustensiles traînaient, les casseroles, les cocottes, les poêlons luisaient sous le plafonnier. Quand il eut terminé, il rangea tout, soigneusement. Il était déjà l'heure de se préparer pour la première.

Dans l'atelier, Tristan dansait dans les pièces vides, son baladeur sur les oreilles. Sa musique était composée, les enregistrements et tous les montages étaient prêts. Ils avaient terminé très tard, la veille, Étienne et lui, pour que leur dernière journée soit plus calme. Il ne restait que la générale en après-midi puis, après la première, la fête.

Tristan était content de lui: malgré son peu d'expérience, il s'en était bien sorti. Son travail était bon, tout le monde le lui avait dit; même les Maîtres l'avaient félicité. Quelqu'un lui tapa sur l'épaule pour attirer son attention. Sibylle l'informa qu'ils allaient tous au Bar de la Gare, pour la dernière fois. Il coupa le son de son baladeur. « Je ramasse mes affaires et je viens. » lui dit-il.

Dehors il faisait bon, malgré le vent. Tristan plissait des yeux sous le soleil. Il prit le bras de Sibylle pour franchir la porte. Les journalistes étaient à l'affût, dans les marches. Il essaya de les éviter mais c'était inutile. Ils avaient tous des questions à poser. Il avait envie de leur dire de venir voir le spectacle et de cesser de les harceler. Artémis et Isidore répondirent à leurs questions. Tristan leur en fut reconnaissant. Sibylle l'entraîna vers sa voiture.

Ils se retrouvèrent au Bar de la Gare. Diane, conviée par Artémis, arriva la dernière, l'air énigmatique. On la salua et chacun reprit la conversation avec son vis à vis. Diane observait les artistes, avec un sourire en coin, attendant le moment propice pour faire une déclaration qui aurait, croyait-elle, l'effet d'une bombe.

Elle avait longtemps hésité avant de décider à quel moment il valait mieux divulguer les résultats de son enquête: fallait-il attendre après la première, ou pouvait-elle en parler avant? Finalement, elle avait conclu qu'il était préférable de tout raconter le plus vite possible.

Le matin même, penchée sur la carte, elle avait eu un éclair de génie: elle devait rencontrer le Maître, celui qui avait eu l'idée de départ du projet. Elle avait donc poussé son enquête jusqu'auprès de lui, étonnée de s'apercevoir qu'aucun des artistes n'y avait pensé. Après tout, les Maîtres n'étaient-ils pas les concepteurs de LUMINIS?

Elle s'était retrouvée face à face avec un homme charmant, assis derrière un grand bureau, qui regardait attentivement les derniers dessins de LUMINIS. Après s'être présentée, elle lui expliqua le but de sa visite. C'est alors que se produisit l'incroyable, l'inouï: le Maître éclata de rire! Son grand rire se répercutait dans toute la pièce, et se communiquait à Diane. Il avait des larmes plein les yeux, tellement il riait. Déconcertée, Diane ne savait plus quoi faire. L'attitude du Maître jurait un peu avec l'allure austère qu'il présentait habituellement.

Une fois son rire un peu apaisé, il entreprit d'expliquer à la jeune femme le mystère de la carte. Il commença par la féliciter de sa perspicacité: il ne croyait plus, à quelques heures de la première, devoir révéler son secret concernant cette carte. Il avait eu vent, dans les coulisses du spectacle, de l'anxiété qu'avait provoquée la découverte du parchemin. D'abord étonné de ne pas avoir été consulté en rapport avec cette affaire, il avait, par la suite, décidé de se taire, ravi de l'effet de stimulation qu'elle avait sur chacun. Car le but de cette intrigue était d'installer un halo de mystère afin que les artistes, parallèlement à leur travail respectif, ressentent continuellement le côté grandiose et secret d'un spectacle d'une telle ampleur.

Le Maître avait conçu la mystérieuse carte avec l'aide d'un expert en papier recyclé. Il avait compris dans sa grande sagesse qu'un élément extérieur au spectacle, ferait en sorte que les artistes seraient plus vigilants et plus attentifs à leur travail. Il n'en n'était pas à sa première création et il savait, d'expérience, que les artistes se laissent souvent détourner de leurs obligations principales. Il avait eu raison: grâce à cette carte, tous n'avaient que le projet de LUMINIS en tête. Il expliqua tout cela à Diane, en lui souriant gentiment. Elle éclata de rire à son tour, charmée du subterfuge du vieil homme. Ils se quittèrent, complices.

Atablée avec les autres au Bar de la Gare, elle se remémorait cette rencontre et souriait. Au bout d'un long moment Artémis, que le silence de son amie intriguait, lui posa enfin la question que Diane attendait.

– Tu sembles bien songeuse, chère amie, à quoi penses-tu? As-tu découvert autre chose concernant la carte?

Diane attendit que le silence se fasse et que l'attention se porte sur elle. Elle prit bien son temps pour répondre:

– En effet, je crois bien avoir élucidé le mystère!

– Mais parle donc, s'exclama Artémis exaspérée.

La jeune femme, sûre de son effet, raconta sa visite chez le Maître. Au fur et à mesure qu'elle avançait dans son récit, les visages des artistes se coloraient. D'abord incrédules, acceptant difficilement le coup monté, ils réalisèrent finalement que l'on s'était bien joué d'eux. Artémis fut la première à réagir.

– Il nous a bien eus, le Maître! Si j'avais pu m'attendre à cela! Je n'en reviens pas!

Thérèse restait sans voix: elle ne pouvait pas croire qu'un tel scénario ait pu se tisser autour d'eux sans qu'elle s'en aperçoive.

Tous passèrent leurs commentaires. Une fois la surprise passée, ils étaient prêts à reconnaître que l'idée était bonne, et qu'ils avaient marché. Tristan eut le dernier mot:

– Si la sagesse ça veut dire jouer des tours pendables, je veux bien franchir plus rapidement les étapes qui m'en séparent!

Un énorme éclat de rire salua ses paroles. La fête continua, plus bruyante qu'auparavant, puisqu'ils étaient tous soulagés de la tension qu'avait provoquée ce mystère. On appela Raphaël, qui se joignit au groupe, tout heureux du dénouement de cet imbroglio.

Bien que personne n'en parlât, tous pensaient que la première représentation pouvait vraiment avoir lieu. La magie y serait, grâce à un vieux sage à qui l'on prouverait, ce soir, que le rêve est une réalité accessible et que le métier d'artiste est le plus beau qui soit.

Un serveur baissa l'intensité de la lumière du bar, les yeux des artistes brillèrent: LUMINIS pouvait naître.

COMMENT J'AI ÉCRIT CE TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

I DESSEIN	4
II LA CRÉATION: LA PART DE L'ART, LA PART DE RAPT	5
1 – Les contraintes d'écriture	5
2 – La méthode de travail	7
3 – Les contraintes établies	11
4 – Les contraintes surgies	12
III LE TRAVAIL AU JOUR LE JOUR	16
1 – Les difficultés rencontrées	17
2 – Les thèmes	18
2.1 – Le rituel, les habitudes	18
2.2 – L'eau en général	19
2.3 – L'écriture	20
2.4 – Les lieux	21
2.5 – Le regard	22
2.6 – Le labyrinthe	23
2.7 – L'enfance	24
2.8 – La religion	25
3 – L'ordonnancement des chapitres	26
4 – La construction de texte	28
5 – LUMINIS	28
IV ENVOI	30

« Produire, nous le savons, c'est mettre en œuvre une matière signifiante. S'agissant du texte, cette matière est principalement le langage, entendu, non plus comme moyen d'expression, mais bien comme matière signifiante. Produire, nous le savons, c'est transformer une matière. S'agissant du texte, ces opérations consistent à transformer la matière signifiante jusqu'à l'organiser selon du texte. »

Jean Ricardou, Nouveaux problèmes du roman

I DESSEIN

Ce projet a pris naissance, si j'ose dire, au cœur même d'un paradoxe, par deux événements biographiques. Le premier m'a fourni la méthodologie de base de mon travail, à savoir: l'écriture à partir de contraintes. En effet, c'est à la suite de ma participation à un atelier d'écriture donné par Claudette Oriol-Boyer que le travail à partir de contraintes textuelles m'est apparu utile. Dans cette optique, c'est à partir de contraintes préétablies, (qui peuvent être autant des contraintes de sens que des contraintes structurelles) souvent mathématiques, et complètement arbitraires, que le scripteur peut produire du texte.

Cet exercice m'a permis de comprendre comment écrire un texte.

Le deuxième événement biographique, c'est que, parallèlement à ces découvertes, mon travail¹ avec des créateurs de différentes disciplines artistiques m'avait amenée à poser des questions très pratiques sur « le geste créateur ». Ce qui m'intéressait, c'était de savoir comment, à partir d'un matériau, l'œuvre est réalisée. Autrement dit, essayer de démonter le mécanisme de la création comme on le ferait d'une horloge, défaire les rouages, voir derrière le miroir. Les artistes que j'interrogeais me donnaient des réponses diverses, souvent floues et vagues, qui ne me satisfaisaient pas.

Il m'a donc semblé important de faire moi-même cette traversée du miroir, essayant de concilier les deux pôles principaux de la création: la théorie et la pratique. Le mémoire de Maîtrise m'en a donné l'occasion.

La première expérience (l'atelier d'écriture) m'avait fourni la méthode, la deuxième (mon travail avec des créateurs) m'a donné la thématique de base: c'est-à-dire l'art, la création elle-même.

¹ Je travaille au ministère des Affaires culturelles et j'y suis responsable des dossiers d'aide aux artistes et aux organismes en arts de la scène.

II LA CRÉATION: LA PART DE L'ART, LA PART DE RAPT

La part de l'art c'est la part de la transformation, du travail. Le travail avec les mots, les uns après les autres. Au commencement, il y a le blanc, la page, le rien; ensuite viennent les mots, sonores ou feutrés, enfin le texte. L'art c'est aussi le pivot central autour duquel se tisseront les fils, les toiles, la trame. L'art c'est le départ et l'arrivée. L'art c'est une problématique, un écart entre le naturel et le fabriqué, le brut et le travaillé; c'est le parcours, le chemin, la halte et le but. C'est l'indompté, l'indomptable et le raffiné.

L'écriture est un art, celui de la transformation. Mais la création a aussi une part de rapt: l'écriture, en se faisant, capture dans tout ce qui m'a faite et qui appartient aussi en partie à ma génération: les images dans ma tête, les sons dans mes oreilles. C'est l'intertextuel, le biographique et ce qui s'inscrit comme automatiquement entre les deux. C'est le rapt dans ce que j'ai lu, les Mallarmé, Barthes, Lacan, Derrida, Roussel, Duras et tous les autres. Et pourquoi pas, à un certain niveau, Elvis Presley, les Beatles, Michel Tremblay et ses belles-sœurs, Yves Beauchemin et son vieux chat, Woody Allen et ...Indiana Jones!

C'est un mélange de l'intime et du public, une sorte de miroir sans tain que l'on traverse par moments, comme une grâce, comme un ravissement. Le rapt, c'est aussi un ravissement.

Il m'a fallu comprendre que ce travail s'inscrit aussi dans la lignée du fragile, du jamais terminé parce que du jamais tout dit. Comme une sorte de rideau posé entre soi et le monde, entre l'ombre et la lumière.

1 – LES CONTRAINTES D'ÉCRITURE

Les contraintes d'écriture, on le sait, ont été élaborées notamment par l'Ouvroir de littérature potentielle désigné sous le sigle de l'OULIPO. Les fondateurs du groupe, des écrivains et des mathématiciens, ont mis au point des techniques permettant de

produire du texte à partir de contraintes entre autres mathématiques. « Nous appelons littérature potentielle, disent-ils, la recherche de formes, de structures nouvelles et qui pourront être utilisées par les écrivains de la façon qui leur plaira... » « L'OULIPO a pour but, disent-ils encore, de découvrir des structures nouvelles et de donner pour chaque structure des exemples en petite quantité. » ²

Ce groupe rassemblait des écrivains comme Raymond Queneau, George Perec (qui a écrit les 312 pages de *La disparition* sans utiliser la lettre « e »).

L'intérêt principal que je voyais à ce travail de contraintes est de fournir la « matière première » pour l'écriture, le point de départ de quelque chose. À ce titre, les contraintes seront utilisées comme générateur. Elles ne seront, en aucune façon, un but à atteindre.

Je comptais beaucoup aussi sur l'effet d'entraînement, d'enchaînement des mots, des phrases, des rythmes. En un mot, je comptais sur le langage.

Chaque mot en suscite (ou en commande) plusieurs autres, non seulement par la force des images qu'il attire à lui comme un aimant, mais parfois aussi par sa seule morphologie, de simples assonances qui, de même que les nécessités formelles de la syntaxe, du rythme et de la composition se révèlent souvent aussi fécondes que ses multiples significations. ³

Je l'ai dit, ce qui a présidé au choix de ce type de travail tourne autour de la problématique de la création; aussi, ai-je voulu me confronter moi-même à cette réalité (produire un texte de création) en essayant de démonter les mécanismes de la machine-écriture, pour les remonter.

En plus des (ou grâce aux) travaux des « oulipiens », les textes de Raymond Roussel et son *Comment j'ai écrit certains de mes livres* ⁴ ont aussi servi de base de réflexion pour l'élaboration de ce travail, surtout en ce qui a trait à la partie technique.

² OULIPO, *La littérature potentielle*, Paris, éditions Gallimard, 1973 (coll. « Idées »), 298 p., p. 38

³ SIMON, Claude, *Orion aveugle*, Genève, éditions Albert Skira, 1970, 146 p., p. 11

⁴ ROUSSEL, Raymond, *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Paris, éditions Jean-Jacques Pauvert, 1963 (coll. « 10/18 »), 318 p.

2 – LA MÉTHODE DE TRAVAIL

Ce que je retenais surtout, outre la machine-écriture dont j'ai parlé, c'est que le texte se construit lui-même autant (sinon plus) que je le construis.

En effet, posant le mot **ART**, je retombais sur tous les mots qui commencent par ces trois lettres-là (**A,R,T**) ce qui donne le paradigme suivant: *artéfact, artel, artère, artériectomie, artériel, artériographie, artériole, etc.*, en tout 51 inscriptions dans le *Petit Robert*. Voilà déjà tout un vocabulaire! Le mot **ART** peut aussi donner, par anagramme, **RAT** et, posant ce mot, je trouve: *rata, ratafia, ratage, rataplan, ratatiné, etc.* (en tout: 59 inscriptions). Le même travail est fait avec **RAPT** et avec **PART**.

Ces paradigmes nous donnent le matériau de base pour l'élaboration du texte. C'est ce que nous appellerons: l'effet dictionnaire. Mais l'effet dictionnaire, s'il présente un avantage certain, peut aussi conduire à des écueils: en effet, le classement alphabétique peut créer des inconvénients car les mots, même s'ils se suivent, n'ont pas nécessairement une parenté de sens entre eux. Or, pour que le texte s'ouvre et rende la lecture possible, il fallait que les paradigmes intègrent des mots qui ont une certaine relation entre eux soit par analogie soit autrement. Aux contraintes textuelles, se sont donc ajoutées ce que j'appellerais des « contraintes de sens » c'est-à-dire celles qui permettent aux mots de se déployer pour accueillir plusieurs possibilités de sens.

Il est intéressant de noter, par exemple, que le mot **RAPT** a une certaine parenté de sens avec **RAVISSEMENT** qui porte, lui-même, une double signification: le ravissement, c'est l'action d'être ravi, enlevé de force, et c'est l'état d'une personne en extase, transportée de joie.

C'est ainsi que des réseaux de significations et de sonorités s'élaborent autour de mots clés, formant ainsi des constellations reconnaissables qui, non seulement lieront les différentes parties du texte, mais serviront de points de repères à la lecture qui devient de plus en plus ouverte.

Aux contraintes de sonorités, de sens, devaient s'ajouter des règles de structures. L'écriture d'un roman suppose, en effet, une diégèse, des personnages, de l'action. Il restait à déterminer ces contraintes qui propulseront la fiction jusqu'à la fin c'est-à-dire celles qui concernent la structure du récit, le scénario, la trame, étant entendu que de

telles contraintes ne devaient point être trop visibles, une des premières consignes que je me suis imposée ayant été d'ailleurs d'écrire un texte qui pourrait être lu par un lecteur non averti du travail des contraintes.

Donc, à partir des contraintes d'écriture imposées, créer une fiction (un roman) faite de réseaux structurels très serrés, dont la lecture peut ne pas discerner le travail. Écrire, (donc travailler) de façon à ce que les mots fassent partie d'un réseau, et en même temps, écrire en masquant ce travail.

L'expérience d'écriture que j'avais déjà faite (et ma propre expérience de lecture aussi!) m'a appris que, même en écrivant avec les contraintes les plus serrées possibles, il reste toujours des *trous*, des manques, il reste un *reste*, quelque chose qui s'écrit de lui-même, malgré les contraintes (ou grâce à elles). Ce sont ces « restes », que la lecture du texte peut activer, qui engendrent une nouvelle écriture susceptible d'être elle-même à la source d'autres réseaux.

Enfin, la dernière contrainte, et non la moindre, est celle imposée dans le cadre de la rédaction d'un mémoire de création et qui consiste à écrire, en plus de la fiction, la théorie sur laquelle s'appuie cette fiction. Cette contrainte prend la forme ici du « *Comment j'ai écrit ce texte* », pour paraphraser Roussel.

Il a fallu, pour écrire cette théorie, que la rédaction s'interrompe. Ce suspens, cet arrêt, a permis la lecture des réseaux déjà établis et aussi la lecture des autres réseaux, ceux qui n'étaient pas prévus et que l'écriture avait produits. Ces nouveaux motifs ainsi formés s'ajoutaient aux autres pour former de nouvelles constellations. C'est donc dire que l'écriture de la théorie s'est faite en parallèle avec celle de la fiction.

Ainsi s'est établi un trajet d'aller et retour: l'écriture devant constamment revenir sur elle-même pour se lire, se raturer, s'expliquer, s'analyser et se ré-écrire.

J'ai fait le pari, avec ce texte, que l'écriture peut être elle-même sa propre force de propulsion, qu'elle peut s'engendrer et se déployer à travers des règles fixes, précises et qu'elle peut aussi, et en même temps, s'expliquer, se montrer, dévoiler ses secrets de fabrication!. Comme une horloge de verre qui dévoilerait ses rouages en même temps qu'elle indique l'heure.

C'est donc dire que la fiction et la théorie forment les deux faces d'un même miroir réfléchissant la problématique de l'art, de la création, capturée dans une machine à produire des sens qui s'éveillent à la lecture.

Voici, de façon schématique, les étapes du travail telles qu'elles se donnaient à voir lors de l'élaboration de ce projet:

1– Établir des listes de mots qui serviront de vocabulaire de base (ces listes servent de déclencheurs mais ne sont, en aucune façon, exhaustives). Ces mots seront choisis aussi bien à cause de leur signification dans la situation de fiction, qu'à cause de leur intérêt sur le plan formel. Cet intérêt tiendra surtout dans les sonorités apparentées à celles des mots de départ: ART, RAT, ARTISTE, ATELIER, etc.

2– Produire une première écriture — lecture — rature.

3– La re-lecture permettra de dégager des thèmes, des réseaux, des motifs qui devront être analysés en fonction de leur pertinence.

4– Nouvelle écriture.

Ce schéma devait se répéter dans chaque morceau d'écriture divisé par les parties théoriques. Le texte devrait ainsi toujours s'arrêter pour revenir sur lui-même et démonter son propre mécanisme.

Prenons l'exemple de la première page, celle qui a servi de base de travail à toute la fiction et qui lui a donné ses contraintes, sa thématique, ainsi qu'une partie de ses personnages:

Penchés au-dessus de la table lumineuse, les artistes, ébahis, regardent la carte. Sur le parchemin vieilli, les lettres usées semblent s'illuminer.

C'est en cherchant quelque chose, un pastel bleu de cobalt, je crois, ou bleu lavande, je ne sais plus, dans une grande armoire métallique dont on ne se servait plus depuis longtemps, que l'un d'eux avait trouvé cette carte qui s'étale maintenant aux yeux de tous.

À première vue, c'est une carte ordinaire, blanche, grande comme la main et dont les angles, usés, présentent un contour dentelé. Sur une des faces, des inscriptions en lettres capitales, brillent. Elles semblent tracer un chemin, une route. Serait-ce une carte routière? Le plan d'accès à un trésor? Or, de quel trésor s'agit-il?

Les artistes scrupotent attentivement le message, sans comprendre. Les uns disent que le papier montre une voie, les autres que le message codé est une invitation à laquelle il faut répondre.

Comment savoir?

Pour certains, le chemin tracé paraît très clair: ils y retrouvent une ville connue, des rues, des carrefours. D'autres disent que l'inscription ressemble aux caractères anciens déjà vus et que la carte est un message laissé par un Sage à l'humanité. Les derniers sont certains, au contraire, que les caractères cachent une recette transmise aux artisans pour le mélange des couleurs.

Comment savoir quelle est la bonne interprétation?

Les noms s'étalent en majuscules, pareils au néon lumineux des grandes places.

Ils sont tous là, à lire ce papier comme s'il pouvait, seul, révéler son secret.

L'un des défis de ce travail, on s'en souvient, réside dans le fait que la lecture peut (et doit) trouver des indications sur les réseaux qui se sont formés d'eux-mêmes, en dehors des contraintes pré-établies.

On peut donc, tout d'abord, essayer de voir comment les contraintes ont joué ici. Puis, dans un deuxième temps, on pourra regarder quels sont les réseaux qui sont ici perceptibles et qui n'étaient pas prévus initialement.

3 – LES CONTRAINTES ÉTABLIES

On se rappelle qu'une des premières consignes est de travailler sur ART. Voyons comment cette consigne se déploie ici:

I Le paradigme de ART

Un certain nombre de termes, tout en n'étant pas exclusivement rattachables en soi au paradigme de l'art, acquièrent, par un effet de contexte une connotation « artistique ». Ce sont: table lumineuse (peut servir à des artistes); artistes (qui font de l'art); pastel (matériel d'artiste); bleu, blanche, or (couleurs), « scrupent » (sic) (de « scrupter »), angles (figure géométrique), artisans (qui font de l'art), mélange des couleurs (technique artistique).

Le paradigme de ART peut aussi se comprendre d'une façon plus matérielle, dirais-je, ou plus visible, en voyant comment les lettres qui le forment A, R, et T sont semées dans tout le texte:

Table • ARTistes • regARdent • cARTe • pArchemin • cheRchAnt • pAstel
 • cobAlT • gRAnde • ARmoire • méTAllique • seRvAiT • avAiT • cARTe • éTAle
 mAinTenAnT • cARTe • ordinAiRe • gRAnde • pRésentent • conTouR •
 inscRipTions • cApiTales • TRAcér • RouTe • seRAiT • cARTe • RouTièRe • plAn
 • TRésor • TRésor • AgiT • ARTistes • scRupTenT • ATtentivement • disenT •
 pApieR • AuTRes • inviTation • fAuT Répondre • sAvoiR • ceRTAins • TRAcé •
 pARaît • clAiR • cARrefours • inscRipTions • cArActèRes • cARTe • paR • sAge
 • humAniTé • ceRTAins • conTRAire • cARAcTères • cAchenT • ReceTte •
 TRAnsmission • ARTisans • commenT sAvoiR • inTeRpRÉTation • éTalent • pAReils
 • gRAndes • pApieR • pouvAiT • RévéleR.

La contrainte de **RAPT** ne se déploie pas encore ici. Nous verrons comment, plus loin, elle risque de venir modifier le parcours. C'est une contrainte qui s'échelonne dans toute la fiction. Disons simplement que le rapt s'est déjà matérialisé dans le sens de la « substitution ». En effet, le texte parle de la carte trouvée en lieu et place d'un pastel que quelqu'un recherche. En cherchant quelque chose, on trouve autre chose qui, sans le remplacer, prend quand même sa place et déclenche un questionnement qui fait oublier le premier objet qu'on cherchait.

La contrainte de **RAPT** peut aussi se lire dans le mot *scruptent*. En effet, et on l'aura remarqué, le mot *scruptent* (du verbe *scrupter*) n'existe pas. C'est en relisant le texte que ce lapsus est apparu. Comme tous les lapsus, il peut être révélateur. Que veut dire, ici: «...les artistes *scruptent* attentivement... »? C'est le verbe *scruter* qu'il faudrait lire ou bien *sculpter*. Le voisinage des artistes (sculpteurs?) a fait écrire *scruptent* au lieu de *scrutent* ou de *sculptent*. Comme si les artistes, examinant la carte, pouvaient la sculpter, la modeler, la façonner avec leurs mains, pour mieux la voir. Le texte a créé un néologisme mettant en scène un *p* inconvenant, le faisant ainsi courir parmi les *a*, les *r* et les *t* de **ART** qui déjà foisonnent dans le texte.

Ce *p* en trop est peut-être déjà celui de **RAPT** qui se manifeste ainsi, ajoutant à son effet sonore un effet déjà de dissimulation, de capture.

Dans *scruptent*, il y a aussi quelque chose des « inscriptions » qui brillent trois lignes plus haut. En effet, c'est en examinant ces inscriptions que les artistes se sont mis à *scrupter*, comme ils se seraient mis à *scripter*, comme si le *p* des inscriptions était venu lui aussi contaminer le verbe *scruter* ou *sculpter*. Finalement, que font les artistes? Ils *scruptent* c'est-à-dire qu'ils regardent en modelant, comme si leur regard façonnait l'inscription sur la carte.

4 – LES CONTRAINTES SURGIES

Voyons maintenant les autres paradigmes, ceux qui sont apparus d'eux-mêmes et que la lecture a activés:

II Le paradigme de la LUMIÈRE, de la LUMINOSITÉ:

- table lumineuse (qui faisait déjà partie du paradigme I)
- s'illuminer

- brillent
- paraît très clair
- néon lumineux

Ce paradigme amène celui du REGARD et y conduit naturellement: lorsque la lumière apparaît, le regard peut circuler.

III Le paradigme du REGARD:

- regardent la carte
- s'étale ... aux yeux de tous
- à première vue
- « scrupent »
- le papier montre
- chemin tracé
- caractères anciens déjà vus
- couleurs
- à lire ce papier

IV Le paradigme de l'ÉCRITURE/LECTURE:

- | | |
|---------------------------------|-------------------------------------------|
| – penchés au-dessus de la table | (position du lecteur ou du scripteur) |
| – carte | (revient 5 fois dans le texte) |
| – parchemin | |
| – lettres | |
| – main | (des artistes, du lecteur, du scripteur?) |
| – inscriptions | |
| – lettres capitales | |
| – message | (revient 3 fois dans le texte) |
| – papier | (revient 2 fois dans le texte) |
| – message codé | |
| – invitation | (à lire?) |
| – répondre | |
| – chemin tracé | (celui de l'écriture sur la page ?) |
| – inscription | (revient 2 fois dans le texte) |
| – caractères | (revient 2 fois dans le texte) |
| – interprétation | (du texte?) |
| – noms | |
| – majuscule | |

V Le paradigme de CHEMIN, de la VOIE à suivre, qui s'apparente à celui de l'écriture/lecture, puisque la lecture détermine elle-même un parcours à suivre.

- penchés (dans le sens du mouvement: du haut vers le bas)
- parchemin (par le chemin, passer par le chemin)
- elles semblent tracer un chemin
- une route
- montre une voie
- le chemin tracé paraît très clair
- rues
- carrefours

La fiction doit former un ensemble cohérent, à l'échelle de tout l'ouvrage. Il fallait donc, pour cela, pouvoir compter sur une diégèse, un récit impliquant des personnages, des dialogues, une action, un lieu, etc. Le texte déjà produit pouvait-il être générateur d'une telle fiction? Imaginons les artistes dans l'atelier, penchés sur cette carte énigmatique. Combien sont-ils? Qui sont-ils? Que font-ils? Quel est leur intérêt dans le déchiffrement de cette énigme?

Comme le mot **ARTISTE** contient sept lettres, supposons qu'ils soient sept. Cela nous rappelle les poètes de *La Pléiade* qui eux aussi étaient sept artistes. Le chiffre 7 c'est aussi les sept jours de la semaine, les sept planètes, etc.

Chaque artiste pourrait porter un nom qui contient, lui aussi sept lettres. La première lettre du nom de chacun coïnciderait avec une lettre du mot **ARTISTE**. Ainsi, la première s'appelle ARTÉMIS, du nom aussi de la déesse de la lune et de la chasse; le deuxième s'appelle RAPHAËL, rappelant le célèbre peintre italien; la troisième, THÉRESE, la mystique ou l'héroïne de Mauriac (encore 7 lettres!) et ainsi de suite.

Le livre sera divisé en sept chapitres; il était au départ prévu que chacun d'eux parlerait d'un personnage en particulier mais, à la rédaction il a plutôt été décidé que chaque chapitre représenterait une journée dans la vie des artistes, formant ainsi une semaine complète. La description des personnages s'est faite à travers celle de leur journée, des relations qu'ils ont entre eux, de la pratique de leur art. Le septième, quant à lui, serait dans le cinéma, le septième art.

Ainsi, à partir de la première phrase (presque du premier mot) s'élabore une structure qui peut servir de canevas pour la fiction.

D'autres réseaux se déploient aussi à partir de cette première page. Il s'agira de les faire travailler tout au long du texte et d'en tenir compte pour la suite de la fiction.

III LE TRAVAIL AU JOUR LE JOUR

Parallèlement et conjointement avec cette base de travail, il a été décidé que j'écrirais le « journal de l'écriture », relatant ainsi le travail au jour le jour.

La première page du texte nous avait déjà donné les contraintes de départ. En un sens, les contraintes nous ont donné aussi celles de l'organisation matérielle du texte. Elles ont conditionné le nombre de personnages, leur nom, leur spécialisation. Voici donc sept artistes dont l'initiale du prénom correspond à une des lettres du mot ARTISTE. De plus, le prénom de chacun comptera aussi sept lettres.

Ainsi on a: **Artémis**, (déesse grecque identifiée à la Diane des Romains, déesse de la lune et de la chasse.) la scénographe, responsable également de la conception des costumes et des accessoires; **Raphaël**, (le peintre et l'archange) le peintre hyper-réaliste qui fera les toiles des décors; **Thérèse**, (son prénom vient de Thérèse d'Avila, la mystique, mais aussi de Thérèse Desqueyroux, l'empoisonneuse) la scripte qui note tout; **Isidore** (de Isidore Ducasse, comte de Lautréamont) est le comédien; **Sibylle**, à qui les Anciens attribuaient le don de prédire, sera la chorégraphe. Elle s'occupe de l'espace. **Tristan**, le plus jeune des sept, est musicien, compositeur de toute la musique de LUMINIS. Son nom vient, bien sûr, de *Tristan et Isolde* de Wagner. C'est aussi l'amoureux. Enfin, le septième, **Édouard**, est cinéaste. Son nom vient des Rois et Princes de l'Angleterre. C'est aussi le nom d'un personnage de Michel Tremblay dans ses chroniques du Plateau Mont-Royal. De plus, ce prénom nous fait récupérer le son « AR » qui se répercutera aussi dans tout le texte. Le « S » pluriel de ARTISTE est le début du mot SORTIES (qui compte aussi sept lettres) et qui correspond au dernier chapitre. C'est la sortie du spectacle, mais aussi la sortie des artistes dont le travail est terminé quand le spectacle commence. Les autres personnages ont, eux aussi, des noms qui comptent sept lettres. Les personnages de LUMINIS: **Archéos**, librement inspiré de l'élément « archéo », ancien. **Arianne** (dont l'n a été doublé pour contenir sept lettres), celle qui permet à Thésée de vaincre le Minotaure et sortir du labyrinthe. **Abélard**, le philosophe et théologien français dont les amours furent contrariées. Dans ces noms, le son « AR » est récupéré, soit au début (**Archéos**, **AR**ianne) soit à la fin (**AbélARd**). De plus, les trois commencent par « A », qui est aussi l'initiale de ART.

Les noms des personnages secondaires ont aussi sept lettres et sont également tirés de la littérature ou de l'histoire: Maurice, (du nom de l'empereur d'Orient) le mari de Thérèse, Étienne, le régisseur, (du nom de plusieurs papes, ou de plusieurs rois; mais surtout du nom de Étienne Jodelle, un des sept poètes de *La Pléiade*.) Eugénie (de *Eugénie Grandet*) Charles (Les Charles, dans l'histoire, sont nombreux: les saints, les empereurs, les rois d'Angleterre, d'Espagne, de France, de Suède, etc.) et Charlie pour le personnage de bande dessinée; le chien Socrate, (le philosophe grec). Même les noms des rues ont sept lettres: Arnault, Auteuil, Du Havre, Rosiers.

Outre les noms des personnages, le texte a multiplié les mots de sept lettres et ceux dont la consonnance contient ou se rapproche du son AR ou de son anagramme RA.

1 – LES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES

Dès le début du travail, le texte a dû résoudre deux premières difficultés d'écriture: le narrateur et le temps de la narration. Après plusieurs tâtonnements, il a fallu décider que le narrateur serait omniscient, que le temps de la narration serait le passé et que le temps de narration de LUMINIS serait le conditionnel, puisque le spectacle n'aura lieu qu'à la fin des sept jours. De plus l'écriture au passé a posé quelques problèmes, notamment dans la détermination du temps des verbes de la narration par rapport à celui qui devait être utilisé pour décrire les actions plus lointaines dans le passé. Il en est de même pour les actions futures.

Le deuxième écueil rencontré concernait la division du texte. Les sept chapitres sont restés. Cependant, ils sont devenus une division par jour (et non plus par artiste) puisque la trame fictionnelle l'exigeait. En effet, le problème qui se posait alors était le suivant: comment garder l'intérêt du lecteur jusqu'à la fin, si, dès le premier chapitre, tous les éléments de la fiction sont dévoilés? Car, admettons que le premier chapitre raconte les sept jours d'Artémis, le second les sept mêmes jours de Raphaël, et ainsi de suite, toute la tension fictionnelle serait compromise dès la fin du premier chapitre, détournant ainsi l'attention du lecteur.

2 – LES THÈMES

Une fois ces deux grands problèmes résolus, l'écriture pouvait se déployer dans la fiction, ne faisant halte que pour se relire et découvrir les contraintes qui avaient surgi. Ces nouvelles contraintes, nous les appellerons les THÈMES. Voici les principaux:

2.1 – Le rituel, les habitudes

Dans Artémis: « Ce projet était né du désir de chacun de réaliser une œuvre différente de sa production habituelle. » (p. 12), c'est plutôt du bris de l'habitude dont il est question ici.

Dans Raphaël: « Chaque matin il avait répété les mêmes gestes, comme un rituel, un exorcisme. » (p. 19)

Dans Thérèse: « Comme tous les matins, Thérèse s'éveilla de bonne heure » (p. 25) rappelant aussi le « Longtemps je me suis couché de bonne heure » de Proust. « Ce détour cependant, la mit en retard sur son horaire habituel. Puis elle se dit que, pour une fois, Maurice et les enfants pouvaient bien attendre leur dîner. » (p. 29), l'habitude est, encore ici, brisée.

«...chaque jour il lui fallait tout recommencer et choisir des menus qui plaisent à tous. » (p. 29)

« Cela aussi était un rituel: elle répétait les mêmes demandes à chacun des repas... » (p. 29)

Il (Charlie) entra dans le studio les cheveux en broussaille et le pantalon défraîchi, comme à son habitude. » (p. 33)

Dans Isidore: « Depuis lors, tous les jours, sauf le dimanche, il montait dans sa grosse Chrysler noire... » (p. 34)

« Habituellement il s'installait dans le petit local... » (p. 34)

« Il travailla comme à l'habitude....son réchauffement comprenait un cérémonial basé sur... C'était une vieille habitude gardée de ses années d'apprentissage. » (p. 36)

« Il fit ses exercices, comme à l'accoutumée. »

Dans Sibylle: «...qu'elle retrouvait avec plaisir tous les étés. » (p. 38)

Dans Édouard: « Inlassablement il répétait les mêmes gestes: il pesait sur les boutons qui s'allumaient au fur et à mesure: avance-recule-arrêt; recule-arrêt-avance, et ainsi de suite. » (p. 51)

Le thème du rituel, de l'habitude, fait ressortir un double aspect dans la vie des artistes de la fiction: d'abord que le fait de travailler tous ensemble est une expérience nouvelle pour eux; et ensuite que, malgré cela, ils ont gardé un certain nombre d'habitudes dans leur travail ou leur vie personnelle.

2.2 – L'eau en général

Ce thème comprend aussi bien les eaux douces et encloses (aquarium, lac, château d'eau) que la mer

Dans Artémis: «...comme une bouteille lancée à la mer, au temps des pirates. » (p. 8)

« Alors, je la lui ai fait parvenir, comme ces messages lancés à la mer. » (p. 9)
« On dirait un sous-marin. » (p. 83)

Dans Raphaël: « Il plaça la bouteille moirée sur le côté, comme on le fait pour celles qui contiennent des bateaux miniatures. » (p. 64)

Dans Thérèse: Dans le rêve de Thérèse: «...et puis elle est dehors, au bord de la mer, les pieds dans le sable » (C'est aussi un rappel des châteaux de sable que font les enfants dans Sibylle.) « En fait elle ne voit pas la mer, elle l'entend seulement. Elle croit qu'elle marche au bord de la mer, mais quand elle se retourne vers ce qui devrait être la mer, elle se frappe le nez sur un mur. » (p. 30)

Dans Isidore: « C'était son Titanic, son bateau ivre, son « navire night ». « Bercé par le roulis caoutchouteux... » (p. 36)

«...poisson rouge à l'eau douteuse... » (p. 36)

Dans Sibylle: «...elle entra dans l'eau et nagea longtemps: sirène silencieuse dans un ballet solo. » (p. 38)

Dans Tristan: Il veut voir nager Sibylle. (p. 44)

Dans Édouard: Édouard veut faire une œuvre « faite d'eau et de fibres de verre ».

Dans **LUMINIS**: LUMINIS est construire près d'une immense cascade d'eau pure. La Scène VI: la Ville-qui-vague, dans laquelle habite le Prince, dans son château d'eau, représente comme le point culminant du thème.

Ce thème de la mer s'est développé depuis le début du texte (à partir de la « bouteille lancée à la mer ») jusqu'à devenir une ville construite dans la mer, comme si le texte avait voulu amplifier cette thématique. C'est un peu comme l'image des ronds qui se forment dans l'eau quand on y jette une pierre: un tout petit cercle d'abord, puis un autre un peu plus grand et ainsi de suite jusqu'à ce que la surface redevienne lisse après un très grand cercle.

2.3 – L'écriture, la lecture et, par extension, les gestes de l'écrivain

Ce thème se retrouve en particulier dans **Artémis**: « La carte trouvée dans l'atelier »; « les inscriptions de la carte »; « On ne sait pas si ce document est une œuvre d'art »; « elle prit un crayon et un bloc-notes »; « la feuille sur laquelle elle a pris des notes »; « les Maîtres avaient écrit le scénario de base »; « se retrouve devant la bibliothèque »; « dictionnaire, encyclopédies, recueils »; « de grandes feuilles blanches s'épalaient sur le sol »; « Elle trouva sur sa table, aussitôt arrivée, le message qu'Édouard... »; « devant la feuille b;anche, elle poireautait »; « elle passa la soirée à lire ».

Dans **Raphaël**: «...il ne connaissait pas les hiéroglyphes... » (p. 24) «...sur des grandes feuilles blanches... ».

Dans **Thérèse**: « Aurait-elle voulu décrypter ce texte obscur, encore qu'elle ne fut pas convaincue que ce soit un texte, qu'elle n'y serait pas parvenue. » (p. 26)

«...à partir des notes qu'elle avait prises ». (p. 27)

« Il ne lui restait qu'à tout bien consigner dans ses cahiers ». (p. 27)

«...catalogue des principaux signes qu'elle utilisait » (comme un dictionnaire) (p. 28)

« Elle rangea ses cahiers, classa ses fiches dans leur boîte... » (p. 29)

«...un simple bout de papier trouvé dans une armoire et tout le monde est en émoi. » (p. 29)

« Elle trouva le mot d'Édouard sur sa table... » (p. 32)

« Elle en recopia plusieurs... » (p. 66)

Dans Isidore: «...le babillard sur lequel ils épinglent des bouts de papier. » (p. 35)

« Il passa la soirée à relire son texte... » (p. 37)

Dans Édouard: «...à reprendre les images, les unes après les autres les découper, les coller, les enregistrer et tout repasser. » (p. 45) Ici, c'est la référence au travail sur le traitement de texte qui est visé: « découper », « coller », « enregistrer », faisant directement référence à des fonctions du traitement de textes.

« dessine sur son napperon de papier ». (p. 46)

« Étienne portait un grand bloc-notes spiralé... sur lequel il inscrivait tout pêle-mêle. » (p. 47)

« En le regardant noter, Édouard se mit à espérer que Thérèse ait tort et qu'Étienne ne perde rien. » (p. 47)

« Il prit une des fiches blanches sur la table, lui écrivit une note... » (p. 48)

« Il remarqua un bout de papier sans doute tombé du babillard, et l'y épingla, sans le lire. » (p. 72)

«...sur l'imprimante de son ordinateur, Édouard arracha une page remplie de signes incompréhensibles. » (p. 73)

Ce thème fait référence au travail en train de se faire, à l'écriture elle-même, comme une auto-référence. Ce thème comprend aussi les notes, celles laissées sur les tables de travail ou le babillard; celles dont les artistes se servent comme points de repère dans leur travail, ou celles que Thérèse, la scripte, a érigé en système.

2.4 – Les lieux

Les lieux comprennent aussi bien les lieux privés: les habitations, les « refuges » (chalet — atelier séparé) que les lieux publics: la rue, le grand atelier. De plus, les lieux « rêvés » font aussi partie de ce paradigme. Ce sont: les châteaux, la scène, le monde de Luminis, le rêve.

Dans Artémis: « La maison était plus calme... » (p. 8)

Dans Raphaël: «...château hanté dans la vitrine »; (p. 19) « étrange ambiance de mauvais films d'épouvante »; (p. 21)

Dans Thérèse: Le rêve de Thérèse: maison immense aux multiples escaliers. (p. 30)

Thérèse ramasse les cartes éparpillées: comme un château de cartes qui s'écroule. (p. 102)

Dans **Isidore**: Un deux-pièces meublés; (p. 36) la « chambre du Roi »; (p. 34) il est hanté par le personnage du Roi (comme un château).

Dans **Sibylle**: « ...elle regardait les enfants jouer autour des gros châteaux de sable... »; (p. 38) « des princes charmants et des princesses prisonnières dans des châteaux éphémères que le chien, Socrate, piétinait. » (p. 38)

Dans **Tristan**: «...il ne rencontra personne, seulement les mannequins fantômes de l'atelier de couture. » (p. 88)

Dans **Édouard**: Cuisine en acier inoxydable, table de marbre. (p. 79)
« Les appartements d'Édouard » .

Dans **LUMINIS**: le Palais d'Archéos. Le prince de la Ville-qui-vague habite un château d'eau.

Le château reste en lien avec les contes de fées, dont LUMINIS participe. C'est un thème qui contamine à la fois le texte de fiction et le récit de LUMINIS. En effet, le palais d'Archéos a quelque chose à voir avec la « chambre du Roi » (nom donné à l'atelier dans lequel travaille Isidore) et avec « les appartements d'Édouard » puisque ce sont des pièces pour les Rois.

2.5 – Le regard

Dans **Artémis**: « elle avait examiné les bouteilles... »; (p. 8) « elle levait à peine les yeux de son travail »; (p. 14) « Elle essayait de lire dans le regard de son collègue... »; (p. 16) « Artémis leva les yeux de sa table à dessin »; « Sibylle veut que vous voyiez les costumes ». (p. 68)

Dans **Raphaël**: « Raphaël prenait des photos... »; (p. 19) « la femme regardait à travers les vitrines... »; (p. 19) « Il regarda ses mains »; (p. 19) « Parfois Artémis ou Thérèse venait les admirer (les toiles) »; « le peintre rencontra plusieurs fois son regard (celui d'Artémis) et y surprit une sorte d'angoisse impuissante. »; (p. 20) « Raphaël travailla sans lever les yeux »; (p. 21) « Il chercha Artémis du regard, mais ne la vit point. »

Dans **Thérèse**: « Maurice mangea en silence, levant à peine les yeux de son assiette »; (p. 29) «...elle regardait sa famille... »; «...qu'il ne voyait pas ce qu'il mangeait ».(p. 30) Elle peut voir le travail des autres sans être vue. (p. 25)

Dans **Sibylle**: « Il ne voulait pas travailler, juste la voir. Elle l'avait regardé, lui avait souri... »; (p. 39) « Elle l'a suivi du regard jusqu'aux appartements d'Édouard »; (p. 40) «...vous verrez les toiles qui serviront de fond de scène... » (p. 40) « Sibylle resta longtemps à regarder la pluie. » « Elles (les couturières) essayaient de lire les malaises dans les gestes de chacun et dans le regard de la chorégraphe. » (p. 69)
« Sibylle surveillait. » (p. 69)

Dans **Tristan**: « Ils se voyaient tous les jours. » (p. 43) « Il aimait regarder la ville quand elle s'apprête à vivre sa journée. » (p. 80)

Dans **Édouard**: « Édouard le regarda comme s'il était un habitant de Mars. » (p. 45) « Étienne le regarda de travers et soupira en secouant la tête »; « Quand tout fut bien noté et vérifié ils se regardèrent... »; « ...de temps en temps, ils s'arrêtaient et regardaient entrer les ouvriers... »

Dans **LUMINIS**: Scène I: C'est le regard de la Princesse qui déclenche tout: elle a vu un signe dans le ciel de LUMINIS.

Scène II: « Leurs regards (des conseillers) se porteraient maintenant vers le ciel comme s'ils pouvaient voir la nuée noire en question. » « Le porte-parole regarderait les autres pour obtenir leur assentiment. »

Dans le chapitre 6: Les journalistes: « Les artistes essayaient de lire dans leurs regards les réactions qu'ils avaient. » (p. 113)

Le regard est le thème général qui englobe plusieurs réalités. En effet c'est à travers le regard des autres que chaque artiste mesure son travail; c'est d'abord par le regard que les journalistes et les artistes s'affrontent; c'est aussi pour être vu que LUMINIS est créé.

2.6 – Le labyrinthe

C'est dans **Thérèse** que se déploie ce thème: en effet, c'est dans ce chapitre que l'atelier est décrit comme un « huit couché », symbole de l'infini. Dans la description

du rêve de Thérèse: les pièces toutes semblables, s'enchaînent les unes derrière les autres et elle a du mal à s'y retrouver.

Dans LUMINIS: dans la description des grands travaux, il y a un labyrinthe optique qui transporte les gens dans l'illusion et l'espace. Le nom même de la Princesse « Ariane » laissait supposer, déjà, un labyrinthe.

C'est à travers les personnages de Thérèse et d'Ariane que l'image du labyrinthe s'impose le plus, dans la fiction. Thérèse est, en quelque sorte, celle qui garde les consignes de LUMINIS dans son fichier, celle qui a « inventé » le système de repérage des déplacements sur la scène et donc celle qui sait comment s'y retrouver dans le labyrinthe du spectacle. La Princesse Ariane trouve la solution au problème posé par l'arrivée de l'Étranger, véritable aporie comme dans un labyrinthe.

2.7 – L'enfance, l'enfant

Dans Artémis: «...elle se revit, enfant, entrer dans les églises avec ses parents pour les offices religieux. » (p. 83)

Dans Raphaël: « Raphaël souriait en voyant Thérèse se pâmer devant les tableaux, comme une enfant. »

Dans Sibylle: Les enfants de Sibylle jouent au bord de l'eau.

Dans Tristan: « Dans la salle d'attente du dentiste, il se revoit, enfant... » « Né dans une famille nombreuse... » « ...à 25 ans, il habitait toujours chez ses parents qui ne rechignaient pas trop à garder ce grand enfant. » « Tristan prit la main de Sibylle en lui demandant, dans l'oreille, comme un enfant: Veux-tu du pop corn? »

Dans Édouard: « ...Il était nerveux comme un enfant qui joue, devant ses parents, son premier air de piano. » (p. 79) « C'était un jeu: il jouait à fabriquer le spectacle qu'ils avaient tous imaginé. » (p. 79)

Dans LUMINIS: Ariane parle des histoires anciennes que son père lui racontait.

Le thème de l'enfance est à rapprocher de celui des châteaux. Le texte est aussi une référence au jeu: celui des comédiens mais aussi celui de la construction de ce qui semble être un vaste château en Espagne, une sorte de rêve: LUMINIS.

2.8 – La religion

Dans **Artémis**: «...elle se revit, enfant, entrer dans les églises avec ses parents pour les offices religieux. » (p. 83)

Dans **Thérèse**: « Elle avait voulu, dans un autre temps, celui de la jeunesse, consacrer sa vie au soulagement des misères humaines; elle eut été avocate, médecin ou martyr. » (p. 25) «...les vitraux des grandes églises » «...où Isidore, déjà, invoquait son dieu personnel en dansant... » « Pour toute l'équipe, cependant, elle demeurait mystérieuse, difficile d'approche... » (p. 28) « le silence était à l'intérieur d'elle-même » « s'il lui arrivait de se poser des questions, c'était surtout sur la mort, sur l'au-delà, sur une possible vie après la mort. » (p. 28)

Dans **Isidore**: « Il songeait à la dernière scène (cène) et se surprit à souhaiter qu'elle ne vint (vin) jamais. » (p. 36)

Dans **Édouard**: «...Édouard, tel un officiant de messes noires, leur montrerait leur destin... » « Il n'y avait pas de bruit, malgré le nombre... » (comme dans les églises, ou les salles de cinéma) (p. 92)

Ce thème pourrait aussi bien s'appeler: le mysticisme. En effet, plus qu'une pratique religieuse, c'est de mysticisme dont il est question dans le texte et aussi de superstition dans le cas d'Isidore. C'est surtout la réalité de Thérèse qui contamine le texte puisque c'est elle la mystique; même si ce mysticisme fait plus partie de son passé et de ses pensées que de sa vie de tous les jours. Comme elle est différente, puisqu'elle n'est pas artiste, elle incarne, pour les autres, une sorte de mystère que sa fonction de scripte renforce puisqu'elle a dû inventer un système de fiches qui paraît bien mystérieux tant qu'elle n'en a pas donné la clé.

3 – L'ORDONNANCEMENT DES CHAPITRES

Dans l'élaboration première du texte, il avait été convenu de diviser les chapitres par artiste. Ainsi, nous aurions eu les sept jours d'Artémis, ensuite les mêmes sept jours de Raphaël et ainsi de suite. Il est vite apparu, dans la rédaction elle-même des chapitres, que cette division entraînerait nécessairement une révélation des faits et nuirait au déroulement de l'action. En effet, il ne resterait plus d'élément de surprise et le lecteur se serait vite désintéressé d'un récit dont toute la trame lui aurait été dévoilée dès le premier chapitre. De plus, un autre problème a surgi: celui de l'intégration des textes de LUMINIS. Il fallait que LUMINIS évolue en même temps que les artistes le créaient. Ainsi, il a fallu intercaler LUMINIS dans les chapitres consacrés aux artistes.

Dans l'ordre final, nous retrouvons l'idée de départ des chapitres commandés par l'initiale du nom d'un artiste: c'est-à-dire, (dans l'ordre du mot A-R-T-I-S-T-E): d'abord A (Artémis), puis R (Raphaël), ensuite T (Thérèse), I (Isidore), S (Sibylle), T (Tristan), et enfin E (Édouard); nous retrouvons aussi l'idée d'un récit établi sur une séquence de sept jours; mais l'ordonnancement final intègre les sept scènes de LUMINIS à travers la diégèse. La division interne (c'est-à-dire celle qui fait que le premier chapitre raconte les deux premiers jours des artistes, puis les deux premières scènes de LUMINIS, puis le troisième jour des artistes, puis les scènes trois et quatre de LUMINIS, etc.) a été commandée par le récit lui-même. En effet, comme le chapitre 1 présente les artistes, leur rôle dans l'atelier et leur travail en commun, il fallait, après cela, présenter Luminis, dans ses grandes lignes: les personnages, le décor etc. Plus l'action évolue dans l'atelier, plus la conférence de presse est proche, plus le spectacle se précise. C'est ainsi que le jour 3 est un jour plus « tranquille » dans la vie de l'atelier: les artistes sont fatigués, maussades ou nerveux et inquiets. Dans Luminis, les scènes III et IV racontent l'inquiétude d'Arianne, son acharnement à trouver des réponses ainsi que le dévouement des Conseillers. Le jour 4 quant à lui est le jour d'Édouard: c'est la projection. La scène V de Luminis correspond aussi au « cinéma » de la Princesse: les images de la vie d'Arianne se projettent sur la scène. Le jour 5 est un jour plus joyeux pour les artistes: ils ont retrouvé leur entrain et font des projets d'avenir pour Luminis. Le jour 6 est un grand jour: le changement de lieu. On passe de l'atelier au théâtre. Pour Luminis aussi c'est un grand jour: le Roi et sa fille font connaissance avec l'univers de l'Étranger. Ils vont passer de leur ville close, fermée, à un autre monde: celui, mystérieux, de l'Étranger.

Le jour 7 est celui qui « consacre » d'une certaine façon, les efforts des artistes. C'est la conférence de presse qui annonce le spectacle, qui le rendra public. Dans Luminis, c'est la conclusion et le dénouement d'une inquiétude. Le dernier chapitre coïncide avec la sortie du spectacle. Le texte se termine au moment où le spectacle, prêt pour les représentations publiques, va commencer.

4 – LA CONSTRUCTION DU TEXTE

On l'a vu, le texte est construit à partir de contraintes simples: un mot (A R T), une thématique (la création, l'art, les artistes). Les contraintes surgies, ont été intégrées au texte ou éliminées, selon leur intérêt dans la fiction ou dans la structure. En règle générale, le texte a multiplié les mots de sept lettres (jusqu'à en contaminer ce « Comment j'ai écrit ce texte » : l'exemple de DESSEIN nous en fournit une preuve; et le titre qui contient cinq mots de sept lettres); il a multiplié aussi les mots qui contiennent le son « AR » ou « RA ».

Quelques constructions répondent à des contraintes différentes. C'est le cas, par exemple, du chapitre sur Raphaël dont la fin est comme le début inversé: au début Raphaël prend des photos dans la rue. (p. 19) À la fin, les journalistes prennent des photos de Raphaël. (p. 129) Au début, la femme qui est photographiée sourit à la caméra; à la fin, Raphaël sourit derrière ses lunettes. Au début, il entre en coup de vent dans l'atelier; à la fin, un coup de vent le décoiffe, et ainsi de suite. Toute la scène du début est comme « revue et corrigée » à l'envers, rappelant le positif et le négatif photographique.

Des constructions particulières se révèlent ainsi un peu partout dans le texte, disséminées à travers les chapitres. Ainsi, « le coup de vent » voyage d'un chapitre à l'autre, en passant par LUMINIS où il devient un coup de cœur de la Princesse. Il en est de même du mot « arrangement » pris dans des sens différents: pour Thérèse c'est un arrangement d'horaire, pour Tristan, c'est une façon de travailler (les arrangements musicaux). C'est aussi le cas pour l'expression « pas pressé » . Dans Raphaël c'est: « cette femme grande, brune et pas pressée » (p. 19); alors que dans le chapitre 2, on peut lire: «...il (Édouard) arpentait l'atelier d'un pas pressé. » (p. 72)

5 – LUMINIS

Tout LUMINIS a été construit comme une allégorie, comme un conte de fées où tout-le-monde-il-est-beau-tout-le-monde-il-est-gentil. Il est bâti sur un immense contraste: d'un côté une technologie très poussée et futuriste, de l'autre, un récit un peu « fleur bleue », où la Princesse rencontre un beau Prince. La fin, bien sûr, est à l'image du reste: « ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. »

C'est en opposition au texte des artistes que LUMINIS est ainsi bâti. En effet, alors que le texte nous montre des artistes aux prises avec des problèmes techniques très concrets, la ville de LUMINIS représente, en quelque sorte, une vie improbable tant du point de vue des technologies qu'elle suppose que par sa dimension « fleur bleue » qui fait plus penser aux contes de fées qu'à la vie ordinaire. En ce sens, elle symbolise le rêve, une sorte de monde idéal enfoui au fond de chacun.

Par ailleurs, l'écriture des chants a présenté des difficultés particulières. Comme le lecteur n'a accès au spectacle que par la description qui en est faite et par ces chants, il fallait instaurer un rythme qui corresponde aux chansons, tout en sachant que, dans LUMINIS, ils devraient être chantés sur une musique nouvelle, pré-enregistrée, mais, qu'en définitive, aucune oreille ne les entendra jamais. Les vers des chansons sont des vers blancs, (comme les pages d'écriture); et le rythme des strophes (ainsi que le vocabulaire utilisé) voudrait rappeler celui des chansons de geste.

IV ENVOI

Le mémoire de maîtrise que j'ai entrepris dans l'enthousiasme d'un printemps fleuri, s'achève plusieurs mois plus tard, dans la frénésie des échéances et l'odeur des beignes et du sapin de Noël. Cela m'a semblé, au sens propre, une épreuve comme celle que devaient affronter les Chevaliers en armure. Mais c'est aussi une découverte: celle de la douleur de l'écriture, de la discipline de tous les jours, ou presque. C'est aussi la découverte, il faut bien le dire, du bonheur tout simple d'une phrase bien faite ou d'un chapitre terminé.

J'ai appris simplement, tel ce Chevalier parti à la conquête du Graal, ne rencontrant que lui-même, et qui, revenant vers sa maison, découvre que le Graal n'existe pas, sauf dans son imagination. La découverte réside plus dans le chemin parcouru que dans l'objet conquis.